

QUESTION 7



Des jeunes de l'Allemagne de l'Est
placés devant un choix

par R. E. Lee et H. G. Noack

Collection « LE PHARE »



Ont déjà été publiés chez le même éditeur :

dans la collection « Le Phare »

- N° 1. LA GRANDE SOIF, par Benjamin Vallotton.
- N° 2. LA BRECHE DANS LE MUR, par Robert Farelly.
- N° 3. CHEMIN SOLITAIRE, par Robert Farelly.
- N° 4. PROMISE DU ROY, par Robert Farelly.
- N° 5. LES AUTRES S'EN FICHENT, par Madame Hélène Haluschka-Grillet.
- N° 6. CONTES ANABAPTISTES, par Jean-Baptiste Muller.
- N° 7. LE BOUT DU CHEMIN, par Robert Farelly.
- N° 8. APRES LA NUIT, par Madame Andrée Dufour.
- N° 9. QUESTION 7, par Robert A. Lee et Hans G. Noack.

dans la collection « Le Phare-Junior »

- N° 1. L'EPAVE, par Robert Farelly, (Epuisé en broché).
- N° 2. LE PILOTE DU CIEL, par Ralph Connor.
- N° 3. L'ETRANGE ODYSSEE DE DEUX ORPHELINS,
par Samuel Hardy.
- N° 4. LE PRISONNIER DU FORT, par Lucie Rauzier-Fontayn.
- N° 5. LES CAVALIERS DE LA NUIT, par Jacqueline Dumesnil.
- N° 6. LE COFFRET DE CEDRE, par Robert Farelly.
- N° 7. LA CAPTIVE DE NOEL, par Dominique Floutier.
- N° 8. LA FILLE DU ROI DE LA MER, par Jacqueline Dumesnil.
- N° 9. LES TUEURS DE LA FORET VIERGE, par Madame Boris Decorvet-Blocher.

Ces ouvrages sont diffusés :

en France :

par les Bons Semeurs, 56, rue Vauvenargues, Paris 18^{me} ;
(Prix : broché : 4,50 — relié : 6,00).

en Suisse :

par l'Agence de la Croix-Bleue, 15, rue Haldimand,
Lausanne. (Prix : broché : 3,90 — relié : 5,50)

QUESTION 7

Selon le scénario de Allan SLOANE

par

Robert E.A. LEE

et

Hans-Georg NOACK

Traduit de l'allemand par

Pierre PELS,

*Directeur du Lycée Technique à
Montbéliard (France).*



COLLECTION « LE PHARE »

Edition de la

LIBRAIRIE DES ECLAIREURS UNIONISTES

FLAVION (Province de Namur) - Belgique

1968

AVANT-PROPOS DE L'EDITEUR

Cet ouvrage a été premièrement publié en anglais, en 1962, sous le titre « Question 7 », par Wm. B. Eerdmans Publishing Company Grand Rapids, Michigan (U.S.A.).

Le texte a été écrit par Robert E.A. LEE, secrétaire exécutif de la « Lutheran Film Associates », d'après le scénario du film « Question 7 ». Ce film a été réalisé entre 1955 et 1961, par « Louis de Rochemont Associates » mandaté par l'association Luthérienne américaine « Lutheran Film Associates ».

Le scénario, écrit par Allan SLOANE, a pour origine des faits authentiques et est appuyé sur des documents de l'Allemagne de l'Est. Les prises de vues ont eu lieu à Mölln, à cinq kilomètres de l'Allemagne de l'Est ; à Berlin et à Hambourg. Tous les noms des personnes mêlées aux événements ont été changés.

Le film « Question 7 » a immédiatement remporté divers prix dont celui de l'O.C.I.C. (l'Office Catholique International du Cinéma), en 1961.

Les photos utilisées dans ce livre ont été prises du film « Question 7 ». Certaines ont été fournies gratuitement par Elan Films, 71, chaussée de Haecht, Bruxelles 3, co-distributeur du film « Question 7 ».

L'ouvrage américain de Robert E.A. Lee a été ensuite traduit et adapté en allemand par Hans-Georg NOACK, puis publié sous le titre « Frage 7 », par Friedrich Bahn Verlag à Constance (Allemagne Fédérale).

La traduction française a été faite gracieusement, d'après le texte allemand, par Monsieur Pierre PELSY, prédicateur mennonite et directeur du Lycée Technique à Montbéliard (Doubs), France.

La version française a ensuite été révisée et mise en harmonie avec le texte américain.

Nous remercions très sincèrement le traducteur et les réviseurs pour leur aimable collaboration.

I

Le vieux pasteur se tenait debout devant le juge qui annonçait le verdict, et ses cheveux blancs comme neige luisaient dans la lumière du soleil.

— « Au nom du peuple de la république démocratique allemande, selon la loi pénale complémentaire, Anton Tritschler vous êtes reconnu coupable d'avoir incité à la trahison de l'Etat et d'avoir excité au meurtre. C'est pourquoi vous êtes condamné à cinq ans de réclusion. »

Ainsi, sur des accusations politiques manifestement fausses, le pasteur Tritschler avait été reconnu coupable et avait été condamné par le tribunal du peuple. Entre autres le procureur avait demandé : « Quelles mesures l'accusé a-t-il, dans ses prédications, recommandées contre les chefs des formations de jeunesse ? »

A la réponse du mouchard, un murmure parcourut la salle du tribunal. « Il a dit qu'on devait les noyer. » Alors le témoin tira de la poche un petit calepin noir et ajouta : « Le pasteur disait : « Mais, si quelqu'un scandalisait un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendît à son cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer. »

Indigné, le pasteur Tritschler avait essayé d'expliquer : « Je n'ai pas excité à la violence, comme vous le prétendez, je n'ai que lu le texte biblique de ce dimanche, pour annoncer la vérité de DIEU, qui persistera inébranlable et éternelle, même si ciel et terre disparaissent. »

— « C'est à côté de la question. Répondez, s'il vous plaît, au procureur ! », avait répliqué le juge.



Le pasteur Tritschler avait été reconnu coupable et avait été condamné par le tribunal du peuple.

La réponse fut : « Ce ne sont pas mes paroles mais la Parole de Dieu, comme elle est écrite dans l'évangile de Matthieu chapitre XVIII. Jésus voulait dire : « Celui qui conduit des enfants au péché, devra en répondre devant Dieu ». Et d'une voix calme, continua : « Fausser arbitrairement et volontairement le sens de l'Évangile et sa proclamation et l'utiliser à des fins politiques, est absolument illégal cela signifie persécuter l'Église du Christ ».

*
**

Quelque temps après, un autre pasteur, Friedrich Gottfried, fut appelé auprès de son évêque. Il sentait qu'il ne s'agissait pas d'un de ces entretiens habituels

tuels et se prépara pour quelque chose d'inaccoutumé. Jamais auparavant il n'avait vu son évêque aussi soucieux. L'homme trapu, aux cheveux gris, plein de dignité, aimait sourire, mais il n'y avait pas de sourire sur son visage, aujourd'hui, lorsqu'il désigna ses paroisses indiquées sur la carte par des épingles colorées, en disant : « Braun, Kloster, Neumann, Schmidt... la liste de mes pasteurs emprisonnés s'allonge, s'allonge. Et maintenant Tritschler aussi. Désespérément j'ai cherché à lui venir en aide, mais en vain ». On pouvait lire sur son visage, combien lourd était son fardeau.

— « Je me fais du souci pour Osterstadt. La paroisse de Saint-Jacques est en péril. Les gens sont apeurés, désorientés. Il faut absolument leur donner un nouveau pasteur. Au lieu de vous ordonner d'y aller, Gottfried, — ce qui serait mon droit absolu —, je fais appel à votre compréhension et à votre amour. Réfléchissez sérieusement, s'il vous plaît. Je prierai pour que vous preniez la bonne décision ».

*
**

Maria Gottfried voyait la ville de Leipzig disparaître dans la brume matinale, pendant que le train l'acheminait de Kronberg à Osterstadt. Pour son fils Pierre, la vue de la fenêtre du compartiment sur toits et fabriques n'avait rien de séduisant ; il y avait longtemps qu'il était plongé dans la lecture du livre que son père lui avait offert. Le pasteur Gottfried tenait, sur ses genoux, son bloc-notes sur lequel il venait d'inscrire : « Philippiens 1 : 12-15 », le texte de la prédication qu'il comptait faire à Osterstadt, le dimanche suivant. Deux femmes, assises dans le même compartiment, s'entretenaient, d'un ton animé, des soucis sans fin de leur ménage.

Que devait-il dire, lors de cette première importante prédication, à sa nouvelle paroisse ? Pouvait-il, fût-ce en passant, évoquer son prédécesseur ? Com-

ment les gens jugeaient-ils le cas du pasteur Tritschler ? L'aimaient-ils, l'estimaient-ils encore, bien qu'il fût en prison ? Pouvait-il, lui, compter sur un soutien ? Avaient-ils, eux, osé soutenir leur pasteur pendant le procès ? Et qu'attendaient-ils de leur nouveau pasteur ? Exigeraient-ils de lui qu'il tînt ferme, coûte que coûte, comme Tritschler ou bien lui conseilleraient-ils plutôt, dans leur intérêt et le sien, de s'adapter et de céder aux exigences du gouvernement ?

Friedrich Gottfried leva un instant les yeux et rencontra le regard de sa femme, qui l'avait observé et dont le sourire éloquent lui disait maintenant comme toujours qu'elle le comprenait. Ensemble ils posèrent leur regard sur Pierre.

La mère était fière de son fils. Le talent de Pierre au piano dépassait toutes ses espérances. Dans un an il faudrait lui trouver un nouveau maître. Pendant un certain temps encore, elle pouvait continuer à l'instruire, mais il était à prévoir que bientôt les capacités de Pierre allaient dépasser ses possibilités elle. Pendant les deux dernières années à Kronberg, inquiète, elle avait senti qu'elle gardait de plus en plus difficilement le contact avec l'adolescent. Il ne pouvait pas parler de ce qui, intérieurement, l'agitait et souvent elle avait ressenti cette peur maternelle de perdre son fils. Son époux répétait sans cesse ce qu'elle savait, d'ailleurs —, que dans la vie Pierre devait apparaître, tôt ou tard, le désir d'indépendance. Leur fils n'avait jamais été un enfant robuste, et elle avait craint que, physiquement, il ne serait pas l'égal de ses camarades de classe. Mais il y a un an, tout avait changé, et depuis, ses vêtements semblaient se rétrécir. Il préférait se débattre seul avec les problèmes de son âge — et cela était sans doute naturel. Seule la musique permettait à la mère et au fils de retrouver l'ancienne communion. Il rendait hommage au sens de la musique et aux capacités supérieures de sa mère. Lorsqu'ils jouaient

à quatre mains, lorsqu'ils s'entretenaient d'un morceau de musique et de son interprétation, ou lorsqu'ils écoutaient ensemble de la grande musique sur disques ou à la radio, alors la mère sentait qu'elle était toujours aussi proche de son fils.

En pensée, Pierre était en Afrique — loin du compartiment et de ses parents. Le livre sur Albert Schweitzer à Lambaréné le captivait, non seulement à cause du charme du pays lointain, mais encore parce qu'il retraçait la vie d'un grand musicien et d'un savant qui était, en même temps, un croyant.

Pierre avait quitté Kronberg sans regret. Là-bas, il avait vécu des moments difficiles quand il dut choisir entre la confirmation par laquelle l'Eglise exigeait de lui qu'il donnât sa vie à Dieu et la consécration des jeunes par laquelle le régime lui demandait de vouer son avenir à l'athéisme. Sans doute, il ne devait pas en être autrement à Osterstadt, alors qu'il ne désirait que vivre en paix et parfaire sa formation musicale dans un conservatoire.

Le pasteur Gottfried tira sa Bible usée de sa serviette et relut plusieurs fois les versets du texte de sa prédication. Ce faisant, il pensa au pasteur Tritschler et il lui sembla que les mots d'aujourd'hui sortaient d'une cellule de prison, comme autrefois lorsque l'apôtre Paul les écrivit : « Je veux que vous sachiez, frères, que ce qui m'est arrivé a plutôt contribué au progrès de l'Évangile. En effet, dans tout le prétoire et partout ailleurs, nul n'ignore que c'est pour Christ que je suis dans les liens, et la plupart des frères dans le Seigneur, encouragés par mes liens, ont plus d'assurance pour annoncer sans crainte la parole. »

Gottfried réfléchit et dut s'avouer qu'il avait été craintif. Ce n'est qu'à contre-cœur qu'il avait accepté sa nouvelle fonction, en ayant longtemps cherché à lui échapper. Entouré de sa femme et de son fils, il s'était senti heureux à Kronberg. Non pas que son travail, là-bas, eût été vraiment couronné de succès.

En fait, où l'Eglise pouvait-elle faire état d'un succès en Allemagne de l'Est, du moins en mesurant le succès avec les critères du monde ? Toutefois il avait autour de lui un cercle de paroissiens dynamiques, la suite donnée à ses prédications et à son enseignement avait été pour lui, constamment, une source d'encouragement et de force. Les conseillers paroissiaux l'avaient soutenu avec zèle dans la recherche des moyens pour triompher des innombrables obstacles par lesquels le Régime cherchait à entraver la vie de l'Eglise. Au moins, là-bas, un début avait été fait et il aurait aimé mener, à Kronberg, ses plans à bonne fin. Il y avait laissé son travail inachevé. Mais ceci se trouvait maintenant derrière lui.

Une demi-douzaine de voyageurs descendirent à Osterstadt. La famille Gottfried regarda autour d'elle pour voir si quelqu'un de la paroisse était venu l'accueillir. Marie et Pierre savourèrent la première vue que leur offrait la petite ville médiévale. Gottfried donna à sa voix une résonnance particulièrement gaie lorsqu'il dit : « Ainsi, voici cette ville qui sera maintenant la nôtre ! Soyons les bienvenus à Osterstadt ! »

Le clocher s'élevait haut au-dessus de la petite ville et ils se dirigèrent vers ce guide sûr.

« Espérons que nos meubles sont arrivés » dit Pierre, qui marchait à quelques pas devant ses parents.

Un petit homme, assez âgé, coiffé d'une casquette noire, venait à leur rencontre presque en courant tellement il voulait se hâter.

— « Pasteur Gottfried ? »

— « Oui »

— « Une cordiale bienvenue ! Je m'appelle Kraus, je suis le sacristain de l'église.

En réalité, je voulais vous attendre à la gare, je suis désolé d'être en retard. »

— « C'est bien, Monsieur Kraus. Nous avons vu le clocher et nous pensions que nous trouverions pr

de lui le presbytère. Permettez-moi de vous présenter ma femme et mon fils Pierre ! »

Monsieur Kraus enleva sa casquette, échangea des poignées de main et ensemble ils se dirigèrent vers le presbytère.

Osterstadt était presque entièrement entouré d'eau.. Deux beaux lacs bleus enveloppaient la presqu'île sur laquelle la ville s'étendait, depuis le Moyen Âge. De nombreuses maisons s'étaient penchées sous le poids des ans, quelques-unes étaient ornées de verres bibliques qui avaient été gravés dans la poutre transversale du colombage. Pendant que les Gottfried suivaient le chariot des bagages, ils levèrent leurs yeux vers l'église, une majestueuse construction en pierre, au toit raide recouvert de patine.

L'église n'était accessible que par un escalier de pierre avec de nombreux paliers. Sans doute était-elle, il y a des siècles, la forteresse qui défendait la ville contre les envahisseurs. Aux fenêtres étroites s'étaient embusqués des tireurs pour protéger femmes et enfants qui avaient cherché abri et sécurité derrière les épaisses murailles de l'église.

Monsieur Kraus ouvrit la porte du jardin devant le presbytère, qui était séparé de l'église par une rue aux lourds pavés. Marie et Pierre entrèrent, mais le regard du pasteur Gottfried tomba sur la plaque du portail, il s'arrêta un instant et lut : « A.A. Tritschler pasteur ».

Dans le vestibule, ils trouvèrent leurs caisses, leurs livres, et quelques-uns de leurs meubles. Manifestement quelqu'un s'était déjà donné la peine de transporter tel ou tel objet dans une des pièces. La vieille horloge avait trouvé sa place dans un coin. Pierre traversa rapidement les chambres du rez-de-chaussée et monta en toute hâte l'escalier, en franchissant deux marches à la fois, pour explorer le reste de la maison.

Le sacristain interrompit cette première visite en disant : « J'aimerais bien vous montrer notre magn

fique église. Ne voudriez-vous pas m'accompagner maintenant, Monsieur le Pasteur ? »

— « Oui, bien sûr, nous pourrions le faire avant de nous installer ici. Mais nous allons d'abord changer la plaque fixée sur la porte. »

Maria inspecta la cuisine allant de la cuisinière au buffet, à l'évier, et évoqua par des gestes ce que serait sa tâche quotidienne. Elle ouvrit les portes des armoires vides espérant que la vaisselle avait supporté sans encombre le voyage.

Entretemps Pierre était parvenu à l'étage supérieur. La tapisserie de sa chambre était un peu terne à son avis, mais il la couvrirait bientôt d'images, de cartes et d'autres « objets souvenirs » qu'il avait apportés de Kronberg. Alors sa chambre aurait un air plus confortable. Il eut du mal à ouvrir la fenêtre au-dessus de sa table de travail. Enfin le battant de la fenêtre céda et claqua contre le mur. Pierre se pencha au-dehors et regarda la rue. Son père et Monsieur Kraus étaient juste en train de dévisser la plaque. Pierre décida de transporter dans sa chambre les caisses contenant sa musique et ses livres.

Arrivé à mi-hauteur de l'escalier il s'arrêta et étonné prêta l'oreille aux bruits du dehors : à n'en pas douter, c'étaient des tambours et des trompettes qui jouaient une marche sonore. La mère aussi l'avait entendu et sortit de la cuisine. Une colonne en marche s'approchait, de toute évidence, de leur maison. Pierre s'avança sur la véranda qui conduisait dans le jardin, clos d'un mur de pierre, et la mère le suivit. Ils se penchèrent par-dessus le mur.

Une trentaine de jeunes gens, portant sur l'épaule des drapeaux, des pioches, des bêches et des fourches, marchaient derrière la fanfare. Un grand drapeau bleu avec un écusson jaune indiquait qu'il s'agissait de la section locale de la « Freie deutsche Jugend ». (1) A peu près la moitié des filles et des

(1) « Jeunesse allemande libre », mouvement communiste de jeunesse.



Une trentaine de jeunes gens, portant sur l'épaule des drapeaux, des pioches, des bêches et des fourches, marchaient derrière la fanfare.

garçons portait la chemise bleue avec les initiales F.D.J. sur le brassard.

— « La machine du parti a l'air de bien fonctionner ici », dit Pierre. « Sans doute, ceux-ci se sont-ils tous engagés aujourd'hui, volontairement, pour quelque travail. » Il sourit.

Monsieur Kraus et le pasteur Gottfried interrompirent leur travail pour laisser passer la colonne devant eux.

Le presbytère dépassé, la fanfare termina la marche et le groupe commença à chanter, pendant que les tambours continuaient à battre la cadence.

Madame Gottfried observa à ses côtés le garçon dont les yeux avaient tout enregistré et qui, de la

pointe de ses doigts, tambourinait, sur le mur, au rythme de la marche.

Petit à petit le chant s'évanouit, et le pasteur Gottfried recula d'un pas pour contempler son nom sur la plaque fixée à la porte du jardin. Ce faisant, il se rendit compte pour la première fois que là, désormais, était son domicile.

— « Je peux maintenant vous montrer l'église Monsieur le Pasteur ? »

— « Bien sûr, je veux seulement appeler ma femme ». Il entra pour inviter sa femme et son fils. Pierre était assis au piano qui tenait le milieu de la salle de séjour, il était occupé à parfaire le délié de ses doigts. L'étude sérieuse du piano était son tout.

— « Pierre aura l'occasion de visiter l'église plus tard » dit la mère. « Laissons-le à son piano, pendant que nous y allons ».

Sous la conduite de Monsieur Kraus, ils contournèrent l'église en direction de l'entrée principale. Lorsque le lourd vantail s'ouvrit, ils entendirent une légère musique d'orgue. « Voici Monsieur Lange notre organiste », expliqua le sacristain. « Il étudie la musique pour le culte de dimanche. Mais savez-vous que nos orgues viennent de fêter leurs quatre cents ans ? En 1705, Bach a joué ici ».

Ils remontèrent lentement la nef centrale vers l'autel. La chaire se trouvait, comme dans beaucoup de vieilles églises, sur le côté de l'allée principale. Leurs regards allaient du grand candélabre au crucifix impressionnant au-dessus de l'autel. « La partie la plus ancienne de l'église date du début du XIII^e siècle. Le baptistère est de 1509 ». Le pasteur admira les splendides sculptures de la chaire. Comme il voulait voir l'église sous son angle de vue, il monta en chaire et regarda quelques instants les bancs vides. Alors il ouvrit devant lui la grosse Bible et lut avec un léger effroi : « Mais, si quelqu'un scandalisait un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui... »

Madame Gottfried remarqua que le sacristain semblait quelque peu nerveux. Pour la deuxième fois déjà il consultait sa montre, avant de dire : « Nous sommes particulièrement fiers de nos vieux tableaux d'autel. Vous devez absolument les regarder de près ».

Gottfried descendit de la chaire pour observer plus minutieusement l'autel et pour admirer les peintures un peu défraîchies d'une Sainte Cène. Sa femme aussi les observa de près.

Ils ne s'attendaient pas à voir, dans leur nouvelle église, un tableau si précieux. Ils étaient tellement plongés dans leur contemplation qu'ils ne remarquèrent pas que les orgues avaient cessé de jouer et que Monsieur Kraus se dirigeait vers la porte de sortie du chœur.

— « La sacristie remplit plusieurs rôles », expliqua-t-il maintenant. « Lorsque l'instruction religieuse a été interdite dans les écoles, nous avons reçu l'autorisation de donner ici l'enseignement à nos catéchumènes. Ici se tiennent aussi nos cours bibliques. Venez donc ! »

Le sacristain poussa la porte et les Gottfried virent une pièce remplie de gens, qui entonnèrent un chant de bienvenue. En descendant les trois marches et en pénétrant dans la pièce, par la voûte de la porte, le pasteur et sa femme sourirent aux visages heureux devant eux.

Une quinzaine d'enfants d'âge différent s'étaient rassemblés, en chœur, devant le mur opposé. Une jeune fille se tenait devant le groupe. Elle fit face et salua ceux qui entraient, d'un joyeux regard de ses yeux lumineux. La femme du pasteur fut particulièrement frappée par les paroles du chant qui avait été composé spécialement pour cette circonstance, sur une vieille mélodie populaire.

Tous applaudirent lorsque le chant fut terminé, et Friedrich Gottfried ne put qu'ajouter : « Je vous remercie, je vous remercie très cordialement ! »

Une petite femme à lunettes, aux cheveux blancs,

qui semblait ici responsable de la surveillance, s'avança et se présenta comme étant Madame Zingle
« Nous voulions bien témoigner de notre bonheur de notre gratitude d'avoir à nouveau un pasteur !

En plus d'elle, étaient présents cinq ou six adultes parmi lesquels un homme manchot, apparemment quinquagénaire. Il s'appelait Dörfel, était membre du conseil presbytéral. Il présenta également sa femme et les autres conseillers presbytéraux. Madame Zingle intervint : « Notre chœur d'enfants a encore préparé un autre chant pour vous. Ma fille Anneliese le leur a appris et ils sont très fiers de pouvoir chanter pour vous ».

Anneliese fit une légère révérence et se tourna vers les enfants. Cette fois-ci le début fut manqué parce que les enfants regardaient tous le pasteur et non Anneliese, et il fallut recommencer.

Friedrich et Maria Gottfried furent très touchés par ces salutations. Ils regardèrent les jeunes visages marqués par la solennité de l'heure. Mais tout à coup les figures devinrent graves. Un enfant après l'autre cessa de chanter et tous les regards se dirigèrent vers la porte ouverte de la sacristie.

Là se tenait un homme large, courtaud, les mains croisées dans le dos. Il laissait glisser ses regards sur l'assemblée.

— « Pasteur Gottfried ? »

— « Oui. »

— « Je suis l'inspecteur Hermann ».

— « Oui, Monsieur l'Inspecteur ? » Il savait qu'il devait rester calme, même si la présence de l'inspecteur de police le gênait. « Est-ce que quelque chose n'est pas en ordre ? »

L'inspecteur entra et chacun put voir que devant la porte se tenait un membre de la police populaire en uniforme. D'un large mouvement l'inspecteur Hermann enveloppa toute la pièce. « Si quelque chose n'est pas en ordre ? - Ceci est interdit, Monsieur le pasteur. Totalement contre le règlement ! »

— « Une petite fête ? Interdit ? Vous ne parlez pas sérieusement ? »

— « Monsieur Kraus, en tant que sacristain, vous devriez le savoir. Cette pièce est destinée uniquement à l'enseignement religieux et non pas à des manifestations mondaines. Et ceci est une manifestation mondaine ! » Il se tourna vers le pasteur. « Vous auriez dû, auparavant, vous procurer une autorisation, Monsieur le Pasteur. Tel est le règlement et ainsi... »

D'une façon précise, le pasteur sentit que tous, même les enfants, attendaient, tendus, comment il allait se comporter. L'inspecteur brandit un petit calepin noir.

— « Bien, si cela est ainsi, je regrette. Cela ne se

D'une façon précise, le pasteur sentit que tous, même les enfants, attendaient, tendus, comment il allait se comporter.



reproduira sûrement plus », répondit rapidement le pasteur.

Une des petites filles commença à pleurer. Le sacristain passa une main nerveuse sur sa barbe. Madame Zingler rentra la tête dans les épaules et Monsieur Dörfel étreignit la manche vide de sa veste.

L'inspecteur Hermann referma lentement son portefeuille et ajouta : « Je vous prends au mot ». Il empocha son crayon, boutonna avec une minutie calculée son manteau, toussota et sortit lentement. Ses pas et le bruit des lourdes bottes du policier populaire résonnèrent à travers l'église.

Tous se turent un instant, puis Maria se tourna vers les enfants. « Le pasteur et moi-même, nous vous remercions beaucoup plus que des mots ne sauraient l'exprimer. Vous nous avez réservé une réception magnifique. Dommage que nous ne puissions rester plus longtemps ensemble, mais j'espère, n'est-ce pas, vous revoir tous, dimanche, au culte ? »

Sur ce, les enfants sortirent les uns après les autres et en passant, ils donnèrent la main au pasteur et à sa femme.

Le sacristain demanda : « Alors, comment vous plaît le commencement, Monsieur le Pasteur ? Soyez le bienvenu à Osterstadt ! ».

*
**

Anneliese Zingler et sa mère rentrèrent à la maison, le cœur lourd. Pour Madame Zingler l'incident représentait une défaite personnelle dans un domaine qui était toute sa joie et toute sa fierté : la collaboration dans l'église. Sa situation n'était pas facile dans la paroisse : chacun savait que son époux ne devait son poste de contremaître à l'usine qu'à son activisme politique. S'il devait apprendre quelque chose de l'incident d'aujourd'hui, une discussion serait inévitable. Ce qui fut le cas, le soir. Monsieur Zingler prétendait que toute la ville savait déjà ce qui s'était passé dans

l'église. Lui-même en avait entendu parler au changement d'équipe. « Et si on vous avait emmenés tous au commissariat de police ? Vous auriez eu bonne mine ! La femme et la fille d'un contremaître arrêtées dans une église ! »

Anneliese et sa mère servirent le repas, Zingler s'assit et enfonça une serviette derrière le col de sa chemise.

— « Quand serez-vous, enfin, raisonnables ? »

Anneliese, qui s'était tue jusque là, répliqua finalement : « Père, nous n'avons rien fait de mal ».

— « Mal - bien ! Mal - bien ! Cela n'a aucune importance ici. Et qui t'enverra ensuite à l'école d'infirmières ? L'église ? »

Anneliese se mordit les lèvres.

— « Père, tu as pourtant toujours dit, l'église est là pour les femmes et les enfants. Et maintenant tu dis... »

— « Crois-moi, j'ai déjà assez de difficultés à l'usine ! Avec les normes, l'accélération du travail, les réunions, les pétitions. »

— « Bien, bien, bien ». Sa femme essaya de l'apaiser.

— « Voulez-vous absolument en venir à ce que l'on me licencie ? ».

— « Mais, Otto », répliqua sa femme, « nous voulions simplement souhaiter la bienvenue au nouveau pasteur ! ».

— « Oui, oui, je sais ». Tout à coup, il baissa la tête et prononça la prière, comme il le faisait tous les soirs : « Seigneur, nous te remercions pour tous tes dons et nous te prions de bénir notre repas et toute notre chère famille. Amen. »

*
**

Au petit déjeuner, la famille du pasteur Gottfried discutait de ce qu'elle voulait faire pendant la jour-

née. Pierre avait découvert, à petite distance, une boulangerie et y était allé chercher des petits pains.

— « As-tu aussi tous les papiers nécessaires pour ta
ton inscription à l'école ? » demanda son père.

Le garçon acquiesça. « J'ai tout ce qu'ils m'ont
donné à Kronberg. De quoi ai-je encore besoin ?
oui, un petit peu d'argent. Sans doute me faut-il
acheter quelques cahiers ».

Maria versa le café. « Pierre », dit-elle, « ne
pas de préciser que tu t'intéresses à la musique.
être seront-ils indulgents ici à Osterstadt, dans la
organisation F.D.J., s'ils apprennent que, sérieusement,
tu veux devenir musicien ».

— « Je devrai me rendre à l'hôtel de ville pour
pasteur Gottfried, « pour nous déclarer à la mairie ».

— « Sois prudent, Friedrich, s'il te plaît. Espère
qu'il n'y aura pas de contrariété à cause d'hérésie ».

— « Sans doute veulent-ils essayer de savoir
qu'ouï ils peuvent aller. Je ne puis encore rien dire
moi-même tant que je ne me suis pas entretenu avec
les conseillers presbytéraux et que je ne connais pas
leur position. D'abord il faut que je m'entretienne
avec Monsieur Kraus ».

— « Il faut que je me hâte » intervint Pierre.
Il avala son café et fourra ses cahiers dans la sacoche.

*
**

Le jeune directeur de l'école était assis à son
son bureau. Il lisait les bulletins et les observations
que son nouvel élève avait apportés de Kronberg.
Pierre se tenait raide devant le directeur et
son regard errer dans la pièce. Aux murs étaient
pendus des portraits d'Ulbricht, Pieck et Gröber.
et dans une vitrine étaient exposés les prix reçus
dans des compétitions par sa nouvelle école.

— « Tu as apporté de bons bulletins, Gottfried.
suis seulement surpris par le fait que l'école de
Kronberg ne semble pas attacher beaucoup d'importance

à l'enseignement politique. Il en sera autrement ici. La plus grande partie de ton temps, tu la passeras dans la classe de Monsieur Starke. Il te plaira sûrement. Je crois qu'il est notre professeur préféré ».

— « Je m'intéresse particulièrement à la musique », interrompit rapidement Pierre.

Le directeur sourit. « Oui, je l'ai lu. Selon les observations, tu joues, d'une façon excellente, au piano. Je dois dire que l'école Karl Marx d'Osterstadt peut être fière de son activité culturelle. Je te recommanderai à notre professeur de musique, Monsieur Steffl ».

Le directeur parcourut encore une fois les bulletins de Pierre et ajouta : « Ici, tu auras un enseignement des sciences naturelles plus complet qu'à Kronberg. Notre organisation sociale est déterminée par le matérialisme scientifique et notre école doit armer ses élèves des connaissances et des aptitudes qu'attend de nous - et aussi d'un musicien, Gottfried - notre époque de progrès ».

— « Je m'appliquerai ».

— « En outre, je ne trouve pas ici la mention que tu as participé à la cérémonie de la consécration de la jeunesse. Je le regrette. Chez nous, à Osterstadt, 85 % de tes camarades y ont participé. Maintenant que tu es un peu plus âgé, tu deviendras peut-être un peu plus indépendant dans tes idées. Je pense, par exemple, que tu ne voudras pas t'exclure du groupe très actif de la F.D.J. Entretiens-toi, à ce sujet, avec le chef de groupe. Il s'appelle Jean Dehmert et fait partie de ta classe ».

*
**

Le pasteur traversa la place du marché et avant de pénétrer dans l'hôtel de ville, il vérifia encore une fois s'il avait tous les papiers nécessaires, en espérant que les remarques sur ses pièces d'identité ne lui créeraient pas de difficultés. A Ohlendorf et à Bad

Steinmitz, il avait été plusieurs fois entendu de témoin.

Dans la salle des guichets attendaient une dizaine de personnes, avec des papiers dans les mains devant le guichet qui portait l'écriteau : « Direction » il n'y avait personne et il s'en approchant ployé ouvrit le guichet et regarda le pasteur air interrogateur.

— « Bonjour Monsieur ! Je suis le pasteur Friedrich Gottfried. Est-ce ici que je dois faire passer mon changement de domicile ? »

L'employé, indifférent, prit les papiers du pasteur les regarda un instant, dévisagea le pasteur avec une légère impertinence : « Avez-vous été titulaire temporaire, Monsieur le Pasteur ? »

— « Non, je compte rester ici ».

L'homme s'occupa à nouveau des papiers et dit : « Asseyez-vous, je vous appellerai ». Il quitta sa place et disparut derrière une porte.

Le pasteur remarqua que tous ceux qui attendaient l'observaient. Il sourit aimablement et prit patience. D'une fois il avait attendu des heures dans les bureaux ; il se préparait à passer une bonne partie de la journée là quand l'employé revint presque instantanément et lui fit signe.

— « Tout est en ordre. Voilà vos papiers. Oui, Monsieur Rettmann voudrait vous parler ».

— « Monsieur Rettmann ? »

— « Oui, le camarade secrétaire du parti communiste se trouve dans le bureau est de l'autre côté du hall. Numéro 7 ».

Le pasteur traversa le hall. Jusqu'à présent il n'avait jamais eu affaire avec un secrétaire communiste. Dans ses escarmouches avec les autorités locales il avait rencontré que des fonctionnaires subalternes. Ici à Osterstadt tout annonçait une stricte discipline de parti et Rettmann était apparemment un homme fort de la ville. On ne pouvait pas savoir qu'il exerçait une pression sur le secrétaire



Rettmann était apparemment l'homme fort de la ville.

Quelqu'un, bien sûr, incarnait la terrible puissance des services de police, peut-être l'inspecteur Herrmann.

— « Entrez ».

Une voix sonore, répondit, quand le pasteur Gottfried frappa. Le secrétaire du parti était assis, derrière un bureau imposant, dans une pièce très spacieuse, ornée de slogans de propagande.

Lorsque Rettmann se leva et fit quelques pas vers lui, Gottfried fut frappé par l'homme sûr de lui. Son la chevelure gris argent, partagée par une raie, il y avait un visage aux traits accusés. Le secrétaire du parti sourit aimablement et tendit la main.

Le petit troupeau a de nouveau un berger ! - Mais
dois vous faire des excuses pour l'incident d'hier

Son intonation semblait exprimer la bienveillance

— « La fête de réception ! Cela me semblait
peu inamical... »

— « Inamical ? Je le qualifierai plutôt de
heureux... »

Le pasteur enleva son manteau et prit place.

— « Je me réjouis de ce que vous le compre
ainsi. J'espère que cela ne se reproduira plus ».

Le fonctionnaire rit discrètement et surpassa
amabilité en répondant :

— « Bien entendu. Sûrement non. Vous avez ré
d'une façon très correcte. Une protestation de vo
part aurait été très pénible.

C'était, maintenant, au tour du pasteur de ré
quer : « Oui et, en outre, déraisonnable. Entre Eg
et Etat, il existe des problèmes plus importants
des fêtes d'enfants ».

— « Exact ». Rettmann se retira de nouveau
rière son bureau. « Et pour de telles questions, v
trouvez toujours ma porte ouverte ». Son reg
effleura rapidement, le long du mur de son bure
la galerie des portraits des héros communistes
Marx, Lénine, Thalmann, Ulbricht et Kroutchev
il ajouta : « Lorsque des gens intelligents se réun
sent, la plupart des problèmes peuvent trouver
solution raisonnable ».

— « Oui, cela devrait être ainsi », acquiesça tr
quillement le pasteur.

Rettmann se dirigea vers la fenêtre et regarda v
l'église dont le clocher dominait le paysage. Le
tourné vers son hôte, il dit : « Votre prédécess
aurait pu s'épargner une foule d'ennuis, si, aupa
vant, il avait discuté des affaires avec moi ».

Le pasteur savait qu'une déclaration quelcon
était attendue de lui.

— « J'espère que jamais je ne connaîtrai une t
situation ».

— « Je veux l'espérer aussi », répliqua Rettmann et il se tourna vers son hôte avec un sourire avenant. « Finalement, nous tendons vers le même but, n'est-ce pas ? »

— « J'ai peine à le croire ».

Le secrétaire du parti prit à nouveau place et souriant largement, s'appuya contre le dossier de son siège. « Mais, mais, Monsieur le Pasteur. Nous attendons, tous les deux le paradis. La différence est celle-ci : vous vous contentez de l'attendre au ciel et nous voulons construire le nôtre directement sur la terre ».

Le pasteur se leva et répondit : « Chez nous, il existe aussi des problèmes, qui doivent déjà trouver une solution sur terre, Monsieur Rettmann ».

Le secrétaire du parti se leva également. Sa physionomie ne trahissait rien de ses pensées. Il attendit.

Après un court instant, Gottfried dit : « J'ai l'intention de réunir les conseillers presbytéraux ». (2)

— « Entièrement en ordre. C'est une pure affaire d'église ».

Le pasteur désirait avoir quelque assurance. « Je pensais tenir cette réunion chez moi ».

— « On ne vous importunera pas. Je m'en porte garant, personnellement ».

Prévenant, il aida le pasteur à mettre son manteau et l'accompagna hors du bureau jusque dans le hall d'entrée. « Au revoir, Monsieur le pasteur ! Revenez quand il vous plaira ! »

— « Puis-je espérer votre visite ? »

— « Vous pensez que je dois venir à l'église ? » Le secrétaire du parti se mit à rire. « Voulez-vous que le toit s'effondre ? »

Souriant, Friedrich Gottfried répliqua : « Cela se

(2) Conseillers presbytéraux = membres du Conseil Presbytéral. Ce Conseil veille, avec le pasteur, à la bonne marche de la communauté locale, tant sur le plan spirituel que sur le plan matériel. C'est le comité directeur de l'église.

produira de toute façon, si l'autorisation de le r
rer n'est pas accordée ».

— « Au revoir, Monsieur le pasteur et soy
bienvenu à Osterstadt ».

Rettmann ne retourna pas immédiatement dans
bureau, mais entra d'abord dans la pièce atten
Le jeune homme qui y travaillait, voulut se lever,
chef lui fit signe que non. « Je voudrais lire la
velle protestation contre la bombe atomique qui
est parvenue hier, de Berlin », dit-il.

II

Tous les visages se tournèrent vers Pierre, lorsqu'il entra dans la classe de Monsieur Starke. Il ne supportait que très mal de tels instants. Tous le toisaient. Deux jeunes filles lui adressèrent, de l'autre côté de la salle de classe, un aimable sourire. Quelques jeunes en tenue de la F.D.J. échangèrent de rapides regards.

Le jeune homme se demandait : « Que leur dire ? Dois-je m'asseoir simplement à une place vide ? Dois-je m'avancer vers le maître et... »

Monsieur Starke résolut, pour lui, toutes ces questions. Il descendit de son pupitre, lui tendit la main et dit : « Tu es, sans doute, Pierre Gottfried ? »

— « Oui ».

— « Nous nous réjouissons que tu viennes dans notre classe ».

Ce maître avait un sourire splendide. On se sentait tout de suite très à l'aise. Il avait aussi bonne mine. Ses tempes grisonnaient et sur la joue droite luisait une large cicatrice rouge. Le regard était bienveillant.

— « Je vous remercie » répondit Pierre.

— « Ta place est ici, à côté de Richard Kleiner ».

Pierre s'assit, ouvrit sa serviette, pour en sortir un des cahiers neufs qu'il avait achetés le matin. Quelqu'un lui tendit de derrière, un manuel : « Le sens du socialisme ». Pierre l'avait déjà vu dans la bibliothèque de l'école à Kronberg.

— « Nous aimons, dans notre classe, une participa-

tion active et la discussion », précisa Monsieur Starke. Pour la première journée, il te suffit, bien sûr, de écouter, mais si tu as quelque chose à dire, tu peux tranquillement le faire. Mais, pas de sermon, s'il te plaît ! ». Tous se mirent à rire et Pierre devint confus.

Le fils du pasteur était décidé à s'isoler. Depuis longtemps il s'était habitué à rompre la communication et à laisser rebondir sur lui les flèches de l'enseignement communiste. Il avait déjà si souvent entendu les mêmes mots et les mêmes expressions qu'il les savait par cœur. Ainsi il avait assuré ses arrières et ne se trouvait pas en difficulté, même s'il lui

Mais avec Monsieur Starke, il était difficile de couper la communication. Pendant son cours, il arpentait activement la salle, et les bancs et interpellait, à l'improviste, tel ou tel élève... Pierre surprenait, écoutant malgré lui.



rivait de donner une réponse tout à fait stupide parce qu'il n'avait pas bien entendu la question.

Mais avec Monsieur Starke, il était difficile de couper la communication. Pendant son cours il arpentait activement la salle, entre les bancs, et interpelait, à l'improviste tel ou tel élève. Les filles et les garçons suivaient la classe avec enthousiasme. A peine le maître avait-il posé une question que cinq ou six doigts fusaient et leur claquement ne cessait que lorsque le professeur avait choisi quelqu'un pour la réponse. Pierre se surprenait à écouter malgré lui. Jusqu'à présent cela était fort intéressant.

Monsieur Starke prit une baguette et s'approcha d'une maquette d'Osterstadt, qui se trouvait sur une table devant la classe.

— « Osterstadt était déjà au Moyen-Age, une ville charmante. Bien que vous ayez construit cette maquette avec beaucoup de soin, vous avez oublié quelques petits détails. Ce qui n'y figure pas, ce sont les rues littéralement pavées d'ordures, d'immondices et de maladies ; de même la superstition et la pauvreté derrière les façades des maisons pittoresques ». Il suivait l'allée centrale.

— « N'oubliez pas : c'était le temps du féodalisme, qui règne encore aujourd'hui dans maintes parties du monde. Et là où il règne, se rencontrent quelques signes extérieurs dont nous nous sommes entretenus l'heure passée. Qu'est-ce qui était, par exemple, la construction la plus remarquable d'une ville ? »

Nombreux étaient les doigts qui se levèrent. Avec l'index, le maître désigna un garçon qui, se levant, cria, comme si le mot sortait d'un pistolet : « L'église ».

— « Exact. Et maintenant je voudrais entendre ce que vous savez sur les divisions de la société de cette époque-là. » A nouveau de nombreux doigts se levèrent.

— « Elle comprenait trois classes : le clergé, la noblesse, la paysannerie. »

Maria Kaufer, une fille en blouse F.D.J.
un sourire plein de reconnaissance du maître.

— « Bien. Et quels étaient leurs rôles res
Si tu nous le disait Richard ? ».

Le voisin de Pierre avait été surpris par
tion. Il se leva lentement et bredouilla : « A
moi je pense, euh... »

— « Ceci tu l'apprendras aussi, mon petit
ton livre et lis ce que tu trouves page 127, au
me paragraphe ».

Le garçon obéit. « Le clergé était là pour
la noblesse pour la défense, le paysan pour
vail. »

— « Tu lis très convenablement ».

La classe gloussa de rire.

Monsieur Starke tendait vers un but précis.
procha du tableau et en ouvrit les volets. Pi
sauta lorsqu'il lut :

Traîtres du peuple :

Luther

Fugger

Munzer.

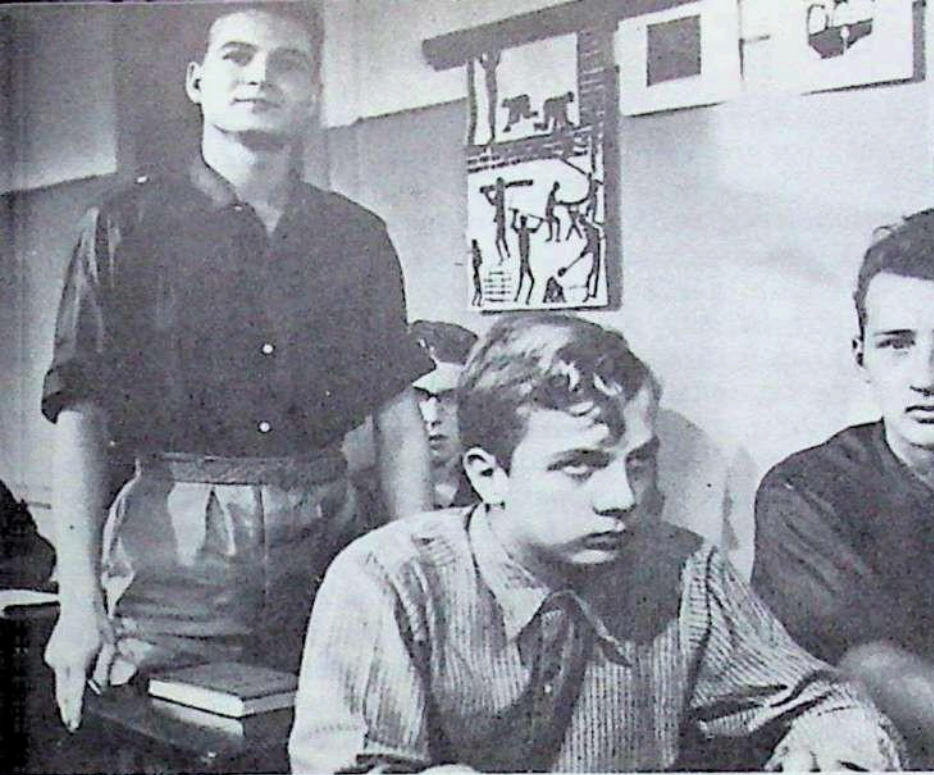
Pour le fils d'un pasteur luthérien, Luth
cela allait de soi, un héros. Les écrits du réf
se trouvaient à la maison : les œuvres de t
les cantiques et le catéchisme, que Pierre ava
appris.

— « Le clergé et le camp des réactionnaire
de tout temps de connivence », affirmait
Starke. Pierre, qui venait de jeter un coup d
son livre, leva les yeux et vit que le maître
vait, avant qu'il ne se tournât vers l'autre c
classe pour demander : « Qui peut m'expliq
d'une façon plus précise ? »

Quelques mains se levèrent.

— « Dehmert ? »

L'élève qui se trouvait derrière Pierre
C'était... F.D.J.



L'élève qui se tenait derrière Pierre se leva. C'était un jeune homme roux, en uniforme F.D.J. C'était donc celui-ci le chef de groupe.

en avait entendu prononcer le nom par le directeur de l'école. C'était donc celui-ci le chef de groupe.

— « La preuve est fournie par la guerre des paysans. »

— « Un exemple typique. » Le maître prit un morceau de craie et écrivit sur le tableau : « 1521-1525. » « Vous savez que Martin Luther s'allia avec les princes auxquels appartenait la terre. Pourquoi ? »

Pierre se sentit très mal à l'aise. Il entendit à peine la réponse qu'une fille avait apprise par cœur : « Pour trahir les espérances d'une masse d'esclaves qui voulait se libérer des seigneurs... »

L'heure était passée. Pendant que les é
taient, Pierre fut appelé par son nom.

— « Pierre Gottfried ! je voudrais en
tretenir avec toi ! » Le garçon s'arrêta po
passer ses camarades.

— « Eh bien ! Gottfried », dit, en t
Monsieur Starke, « j'espère que tu travail
bien ici que dans ton ancienne école. Mais
matière tu devras faire de sensibles progr

— « Je pense, en histoire contemporain

Monsieur Starke acquiesça. « Ici, chez m
attachons une importance particulière à
ment politique, Gottfried. Tu devras, dans
ne, fournir un effort ».

Pierre ne répondit rien.

— « Selon les observations de ton bullet
sique t'intéresse. As-tu l'intention de fréq
jour, un conservatoire ? »

Pierre rayonnait. « Oh ! oui ; je le
bien ! »

— « Alors ta préparation politique devie
plus importante. Nul n'a le droit de se ten
la société, à plus forte raison un maître, un

— Peut-être ne comprend-il pas ma situ
ticulière, pensa Pierre et il répondit :

« Vous savez pourtant que mon père est

— « Oui, eh bien ! cela n'a rien à voir
avenir, qui ne dépend que de toi. »

— « Mais dans ce que vous enseignez », F
mouvement de tête, indiqua le tableau, «
choses qui peuvent être justes ou fausses.
est pasteur. J'essaie d'être un chrétien et
ce que mon père m'a enseigné. »

— « Ton père a le droit de ses opinions,
et je suis persuadé qu'il croit ce qu'il t'a
Monsieur Starke se leva et s'approcha de l
Puis il se retourna et croisa les bras sur s

— « Les temps évoluent. Lorsque tu af
monde, à l'ère des atomes et des satellites

ne te demande si tu connais ton catéchisme ou les dix commandements ou les légendes de la Bible » Pierre regardait le plancher, le maître s'approcha plus près de lui et sa voix devint plus pressante « Mais on te demandera si tu es au courant de la véritable signification de la science et de la société. Vivre c'est progresser. Il s'agit de réalités historiques. » De la main il montra le tableau. « Il faudra que tu t'en accommodes, mon garçon. »

*
**

Pierre arriva avec du retard au rendez-vous du professeur Steffl, car il trouva difficilement, sous les combles, la salle de musique. Le professeur Steffl paraissait être un vestige d'une Allemagne depuis longtemps disparue. Il était replet et lourdaud. Les yeux las et les favoris pendants lui donnaient une expression constamment triste. Mais Pierre décela dans sa voix beaucoup de chaleur et de cordialité et sentit qu'on devait s'entendre avec cet homme.

— « Je ne sais pas ce qui se passe à Osterstadt sinon que quelques élèves seulement se distinguent dans le jeu du piano », déclara le maître de musique « De sorte que je me réjouis sincèrement de la venue d'un nouvel élève dont on affirme qu'il est un excellent pianiste. » Le professeur Steffl adressa à Pierre un sourire triste.

— « J'aime beaucoup la musique et je m'efforce de l'étudier régulièrement. Il est vrai que notre déménagement de Kronberg à Osterstadt m'a empêché de le faire.

— « Qui était ton maître à Kronberg ? »

Pierre précisa que jusqu'à présent il n'avait eu d'autre maître que sa mère qui était une pianiste remarquable. Elle avait étudié à Leipzig. Le professeur Steffl semblait débarrassé d'un poids, car, s'il pouvait donner des leçons à des étudiants, il ne se sentait pas capable d'enseigner à un élève confirmé.

— « Aurais-tu l'amabilité de me jouer un morceau de Gottfried ? »

Et remarquant l'hésitation de Pierre, il ajouta : « Non, non, cela ne doit être en aucune façon un problème. J'aurai plaisir, simplement, à t'écouter. »
ce qui te passe à l'instant, par la tête. »

Pierre prit place et joua du Bach et lorsqu'il fut achevé, le maître de musique resta assis, muet, les yeux clos, comme s'il entendait encore la musique. Alors il se leva et s'approcha de Pierre et lui dit : « C'était très, très beau. Je me réjouis que tu sois un élève de notre école. »

*
**

Pierre traversa la cour de l'école en direction du garage à bicyclettes, fixa sa serviette sur le porte-bagages et roula vers la maison.

— « Gottfried ! Gottfried ! Le garçon regardait en arrière, par-dessus son épaule pour voir qui l'avait détourné de ses pensées. Lorsqu'il aperçut derrière lui un jeune rouquin, il ralentit son allure et l'arrêta. Il le rattrapa. C'était Dehmert, le chef du groupe F.D.J., suivi par quatre ou cinq autres garçons, qui s'approchaient lentement sur leurs bicyclettes.

— « Pierre, nous allons organiser une campagne de recrutement pour notre groupe F.D.J. et nous aimerions que tu sois avec nous et notre cote en bénéficierait si tu t'inscrivais. »

Pierre ne voulait pas s'engager dans une longue conversation. Il rit : « Je vous remercie, c'est la peine perdue. Tu sais bien qui je suis ! »

Dehmert revint à la charge : « Sottise ! Viens avec nous, ça te va-t-elle ? C'est ta propre vie ! Tu manques un tas de choses ! »

Par son intervention, Dehmert avait touché un point sensible. Bien sûr, Pierre voulait vivre sa vie. Pourtant l'offre ne pouvait pas le tenter. Il haussa les épaules et répondit : « Cela est possible ». Arrivé à la maison, il remit cette réponse réglait la question.

Offensé, Dehmert rejeta la tête en arrière lorsqu'il s'éloigna rapidement et sa chevelure rouge flamboyait au soleil. Pierre le suivit du regard. Im-

tement après, il remarqua que d'autres membres de la F.D.J. glissaient leur bicyclette à sa droite et à sa gauche. Il réfléchissait : « Dois-je me sauver, dois-je engager une conversation avec eux, dois-je ralentir pour les laisser passer ? »

Il choisit cette troisième possibilité et trois ou quatre gars le dépassèrent, puis roulèrent en zigzag devant lui. Soudain un gros garnement l'aborda par derrière, se pencha en grimaçant méchamment et arracha la serviette de Pierre du porte-bagages et la lança sur le pavé. Pierre descendit et, du milieu de la route, regarda les autres s'éloigner.

Deux jeunes filles remontaient la rue derrière lui et avaient été témoin de l'incident. Une des deux courut pour ramasser la serviette de Pierre et la lui apporta avec un sourire. « Ne t'en fais pas ! c'était leur façon à eux de saluer un nouveau venu dans la ville ».

— « Je vous remercie beaucoup » répondit Pierre et il prit possession de sa serviette. « N'est-ce pas tu es Anneliese Zingler ? »

Il avait entendu le nom dans la classe, l'avait retenu, car elle était une très jolie fille qui lui avait souri lorsqu'il était entré pour la première fois dans la classe.

— « Oui, et voilà Hildegard Marschall. »

Ensemble ils montèrent vers l'église et le presbytère. Dans des circonstances normales Pierre eût été sans doute un peu timide et n'aurait pas lié si vite connaissance avec des jeunes filles ; mais ces deux-là l'avaient vu dans une situation désagréable et pénible et lui avaient offert, au bon moment, secours et amitié. Il était lui-même surpris de se voir, avec elles, plus expansif et plus gai qu'il ne l'était habituellement dans des cas semblables.

Madame Gottfried était à la fenêtre et n'osait croire ses yeux : Pierre escaladait le coteau avec deux jeunes filles et était manifestement moins réservé que d'habitude. Il paraissait tout enthousiasmé et



« Tu es Anneliese Zingler ? ». Il avait entendu le nom pendant le cours et l'avait retenu, car elle était une très jolie fille.

cela plut à la mère. A Kronberg, Pierre ne s'était guère occupé des jeunes filles. Peut-être en serait-il autrement ici, pensa-t-elle, et à son âge, cela se faisait tout à fait normal. En même temps elle se rendait compte qu'ainsi approcherait le jour où il ne se pourrait plus avec elle. Madame Gottfried se souvint alors d'avoir vu les deux jeunes filles à la cérémonie de leur mariage. La jolie blonde dirigeait le chœur. Ne s'appela-t-elle pas Anneliese ? Oui, Anneliese Zingler. Et la jeune femme à la chevelure foncée ? Elle demanderait à Pierre.

Le garçon entra dans la maison et appela sa mère :
« Maman ! »

— « Je suis dehors, sur la véranda. » Pierre prit un gâteau sec dans la boîte et rejoignit sa mère.

— « Où est papa ? »

— « En route, avec Monsieur Kraus. Ils rendent visite aux conseillers presbytéraux, pour organiser la première réunion du conseil. »

— « Dis, maman, j'ai joué un morceau au professeur Steffl, cela a semblé lui plaire beaucoup. Tu sais, il est notre maître de musique. »

— « Mais Pierre, tu n'as plus du tout d'entraînement. Cela a bien marché ? »

— « Oui, je ne suis pas resté une seule fois en panne. Tu sais bien : l'invention de Bach. »

Il en chanta le thème. « Peut-être devrais-je m'exercer maintenant, tant que je suis encore bien en train ».

Il entra et s'assit devant le piano.

III

Friedrich Gottfried avait donné son accord à Monsieur Kraus qui lui avait proposé de visiter ensemble le plus grand nombre possible de conseillers presbytéraux. Ainsi il pourrait bien préparer la réunion et, en même temps, établir le premier contact avec les familles.

Ils allèrent, en premier lieu, chez la famille Dörfel, qui avait assisté à la cérémonie de réception.

Monsieur Dörfel, en bras de chemise, ouvrit la porte et les pria d'entrer. A nouveau le pasteur Gottfried remarqua que l'homme était manchot. Monsieur Dörfel précisa que son épouse donnait une leçon de piano dans la pièce voisine. Cela devait d'ailleurs se terminer dans quelques minutes.

— « Autrefois, Madame Dörfel était notre organisatrice » commenta Monsieur Kraus.

— « Oui, et j'ai appris que cela vous avait posé toutes sortes de problèmes », répondit le pasteur.

Le mot de « problème » sembla mettre subitement Monsieur Dörfel mal à l'aise. Il regarda d'un air méfiant autour de lui et augmenta l'intensité de son appareil radio. D'un geste il indiqua le corridor qui conduisait à l'appartement voisin.

— « A côté, les gens ont de longues oreilles. Ainsi nous sommes plus à l'aise ».

Madame Dörfel laissa son élève seule à ses exercices et vint saluer le pasteur et le sacristain. C'était une femme de belle prestance, aux yeux noirs, enfoncés, et qui portait la chevelure relevée en chignon sur le haut de la tête.

— « Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que cela signifie pour nous que d'avoir, à nouveau, un pasteur. Le pasteur Tritschler nous rendait souvent visite. Je vous prépare rapidement une tasse de café, n'est-ce pas ? »

— « Oh ! vous êtes très aimable », répondit sans hésitation le pasteur, acceptant cette preuve d'hospitalité.

— « Sans doute savez-vous qu'autrefois je jouais de l'orgue à l'église, Monsieur le pasteur ? »

— « Oui, je l'ai entendu. Et pourquoi ne le faites-vous plus ? »

— « Pendant dix-huit ans j'étais l'organiste de cette église. Il fut un temps où mon mari et moi nous vivions très à l'aise. Il percevait une retraite et je donnais des leçons de piano. Lorsque je dus solliciter le renouvellement de l'autorisation d'enseigner, ils nous mit subitement devant l'alternative suivante : ou bien vous abandonnez le jeu de l'orgue au culte ou bien vous n'enseignez plus ! »

Le pasteur secoua la tête. « Ainsi cela est maintenant déjà appliqué aux maîtres privés. A Kronberg ils avaient placé tous les fonctionnaires devant l'alternative suivante : Ou bien quitter l'Eglise, ou bien perdre leur situation.

— « J'ai eu beaucoup de peine en abandonnant l'orgue, mais je dois sans doute encore être reconnaissant qu'ils ne m'aient pas demandé de quitter l'Eglise. »

*
**

Monsieur Kraus pensait qu'il était temps de se rendre à la ferme du cultivateur Kesselmaier, qui habitait à quelque distance de la ville. Gottfried se réjouissait de faire, à cette occasion, une plus ample connaissance de la ville et se rendit compte que Terstadt était vraiment très belle.

Lorsqu'aux abords de la ville, ils approchèrent

cimetière, ils entendirent, de l'autre côté de la haie, des instruments à vent. Ils descendirent de bicyclette et s'avancèrent jusqu'à un point où ils pouvaient apercevoir ce qui se passait. Un quatuor d'instruments à vent jouait, sans ardeur, une mélodie funèbre. Des personnes endeuillées entouraient une tombe fleurie, ouverte. Dominant un peu les autres, se tenait un homme barbu qui semblait presque être un nouveau Lénine et qui croisait solennellement les mains.

Lorsque le sacristain remarqua la curiosité du pasteur, il précisa : « C'est l'enterrement de Richard Neuberger. Pendant vingt-cinq ans il a travaillé comme tourneur à l'usine de construction mécanique. »

Ainsi, ils ont aussi ici, leurs enterrements socialistes, songea le pasteur. La musique cessa et le fonctionnaire commença sa harangue.

« Chers amis et camarades ! De quelle manière pouvons-nous le mieux honorer notre ami défunt ? Certainement pas par une espérance vaine et insensée en un Au-revoir dans un autre monde chimérique, mais uniquement par notre dévouement plus grand pour atteindre les buts terrestres pour lesquels il avait combattu. »

Le pasteur ferma les yeux et écouta l'orateur : « Car il n'existe pas d'autre monde que le nôtre, et pas d'autre vie qu'ici ! »

— « La veuve aurait désiré que vous officiez à son enterrement, dit Monsieur Kraus, mais le Comité d'entreprise a fait pression sur elle. »

Le pasteur fit un signe de la tête. « Je comprends, j'essaierai de lui rendre bientôt visite. Peut-être demain. »

— « Le pasteur Tritschler a essayé de s'élever contre de telles harangues, sans gagner grand'chose, sinon davantage de tracasseries. »

— « Hélas ! cela ne se passait guère autrement à

Kronberg », dit Gottfried, pendant qu'ils continuaient leur chemin. « En vérité, j'aurais dû m'y habituer, mais je crois que je n'y réussirai jamais. »

La journée était assez fraîche et convenait pour une randonnée à bicyclette. Peu de voitures roulaient à Osterstadt. Elles coûtaient trop cher, l'autorisation de conduire ne s'obtenait que difficilement, l'essence était rare et bien trop chère pour de simples mortels. C'est pourquoi la route était à peine animée. Seules deux motocyclettes, hurlant et pétaradant, dépassèrent les cyclistes.

Lorsque les visiteurs prirent le chemin qui conduisait à la ferme de Kesselmaier, ils entendirent, soudain, un bruit trop bruyamment d'un haut-parleur, de la musique de marche. Que se passait-il donc de nouveau aux alentours d'Osterstadt ? Une manifestation ? Un cirque ? À l'entrée de la ferme, ils découvrirent la source du bruit.

Là s'était garé un camion, sur la porte duquel était inscrit : « L.P.G. Osterstadt. » L'engin était orné de fanions aux couleurs crues, de grosses images d'hommes et de bœufs qui désignaient les légendes : « Pour un avenir meilleur ! ». Deux haut-parleurs puissants avaient été installés sur la cabine. Derrière eux se dressait une grande caricature avec l'inscription : « Le grand fermier. » Au-dessus, on pouvait lire : « Fumier pour soi vaut de l'or. »

Quel but voulait-on atteindre avec une propagande si ridicule ? Le pasteur savait que la collectivisation de la petite entreprise paysanne avançait trop lentement au gré du gouvernement. A Kronberg aussi, il avait insisté pour une collectivisation accélérée, mais nulle part ailleurs il n'avait vu appliquer des méthodes aussi grossières.

Pendant que les deux hommes traversaient la cour, une voix tonnante sortant des haut-parleurs les interpella : « Paysans de la République démocratique allemande ! Notre nouvel ordre social exige la collectivisation totale de toutes les forces pour le bien-



Quel but voulait-on atteindre avec une propagande si ridicule ? Nulle part ailleurs Friedrich Gottfried n'avait vu des méthodes si grossières.

du peuple. Le paysan peut y participer d'une façon remarquable en s'associant aux camarades des coopératives de production agricole. Les jours de l'entreprise paysanne privée sont révolus. L'agriculture est une industrie ! Le peuple a besoin de production, pour le charbon, ainsi que pour les céréales. »

Jean Kesselmaier et sa femme avaient vu venir les visiteurs et étaient apparus sur le seuil pour les saluer. Tous les deux, marqués par les harcèlements continuels, étaient abrutis de fatigue et de bruit.

— « Depuis quand cela dure-t-il ? » demanda le

pasteur. Jean Kesselmaier secoua la tête et répondit plein d'amertume : « Depuis une semaine. Nuit et jour. La nuit, ils allument de gros projecteurs et affolent les vaches. »

Par-dessus la barricade, ils regardèrent le camp dont les haut-parleurs dispensaient à nouveau, avec fracas, la musique de marche. Effarées, les vaches meuglaient leur réponse. Un chien aboya. Il se tenait devant la grange dont la poutre-faîtière portait l'inscription : « Construit avec la bénédiction de Dieu par Klaus Kesselmaier — 1557. »

— « Comment pouvez-vous dormir avec ce bruit ? » interrogea le pasteur.

— « Nous ne dormons pas », répliqua le paysan d'une voix pleine de lassitude et de dégoût. Mais ce n'est pas cela qui nous gêne. Ce qui nous gêne c'est qu'un pontife quelconque du parti nous dise ce que nous devons cultiver, à quel moment, comment conduire la ferme sur laquelle je vis depuis ma naissance, pour ensuite mourir esclave sur ma terre et ma vieillesse. Non ! Ils exagèrent. Ils n'ont qu'un but. Un ample mouvement du bras, il enveloppa tout son bien. « Ils pourront tout avoir, mais pas tant que je vivrai. »

Avant le départ, Gottfried dit : « J'espère que vous assisterez à la réunion de ce soir ? »

— « Je serai présent », assura le paysan.

Le temps était encore juste suffisant pour quelques visites dans quelques demeures et quelques ateliers. Monsieur Kraus conduisit le pasteur dans la petite chambre où vivait Jacob Hörst à la barbe blanche. Bien que personne n'attendit plus de lui une participation active aux délibérations, il était toujours invité, en tant que doyen de la paroisse, aux réunions du conseil presbytéral. Ils pénétrèrent rapidement dans l'imprimerie dans laquelle travaillait le père de Hildegard, Monsieur Marschall, et ils virent le coiffeur Muller qui prit du temps pour pl

santer un peu, malgré quelques clients qui attendaient.

Ce fut pour Friedrich Gottfried une longue journée, et, à plus d'un point de vue, décourageante. D'un autre côté, il était bon de savoir que tous ces gens formaient un groupe bien uni, qui s'efforçait de résister à toutes les mesures de l'Etat contre la liberté et la foi.

Lorsqu'il parvint à la porte latérale du presbytère, le pasteur entendit Pierre qui était en train de s'exercer. Maria vint à la porte en s'essuyant les mains à son tablier.

— « Friedrich, une femme et trois hommes sont assis à l'intérieur et t'attendent. »

— « Que veulent-ils donc ? »

— « Je l'ignore. Ils ne disent rien. Ils ont l'air d'être des ouvriers et l'un d'eux porte l'insigne du parti. J'espère qu'il était bon que je les aie fait attendre. Ils me l'ont demandé. »

Gottfried monta hâtivement l'escalier. D'abord cela avait été l'inspecteur de police, puis le secrétaire du parti, qui s'était présenté à lui. Il pensa que peut-être, ici, Monsieur Rettmann tirait les ficelles.

Dans son bureau, un ouvrier d'aspect juvénile, au visage rond, se présenta comme étant Richard Kleiner. Il était le porte-parole du comité politique de l'usine nationalisée de construction mécanique d'Osterstadt. (3) Puis il présenta ses accompagnateurs : le camarade Hardleben, la camarade Nageler — une quadragénaire fort attrayante — et le camarade Zingler. Zingler ? Etait-ce le mari de Madame Zingler qui s'était occupée de la petite cérémonie de réception ? Le pasteur examina l'homme de plus près.

— « Et que puis-je faire pour vous ? »

Avec une dignité prétentieuse, le porte-parole déclara : « Nous voulons vous réserver l'honneur de

(3) en allemand : V.E.B. Maschinenfabrik Osterstadt.

signer, en premier, notre protestation contre la bombe à hydrogène. Toute la nation signe ». Il présenta le document dans un classeur noir. Le pasteur s'approcha de la fenêtre pour pouvoir mieux lire. Ce n'était pas la première fois qu'on le sollicitait pour signer un appel.

Il observa encore une fois la délégation et reporta le regard scrutateur de Monsieur Zingler. La femme tendait l'oreille au jeu de piano de Pierre qui, distinct, montait d'en bas. Le porte-parole semblait réfléchir à ce qu'il devait dire. Alors il demanda d'une forte voix pour couvrir la musique du piano : « N'est-ce pas, vous êtes contre la bombe à hydrogène ? ».

— « Bien sûr », acquiesça le pasteur. Il n'avait jamais caché qu'il espérait que ce danger pourrait être banni de la terre, avant que le monde ne soit anéanti. Le jeu de Pierre devint plus sonore et le pasteur ferma la porte.

— « Eh bien ! et moi qui n'arrive pas à faire jouer la seule note à mon garçon », soupira la camarade ageler.

Friedrich Gottfried continua la lecture de l'appel : « Nous, soussignés, amis de la paix, réprouvons, nous condamnons cette proclamation, la bombe à hydrogène comme un moyen de la stratégie moderne et condamnons la politique des Etats de l'OTAN qui, avec leurs armes nucléaires, menacent les pays socialistes et qui livrent des armes aux éléments fascistes du capitalisme occidental. »

— « Vous signerez ? » demanda le porte-parole.

— « Je ne trouve là rien à quoi je ne puisse donner mon accord. Peut-être quelques expressions... »

Pour la première fois Monsieur Zingler se mêla à la conversation : « Le sens est important, non les mots ».

— « Mais dans ma situation, déclara le pasteur, j'ai n'ai pas seulement à tenir compte des mots, mais

aussi de leur origine. Ceci est une affaire politique et comme les autorités gouvernementales nous ont plusieurs fois répété qu'en aucun cas nous n'avions à nous occuper de politique... »

— « Mais le devoir d'un pasteur n'est-il pas de lutter contre la guerre et la destruction ? » objecta le camarade Hardleben.

— « Oui, mais à sa manière. En outre, je ne suis pas enchanté à la pensée de lire demain dans le journal : « Le pasteur Gottfried a signé, le premier, la protestation du parti contre la bombe atomique ».

— « Mais ceci, nous ne le ferions jamais ! » répliqua le porte-parole.

— « Vous, personnellement, sans doute, non », répondit Gottfried en rendant le document.

Monsieur Zingler se leva : « Alors excusez-nous, s'il vous plaît, de vous avoir dérangé, Monsieur le pasteur » et il sortit avant les autres.

*
**

Le soir, les conseillers presbytéraux arrivèrent, les uns après les autres au presbytère. Ils se réunirent dans la salle de séjour où, entre-temps, Madame Gottfried avait étendu le tapis, accroché aux murs ses tableaux préférés et mis assez de chaises autour de la table.

D'abord débuta une agréable conversation qui permit de faire plus ample connaissance. Il se révéla que Monsieur Muller, le coiffeur, avait de l'esprit et qu'il savait faire rapidement rire tout le monde. Même Kesselmaier riait.

L'imprimeur Marschall mentionna que sa fille fréquentait la même classe que Pierre.

Monsieur Dörfel se taisait, mais écoutait attentivement.

— « Aujourd'hui, j'ai eu de la visite », relata enfin, le pasteur, quand la conversation évoqua les

affaires de la paroisse. Puis il rapporta son entrevue avec le comité politique de l'usine.

— « Si vous aviez signé, ils seraient tombés en syncope. Ils s'attendaient à ce que vous ne signez pas », dit le coiffeur.

Kesselmaïer se tourna, avec gravité, vers le coiffeur et ajouta : « Rettmann voulait seulement mettre à l'épreuve, rien de plus. »

— « Pourquoi Rettmann a-t-il à s'en mêler ? »

Monsieur Muller rit, « Vous le saurez bien, Monsieur le pasteur, lorsque Rettmann a des déjeuners, tout Osterstadt se gratte. Il tient, ici, toutes les ficelles dans ses mains. »

— « C'est bien vrai », ajouta Kesselmaïer.

Les conseillers presbytéraux avaient confirmé l'opinion du pasteur. Il voulait faire part des expériences qu'il avait vécues avec des fonctionnaires du parti, formés à Moscou comme Rettmann, lorsque Pierre fit irruption et cria : « Papa ! viens vite ! »

Friedrich Gottfried bondit immédiatement de sa chaise et suivit son fils. Les hommes du conseil presbytéral en firent autant. Dehors on entendait des coups de pied. Pierre regarda s'il pouvait découvrir quelqu'un et désigna le trottoir devant le presbytère.

— « J'ai vu des jeunes descendre la rue en courant », déclara-t-il, hors d'haleine.

Tous le virent. Sur le trottoir gisaient un pot de peinture vide et un pinceau. Au-dessus on pouvait voir une bombe H grossièrement esquissée et, au-dessous, le mot : « fauteur de guerre ».

— « Pierre, va chercher un seau et une seriette », ordonna tranquillement le père, et Pierre entra dans la maison.

L'imprimeur donna un coup de pied au pot de peinture, qui, dans un bruit de ferraille, glissa sur le pavé. « La peinture aurait pu nous servir pour la salle paroissiale », ajouta-t-il calmement.

Dörfel agrippa sa manche de veste vide et affirma : « Ils ont agi sous l'instigation de Rettmann ».

Le coiffeur secoua la tête. « Il n'a pas eu besoin de le faire, dit-il, ils n'ont que trop bien appris leur leçon ».

Tous regardèrent le pasteur. Oppressé il déclara : « Comme il est dit dans notre hymne national « Resuscité des ruines et tourné vers l'avenir », belles paroles ! »

IV

Le professeur Steffl avait prié Pierre d'apporter de la musique qu'il savait bien jouer. Pierre entra dans la salle de musique et s'assit au piano avec des morceaux de Mozart, Brahms et Chopin qu'il avait choisis. Le maître semblait s'intéresser vraiment aux possibilités de son nouvel élève et la sollicitude du maître plaisait au garçon.

Il commença par quelques exercices de doigté et comme il était totalement absorbé par son jeu, il ne remarqua pas que deux jeunes filles étaient entrées et étaient restées près de la porte, prêtant l'oreille. Anneliese Zingler et Hildegard Marschall étaient des amies intimes et Pierre leur plaisait à toutes deux. Qu'il fut le fils du pasteur ne pouvait que renforcer leur intérêt puisqu'elles faisaient partie de la paroisse et se sentaient particulièrement liées aux membres de leur église.

Pierre leva les yeux et aperçut les jeunes filles. Il interrompit son jeu et dit : « Entrez donc ! je suis seul et j'attends le professeur Steffl. »

Anneliese était un peu confuse, mais elle s'avança avec son amie jusqu'au piano. « Joue encore, le son est merveilleux. »

— « Allons, ce n'était que du tapotage. Un simple exercice de doigté. Je dois juste me préparer pour ma leçon. »

— « Continue pourtant à jouer. N'importe quoi », pria Anneliese. Cela amusa Pierre de voir que son jeu était ainsi apprécié et de jouer devant deux jeu-

nes admiratrices lui causa un sentiment fort agréable. Il chercha du Mozart dans un tas de musique et commença la sonate en la bémol majeur.

Alors entra le professeur Steffl. Pierre interrompit son jeu et salua le maître.

— « Bonjour Pierre, bonjour les jeunes filles. Les jeunes dames doivent nous excuser, nous sommes à travailler. »

Anneliese et Hildegard, rougissantes, s'éclipsèrent.

Le maître de musique voulait connaître les trois ou quatre morceaux préférés de Pierre. Comme il choisit, de chaque compositeur, un morceau qu'il savait bien jouer ; le professeur en inscrivit le titre dans son calepin. Puis il tira le chronomètre de sa poche et pria Pierre de jouer les trois morceaux choisis. Pendant que le garçon s'absorbait totalement dans sa musique, le maître arpentait la pièce, le chronomètre en main et notait exactement le temps de l'exécution. Puis il dit : « La ballade de Chopin est juste et a aussi la longueur désirée. Tu la joueras demain à l'usine. »

— « A l'usine ? Comment cela ? » demanda Pierre.

— « Ne sais-tu donc pas que nous visitons demain l'usine de construction mécanique ? »

— « Oui, je sais que notre classe y va. Mais qu'est-ce que cela a à faire avec Chopin ? »

— « C'est tout simple, mon garçon. Les ouvriers de l'usine V.E.B. nous montrent demain leurs méthodes de travail et, en contre-partie, nous leur offrons un divertissement. Tu ne seras pas le seul à entrer en scène. Ce sera une belle occasion pour montrer vos capacités, Gottfried. »

— « Mais il me faut encore beaucoup de temps pour étudier les trois morceaux et je n'ai jamais joué en public. »

Le professeur Steffl sourit. « Les auditeurs ne font pas des critiques d'art, mais des ouvriers d'usine. Cela leur plaira ; ne t'en-fais donc pas ! »

La tâche stimulait Pierre, mais il la redoutait.



Pierre aimait le jeu de piano, mais le cadre où il devait apparaître demain, le troublait... Le père voudra savoir si rien de politique ne se mêlait au programme.

aussi. Il aimait le jeu de piano, mais le cadre, où il devait apparaître demain, le troublait. Sa mère sera épouvantée lorsqu'elle entendra qu'il voulait jouer publiquement la ballade de Chopin sans préparation préalable. Et le père voudra savoir si rien de politique ne se mêlerait au programme.

Lorsqu'il sortit de la salle de musique, il vit Anneliese, debout, seule, en train de lire dans le vestibule. Elle l'avait attendu.

— « Hello, Anneliese ! »

La jeune fille leva les yeux en souriant. « Alors, comment cela a-t-il marché ? »

Pierre haussa les épaules. Anneliese l'accompagna hors de l'école.

— « Est-ce que cela a plu au professeur Steffl ? Tu as dû réussir. »

— « Oui et non. »

— « Tu parles en devinettes », affirma la jeune fille, « je ne comprends pas tout à fait. » Anneliese manifestement, elle voulut changer le sujet de conversation et demanda : « A pied ? à bicyclette ? »

— « A bicyclette. Et toi ? »

— « Je vais à pied. Eh bien ! à plus tard, Pierre. »

Le garçon éprouva le besoin de parler à Anneliese. Elle ne devait pas croire qu'il voulait jouer au cache-cache. La tâche que lui avait réservée le professeur Steffl l'inquiétait toujours et il aurait aimé y réfléchir à fond, c'est pourquoi il répondit : « Si tu n'es pas pressée, nous pourrions peut-être nous entretenir quelque part en toute tranquillité. »

— « Oui, avec plaisir ! et je sais un bon endroit. »

Anneliese, en conduisant Pierre à un de ses endroits préférés, lui confia qu'ils pourraient toujours se rencontrer, là, près du lac, s'ils voulaient réfléchir ou être seuls. Tout près de l'eau une grosse souche offrait une magnifique place pour s'asseoir, d'où l'on pouvait admirer la nature. Le lac, bleu, s'étendait devant eux ; sur l'autre rive la ville, pittoresque, se détachait du ciel, et le clocher avait l'air d'une tour mince avec un casque pointu.

Anneliese parla du panorama qu'elle aimait particulièrement jusqu'à ce qu'elle remarquât soudain que Pierre ne l'écoutait pas. Il était debout sur la rive tout près de l'eau et lançait, distrait, des pierres dans l'eau.

— « Pierre, qu'y a-t-il ? »

— « Rien », répondit-il, sans la regarder.

— « Mais tu voulais me raconter quelque chose ? »

— « Ah ! pourquoi te tracasser avec cela ? »

Encore de bonne humeur, elle répliqua : « Pour

pas ? Je suis ici pour cela ! Et en plus je voudrais le savoir. »

Elle est vraiment gentille, pensa Pierre. Il se retourna et la regarda. « Oh, ce n'est rien de particulier, je dois jouer du piano, demain, à l'usine. »

— « Mais, c'est merveilleux. Je me réjouis que l'on t'ait sollicité pour cela. »

— « Anneliese, tu ne comprends pas. A cause de mon père. Sans aucun doute il s'y mêlera, demain, quelque chose de politique et papa voudra connaître chaque détail. Mais je ne pourrai rien lui dire car je ne sais rien, on ne m'a pas mis au courant. Jamais papa ne le comprendra. Et maintenant, je me demande si je dois le lui dire, ou non. »

— « Mais, tu dois le faire ! Ne crois-tu pas qu'il l'apprendra de toute façon ? »

— « Oh ! je ne sais que faire, Anneliese ! »

*
**

Le lendemain matin, Pierre était assis à table pour le petit déjeuner, taciturne. Dès la fin du repas, il s'excusa et monta dans sa chambre. Il tira le morceau de Chopin de la serviette, s'étendit sur le lit et étudia les notes. Depuis que sa mère lui avait appris à lire des notes comme un livre, il apprenait ainsi, souvent, par cœur, ses morceaux de musique. Mais aujourd'hui, il éprouvait des difficultés à se concentrer. Le jour de la visite de l'usine il aurait, de loin, préféré faire l'école buissonnière.

*
**

Deux camions de l'usine stationnaient, à midi, dans la cour de l'école, lorsque Pierre et ses camarades y apparurent. L'usine de construction mécanique d'Osterstadt se trouvait à quelques kilomètres à l'extérieur de la ville, et la visite était due à l'initiative du comité politique de l'entreprise.

Les élèves devaient se rendre compte avec quel dévouement et quel enthousiasme les ouvriers s'adonnaient à la construction du socialisme, et les ouvriers voir quels talents sommeillaient dans les élèves et se réjouir du programme récréatif.

Des membres de la F.D.J., enthousiastes, occupèrent rapidement le premier camion. Pierre grimpa sur le plateau du deuxième. En se penchant, il tendit la main d'abord à Hildegard, puis à Anneliese pour les aider à monter. Dehmert et Monsieur Starke jusque là, avaient distribué des petits fanions et avaient pointé la liste d'appel, vinrent les rejoindre. Les camions étaient ornés de bannières, de placards et de slogans.

D'un côté on pouvait lire : « L'usine V.E.B. d'Osterstadt salue nos élèves » et de la marée des jeunes visages émergeait le portrait grave du vieux Lénine. De l'autre côté un slogan annonçait : « Toute la force de notre jeunesse est au service du triomphe du socialisme », alors que sur le battant arrière était fixé l'insigne au soleil levant de la F.D.J.

Le trajet fut gai. Monsieur Starke entonnait un chant après l'autre, entre autres aussi la vieille chanson populaire, toujours mise à contribution dans de telles circonstances. Pierre chantait aussi et pour la première fois à Osterstadt il se sentait envahi par un sentiment de bonheur, dû à cette communauté joyeuse.

Haut, sur la jaune diligence
Je suis assis, près du postillon, devant.
Les chevaux au trot avancent
Et le cor retentit gaiement.

Prairies, champs et prés !
Lumineux épis dorés !
Je voudrais demeurer et contempler ;
Mais la diligence ne cesse de rouler !

Un photographe était posté en haut du por-



Le trajet fut gai... Pierre chantait aussi, et pour la première fois à Osterstadt, il se sentait envahi par un sentiment de bonheur dû à cette communauté joyeuse.

lorsque les camions entrèrent dans la cour et s'y arrêtaient. Dans la délégation, qui était chargée de la réception, Anneliese aperçut son père et le signala à Pierre. Comme l'exigeaient son âge et sa dignité, Monsieur Steffl avait accompli le parcours dans la cabine du conducteur. Maintenant, lui et Monsieur Starke, saluaient les membres du comité politique, pendant que les élèves se poussaient à travers une porte au-dessus de laquelle était écrit : « Nous sommes fiers de vous ! »

L'usine retentissait d'un vacarme inimaginable. Au-dessus de perceuses stridentes et de scies criardes,

une grue roulante et cahotante ballotait du haut du fourneau au moule, des bennes remplies de métal bouillant et embrasé. Tout cela était très excitant pour Pierre, qui, avec ses camarades, était passé d'un poste de travail à l'autre.

Finalement ce fut au tour des élèves d'apporter leur contribution. Ils gagnèrent la salle de culture de l'usine qui était garnie de grands tableaux et de slogans : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous — La jeunesse appartient au socialisme — Travail, notre force au service du socialisme — ».

Sur un signe du professeur Steffl, Pierre se fit un chemin à travers les ouvriers et les élèves jusqu'à son maître qui se tenait près du piano.

— « Viens, assieds-toi de ce côté, afin que je puisse gagner rapidement ton instrument, lorsque tu seras annoncé. Es-tu en forme, mon garçon ? »

— « Je le crois. Et le piano ? »

— « N'en attends pas trop. Sans doute est-il désaccordé et sans doute quelques touches accrochées. Mais n'en perds pas pour autant ton calme. »

Pierre suivit avec indifférence l'exhibition de ses camarades qui récitait un condensé du monologue de Faust. Le pauvre Goethe, pensait-il, ne pouvait pas se défendre dans sa tombe. Alors qu'il croyait son tour était venu, un joueur d'accordéon, suivi de six jeunes filles en tenue folklorique, monta sur scène. Leur danse plut aux travailleurs qui applaudirent bruyamment. Ils étaient assis, serrés les uns contre les autres, dans leur bleu de travail sali et leurs visages, sous la crasse et la sueur, étaient étrangement inquiétants.

Puis Pierre vit Dehmert, le chef de groupe F. prendre, en se donnant de l'importance, possession du podium. Son intonation révélait clairement qu'il avait appris par cœur chaque mot. « Avant d'en arriver à la fin de notre programme, je voudrais exprimer nos remerciements pour tout ce que nous avons accompli aujourd'hui. »



Pierre baissa la tête et ses doigts, sûrs et souples, attaquèrent le thème. Déclat et flash fixèrent l'image.

Des applaudissements l'interrompirent. « En outre, nous nous engageons, tandis que vous travaillez encore aujourd'hui pour nous, à faire de notre mieux pour assimiler notre héritage socialiste, afin que nous soyons mûrs lorsque nous le prendrons demain en charge. » A nouveau retentirent des applaudissements.

Alors Dehmert se tourna vers le côté de la salle, où le professeur Steffl tenait compagnie à ses musiciens et annonça : « Et maintenant suit un récital de piano de notre camarade Pierre Gottfried. » Pierre

adressa un regard suppliant à son maître, mais récolta qu'un signe de tête encourageant.

Le garçon baissa la tête et ses doigts, sûrs et ples, attaquèrent le thème. Presque instantanément les dernières rumeurs s'éteignirent dans la salle il joua pour un auditoire écoutant attentivement.

Pierre sentit qu'avec sa musique il avait créé un lien entre lui et ces gens. Cela le surprit et l'enthousiasma. Il ne remarqua pas le photographe s'accroupir devant la première rangée de chaises et s'efforcer de cadrer le garçon dans son viseur, pour qu'il détachât, avec le maximum d'effet, devant le nouveau F.D.J. et le slogan : « La jeunesse apparue au socialisme. » Le flash fixa l'image !

*
**

Le lendemain matin, cet instantané fut offert aux lecteurs de la « Voix du Peuple » qui était l'organe officiel de la direction locale du parti. Grande, à l'opinion, la photo s'étalait en première page.

Dans son salon de coiffure, Monsieur Muller en était fier et pourtant cela lui faisait mal quand des clients ajoutaient leurs commentaires : « Eh bien ! le fils de notre pasteur veut sans doute se mettre, à l'opinion, tertadt, tout de suite du bon côté ? »

Monsieur Marschall, l'imprimeur, jugeait le sujet souvent les photos du point de vue technique. Était-ce que la bonne trame a été choisie pour la reproduction ? Est-ce que les nuances de ton ont été rendues, ou bien est-ce que le contraste noir et blanc est trop accusé ? Lorsqu'il découvrit la photo de Pierre, il ne se soucia plus que du fait qu'on avait utilisé le fils du pasteur pour la propagande du parti. Il secoua la tête. Sa fille Hildegard était l'amie de Pierre et elle savait comment on en était arrivé là, mais que vont penser les autres jeunes qui considéraient l'Église comme le dernier bastion oppo-

l'« Evangile » marxiste de l'athéisme ? Que diront-ils de la photo ?

Otto Zingler glissa le journal, par-dessus la table, vers sa femme et sa fille. « Là », dit-il, « regardez cela ! »

Madame Zingler, examina la photo un instant en silence, puis ajouta à voix basse : « Quel dommage ! »

Anneliese n'était absorbée que par une pensée. L'image lui remettait en mémoire son entretien avec Pierre. Avait-il mis son père au courant, ou le pasteur l'apprendrait-il seulement lorsqu'il verrait la photo de son fils dans le journal ?

Au presbytère on ne fit, pendant toute la journée, aucune allusion à la photo.

Madame Gottfried fit venir la famille pour le repas du soir. Pierre quitta son piano, le père, son bureau. Le jeune homme se lava d'abord les mains dans la cuisine et lorsqu'il entra dans la salle à manger, il se rendit compte immédiatement que quelque chose n'allait pas. Son père se tenait, silencieux, près de la table et ses yeux exprimaient un reproche muet, que Pierre devina tout de suite.

— « Qu'est-il arrivé ? » demanda-t-il. Le père ne fit que désigner le journal, sur la table. Pierre reconnut tout de suite son portrait, prit le journal et lut, au-dessus de la photo qui prenait la largeur de trois colonnes : « Des élèves montrent leur talent devant des ouvriers d'usine. »

Le père toussota. « Sans doute, est-il bien tard pour le faire ; mais ne crois-tu pas que tu dois une explication à ta mère et à moi-même ? »

C'était un moment terrible. Pierre, en plein désarroi à cause de la confusion, de la honte, du repentir, était aussi furieux et indigné. Oui, on l'avait trompé et pris au piège ! « Je ne pouvais pas savoir dans quel engrenage j'allais être entraîné. Comment deviner qu'on prendrait des photos ? Je te donne ma parole d'honneur... »

Très tranquille, le pasteur l'interrompt : « Mais



— « Il y aura encore des instants où nous aurons à choisir Oui et Non ». Pierre, accablé, regarda son père et répliqua : plus souvent, c'est non ».

Pierre, je n'ai jamais douté de ta parole. » Il se nait toutes les peines pour maîtriser sa profonde dignation, s'empara du journal et ajouta, en appuyant du doigt sur la photo : « Le mal, ce n'est pas ce que toi tu as fait, mais ce que les autres en ont fait. Ça peut facilement servir à me confondre en tant que pasteur ». Il jeta le journal sur la table et regarda avec insistance, son fils : « Si tu m'en avais seulement parlé auparavant ! »

Que répondre ? Pierre savait qu'il avait causé la peine à son père et que c'était une erreur qu'il ne pas s'être confié à lui. Mais que dire ? Il était plein des larmes.

— « Je le regrette, père, sincèrement. »

Friedrich Gottfried soupira. Il s'était emporté

tre les propagandistes du parti et contre son fils qui était devenu, inconsciemment, l'instrument de leur rouerie. Mais maintenant son cœur de père prenait le dessus.

— « J'en suis persuadé, Pierre. C'est dur pour toi, je le sais », dit-il, « mais, en tant que fils de pasteur, tu portes une plus grande responsabilité que les autres. Il y aura encore des instants où nous aurons à choisir entre Oui et Non. »

Pierre, accablé, regarda son père et répliqua : « Le plus souvent c'est non. »

Madame Gottfried avait entendu l'entretien jusque dans la cuisine. Lorsqu'elle estima que le moment était venu, elle prit la soupière et entra, avec un visage serein, dans la pièce.

— « Maintenant, je voudrais te poser une question. Comment as-tu joué, Pierre ? »

Le garçon sourit. « Eh bien ! mon Chopin n'était pas toujours parfait. J'avais prévenu le professeur Steffl que je n'avais jamais joué en public, mais il ne s'en est pas préoccupé et m'a simplement ordonné de jouer. En vérité, j'aurais dû y consacrer quelques jours de préparation ; mais je crois n'avoir pas commis trop de fautes, cela a bien plu aux gens. Tu aurais dû voir... »

— « Peut-être pourras-tu me jouer, ce soir, le morceau. S'il n'était pas parfait, il faudra que nous nous y mettions sérieusement, mon cher. »

Le pasteur l'interrompit. « C'est bon, c'est bon, les musiciens ! » Il baissa la tête et prononça la prière familière : « O Dieu, père céleste, bénis ce don, par Jésus-Christ, notre Seigneur. Et nous te remercions, ô Dieu, pour tous les autres dons : pour la musique, le chant, le talent. Donne-nous la grâce, ô Dieu, de les employer toujours pour ta gloire et d'être reconnaissants pour tout ce que nous avons et pour ce que nous sommes. Amen ».

La sonnette de la porte retentit brièvement, puis une deuxième fois, plus pressante. Le pasteur con-

sulta sa montre, pendant que Maria se dirigeait
la porte.

Sa bouche devint sèche lorsqu'elle reconnut
le clair-obscur du corridor un membre de la
populaire. Il semblait énervé et apeuré. Prudem-
il inspecta la rue dans les deux sens, puis demanda
« Est-ce que je pourrais parler à Monsieur le Pasteur
s'il vous plaît ? »

Maria n'avait pas à appeler son mari, qui, par
par la curiosité, était venu à la porte : « Est-il
quelque chose d'irrégulier » demanda-t-il ?

— « Non », répondit le policier. « Je ne suis
en service commandé. Puis-je entrer ? »

— « Pas en service ? » Le pasteur hésitait.
habitude, un policier populaire en uniforme n'apportait
pas des nouvelles agréables et Gottfried voulait
surer qu'on ne lui tendait pas un piège. « Si j'ai
vous répondre franchement : je préférerais une
fois ! Nous sommes en train de manger, vous
prenez ? »

Le policier ne se laissa pas éconduire. « C'est
ment très important. »

— « Bon, alors... » le pasteur ne pouvait pas
longtemps refuser l'entrée, mais le policier n'y
pas. Il sursauta en entendant un bruit de pas
rapprochaient sur les pavés. Son regard allait
rue au corridor, puis il regarda, comme traqué
le jardin du presbytère et, subitement, il disparut
sautant par-dessus la grille, dans l'obscurité.

Que signifiait cela ? Le pasteur et sa femme
regardèrent, désarmés, mais l'approche d'un
trouille de police les fit rentrer et fermer la porte.
« Pas en service ? A cette heure ? De quoi pouvez-
s'agir ? » demanda le pasteur.

— « Il semblait très excité. N'aurait-il pas fallu
laisser entrer immédiatement ? »

La même question causait au pasteur des remords
de conscience. « Oui, tu as sans doute raison.
je dois être prudent. Dans cette ville on ne sa

mais si on n'ouvre pas la porte au malheur. Si c'est important, il reviendra », répondit-il.

Maria ne pouvait pas oublier le policier apeuré.
« Espérons qu'il reviendra », soupira-t-elle.

V

A l'école, Pierre se rendit compte de ce que les jeunes filles de sa classe avaient remarqué depuis longtemps : le plus souvent il était en compagnie d'Anneliese Zingler. Jamais Pierre ne se serait avoué que tout cela n'était pas plus qu'une aimable camaraderie.

Dehmert tournait le dos à la classe et déroulait, sous le regard bienveillant de Monsieur Starke, une grosse affiche, de sorte que ses camarades pouvaient la lire. Tous remarquèrent immédiatement le mot BERLIN. C'était l'annonce d'une grande rencontre de jeunesse. Il allait de soi que la F.D.J. y jouerait le rôle principal ; Pierre en voyait l'insigne sur le placard, grand, sautant aux yeux ! Face à la classe, Dehmert proclama : « Monsieur Starke m'a chargé aujourd'hui de vous remercier au nom du comité politique de l'usine V.E.B. pour votre collaboration à la manifestation culturelle ».

Le maître se mit à applaudir et déchaîna ainsi une démonstration fort bruyante dans la classe. Rayonnant de fierté, Dehmert ajouta : « Attendez, j'ai quelques nouvelles qui vous plairont sûrement. Vu nos performances à cette occasion, le comité politique étudie la possibilité d'assumer le parrainage de notre délégation à la rencontre de jeunesse à Berlin. »

Accompagné par les applaudissements enthousiastes, Dehmert regagna sa place derrière Pierre.

— « J'aurais encore quelque chose à ajouter », intervint Monsieur Starke. « Même si notre délégation était peu nombreuse, nous pourrions éventuellement récolter à Berlin davantage de lauriers que mainte école bien plus importante. »

Puis il prit sur son pupitre une pile de formulaires

et les remit aux élèves des premiers rangs et pria de les transmettre. « Ce qui est maintenant distribué est un document très important, qui vient de Berlin. Comme vous le constatez, il s'agit d'un questionnaire qui vous incite à faire votre auto-critique. Dans notre société cette pratique est toujours demandée. Les questions vous aideront : prenez-en connaissance. »

Pierre jeta un regard superficiel sur le papier qu'il tenait dans la main. Cela le concernait-il ? Mais lorsqu'il lut les questions, leur indiscretion le mit mal à l'aise.

1. Quels furent les événements les plus importants dans ma vie ?
2. Quelle est ma position à l'égard de la Jeune République Allemande Libre ?
3. Quelle est ma position à l'égard de l'Armée Nationale ?
4. Quelle est ma position à l'égard de la Société Socialiste ?
5. Quels sont les problèmes qui me préoccupent le plus ?
6. Quelle profession voudrais-je exercer ?
7. Qu'est-ce qui a le plus influencé mon évolution sociale ?

— « Je le répète : Il s'agit d'un document d'une extrême importance », continua Monsieur Starko, faisant les cent pas entre les bancs et en observant comment les élèves prenaient possession du formulaire. « Vos réponses nous montreront si vous avez fait des progrès dans votre façon de penser socialiste, si vous êtes dignes des nombreuses possibilités que vous offre notre Etat d'ouvriers et de paysans. »

Maria Kaufer demanda : « Quand devons-nous rendre le questionnaire ? »

— « Vous disposez de beaucoup de temps. Il n'est pas à être rempli pour l'examen semestriel. Nous ne comptons pas deux ou trois phrases superficielles, mais »

des réponses mûrement réfléchies. Maintenant, il vous est donné une occasion d'exprimer vos pensées. Votre vie est riche et stimulante. Examinez vos expériences et mettez-les par écrit. Mais réfléchissez bien avant d'écrire le moindre mot, car votre questionnaire fera partie du dossier nécessaire pour votre formation professionnelle ».

Ce n'est que sur le chemin du retour que Pierre comprit clairement la pensée de Monsieur Starke. Il faudra en parler au père. Il lui sera assez difficile de donner des réponses loyales. Difficile ? Non, il savait qu'il ne pouvait pas exprimer sa véritable opinion sur de tels sujets sans s'exposer à des difficultés. Peut-être ne devrait-il pas en importuner immédiatement son père ? Il n'avait pas, en effet, à remettre le formulaire tout de suite ; il pouvait donc, en attendant, y réfléchir en toute tranquillité.

*
**

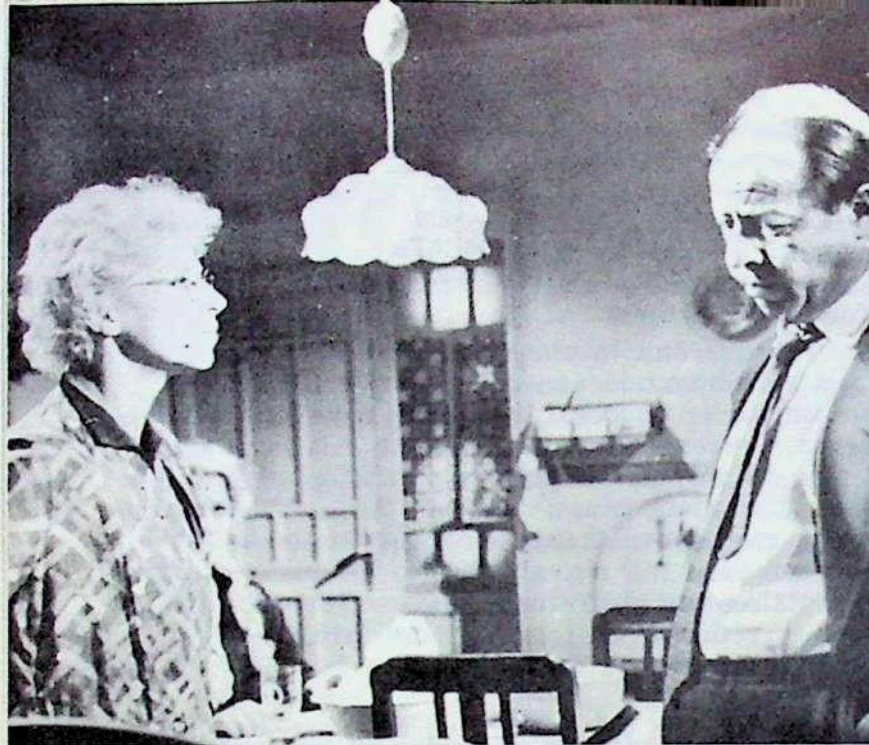
Anneliese était en train de parler du questionnaire, dans la cuisine, à sa mère lorsque le père revint de l'usine. Il prit le papier sur la table et sa fille lui dit quelle importance Monsieur Starke attachait aux questions et combien difficile il lui serait d'y répondre.

— « Voyons, tu peux le faire, les yeux fermés. Tu t'inspires simplement de la presse du parti et tu le répètes avec tes propres mots ».

Anneliese fronça les sourcils. « Cela n'est pas si facile que cela, père ».

Madame Zingler se tenait devant l'évier, où elle lavait les légumes pour le souper. Elle se retourna : « Et ce n'est non plus sa conviction ! »

Monsieur Zingler lança un regard perçant à sa femme. « Personne ne lui prescrit ce qu'elle doit penser ! » Puis il fit face à sa fille et répondit grognon : « Tu connais très bien les réponses que l'on attend de toi ».



— « *Je ne te comprends pas* » dit Mme Zingler, dépitée. *suffit-il pas qu'ils lui enseignent des mensonges ?* »

— « *Oui, je sais — et je ne les écrirai pas !* »
poussa le menton en avant d'un mouvement franc
semblable à celui de sa mère qui venait de la rej
dre. Toutes les deux affrontèrent le maître de m
son. « *Je ne te comprends pas* » dit Mme Zingler,
pitée. « *Ne suffit-il pas qu'ils lui enseignent des m
songes ? Faut-il qu'elle aussi se mette à mentir* »

Sur la table se trouvait un ravier avec des ra
Monsieur Zingler en prit un et le tendit à Annelie
« *Tiens, mords !* »

La jeune fille regardait, décontenancée.

— « *Mords, te dis-je !* »

Le regard de la jeune fille étonnée allait de la m
vers le père. Elle détacha un morceau de radis. M

sieur Zingler lui montra l'endroit où elle avait mordu.

— « Voilà toute mon opinion : sois comme le radis : rouge — mais seulement à l'extérieur ! »

*
**

Pierre ne souffla mot au sujet du questionnaire, pourtant le pasteur en entendit parler, dans la semaine, lors de la réunion du conseil de l'église. Un des formulaires allait de main en main, pour que chaque conseiller presbytéral pût en prendre connaissance.

Lorsque Friedrich Gottfried lut les questions pour la première fois et qu'il prit conscience de leur portée, ses pensées rejoignirent son fils. Pourquoi Pierre ne s'était-il pas entretenu à ce sujet avec lui ? Le pasteur avait l'air préoccupé. Monsieur Dörfel sembla minimiser la chose. Il saisit le questionnaire après le pasteur, le présenta aux autres et dit : « Vaut-il la peine de faire tant de bruit pour un bout de papier ? Si vous permettez, Monsieur le pasteur et Messieurs, que j'exprime mon opinion : après tous les incidents déjà survenus ici, le vrai problème maintenant est de survivre ».

Marschall, contrarié, répliqua : « Vous n'avez pas d'enfants qui se débattent avec ce bout de papier. Pouvez-vous me dire comment ma fille doit répondre à la question : « Quelle est ma position à l'égard de la F.D.J. ». Que doit y répondre un enfant qui a été élevé chrétiennement ? »

Du coin le plus éloigné de la pièce où il s'était tenu tranquille jusqu'à présent et d'où il avait observé les autres, Monsieur Muller se mêla aux débats. « Eh bien ! chacun le sait. Ils sont l'espoir de demain ! Les futurs combattants pour la paix et le socialisme de l'humanité ! »

— « Et les communistes de demain », ajouta le paysan Kesselmaier.

— « Et les athéistes », dit doucement le sacristain.

— « Qui nous garantit donc qu'ils se contenteront



— « Vaut-il la peine de faire tant de bruit pour un bon papier ? Après tous les incidents déjà survenus ici, le vrai problème maintenant est de survivre ».

du questionnaire ? » grommela Monsieur Marsac.
« Si des plaisantins répondent que la F.D.J. est a
— alors adieu école d'infirmières ou université.
est fini avec tout cela ! Mais si les réponses sont
liment dans la ligne — splendide. Tout est en or.
Là, la signature et déjà tu es en uniforme ! J'appelle
cela du chantage ! »

— « Malheureusement cela va plus loin ! » Tous
tournèrent vers le pasteur qui, jusqu'à présent
s'était tu. Il sentait combien ils attendaient son
nion. « Use du mensonge — et accorde-toi encore
répit ! Ou bien dis la vérité — et souffre ! Vérité
ment diabolique. Toute question ne poursuit q

seul but : séparer l'ivraie politique du bon grain ». Gottfried se demandait comment Pierre répondrait à la question : « Quelle est ma position à l'égard de la société socialiste ? »

Monsieur Marschall s'adressa au paysan : « Pouvez-vous me dire comment vos enfants répondront à cette question, quand vous, les parents, vous vous élevez contre la collectivisation ? »

Monsieur Kesselmaier s'était déjà posé, à lui-même, cette question lorsque son fils lui avait montré le formulaire. Il regarda d'abord Marschall puis le pasteur et soupira. L'épuisement se lisait sur son visage. La guerre des nerfs, durant des semaines, n'était pas passée sans laisser de trace : le hurlement des haut-parleurs, les projecteurs, les tracts. « Cela aussi, c'est du passé » avoua-t-il tristement. « J'ai dû céder comme tous les autres. Et si nous-mêmes nous n'étions pas de taille à résister à la pression, comment pouvons-nous attendre de nos enfants qu'ils y résistent ? »

Monsieur Kraus était adossé contre le tableau où était encore inscrit un verset de la dernière étude biblique. Le texte avait été extrait de 1 Corinthiens XIII : 1 : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité... ».

Maintenant le sacristain fit un pas vers le pasteur et, gravement, l'interrogea :

— « Ne pouvez-vous pas intervenir, Monsieur le pasteur ? »

La question fit naître chez le pasteur Gottfried une idée qu'il retourna encore rapidement... Non, ainsi, ça ne pouvait aller... Non-sens que de seulement y songer... pourtant il vaudrait la peine d'essayer. Alors il répondit : « Peut-être. L'être humain doit encore avoir le droit d'exprimer son opinion ».

— « Mais seulement une fois ! » répliqua le coiffeur, en souriant sans joie.

La matinée suivante, Friedrich Gottfried r plus longtemps que de coutume dans son bureau. cours des années, il s'était habitué à commence travail du jour par une lecture biblique. Justem la situation difficile d'un chrétien sous la domina du communisme, donnait, selon lui, la plus haute portance au fait de puiser, dans l'Écriture Saint la prière, force et inspiration.

Aujourd'hui, il était très agité. Il avait promis anciens de l'église d'entreprendre quelque chos propos du formulaire. Hier soir encore, l'idée lui s blait valoir au moins un essai ; à la lumière du j son projet lui apparaissait plutôt absurde.

A la séance d'hier, le pasteur s'était souvenu sa première rencontre avec le secrétaire du p au cours de laquelle Rettmann lui avait souhait bienvenue à Osterstadt et lui avait affirmé : « V me voir quand il vous plaira. Pour de telles questi vous trouverez ma porte toujours ouverte ».

Rettmann avait-il été loyal, ou bien ses mots relevaient-ils que de la tactique de paraître bien lant et paternel ? Le pasteur Gottfried se débat avec la question : « Dois-je aller chez Rettmann p parler du questionnaire ou bien cette démarche n gravera-t-elle pas toute la situation ? » Il était content de lui, parce qu'il n'arrivait pas à pre une décision ; mais il ne pouvait s'empêcher d'h ter devant une discussion avec l'homme qui, v semblablement, était responsable de la distribu du formulaire. Peut-être le secrétaire du parti co dérerait-il la visite comme une atteinte à son a rité ? Mais comment peut-on à la fois agir avec di matie et suivre le droit chemin ? Finalement, le teur décida de se rendre auprès de Rettmann. Il vait du moins essayer. Qu'avait-il à perdre ?

*
**

L'entrevue dans le bureau du secrétaire du p

ne dégénéra pas, cette fois-ci, en un bavardage insignifiant. Bien que le fonctionnaire, sûr de lui, ne se départit pas un instant de sa courtoisie, Gottfried dut constater qu'il était, aujourd'hui, nettement plus sec que lors de la première rencontre.

Il était sans doute de loin préférable d'indiquer sans détour le motif de la visite.

— « Vous avez été si aimable, Monsieur Rettmann, et m'avez invité à m'entretenir avec vous des problèmes qui pourraient survenir. C'est pourquoi je suis ici, aujourd'hui. Il y a un problème... ».

— « Vraiment ? Lequel donc ? »

— « Le nouveau formulaire qui a été distribué à l'école. Je suis venu parce que je voudrais vous prier de le retirer ».

— « Le retirer ? Mais pourquoi donc ? »

— « Le questionnaire met les enfants dans une situation sans issue, Monsieur Rettmann. Vous admettez qu'un élève chrétien ne pourra pas donner, sans cas de conscience, des réponses susceptibles de plaire au régime ».

— « Mais, mon cher pasteur, nous ne demandons pourtant que des réponses loyales ! Avez-vous peur que vos petits chrétiens ne mentent ? »

— « La tentation en est grande », répondit le pasteur. Il savait qu'il ne pouvait attendre aucun succès dans ce duel de mots avec le secrétaire du parti. Mais enfin il l'avait engagé, il ne lui restait donc qu'à le poursuivre. « Il est cruel de soumettre un enfant à une telle pression. S'il ne répond pas convenablement, toute formation universitaire lui sera refusée ».

Rettmann se leva et se dirigea vers la fenêtre. « Monsieur le pasteur, vous êtes un homme raisonnable et vous reconnaîtrez qu'il s'agit, en l'occurrence, de certains droits, de certains devoirs qui échappent à votre ressort, en tant que représentant de l'Eglise ».

— « Je ne vous comprends pas tout à fait : droits et devoirs ? »

— « Assurément ! le domaine scolaire dépend de nous », continua Rettmann en pointant son index. « Nous avons à veiller à ce que ne profitent de nos droits l'ordre social que ceux qui le comprennent. Et en ce qui concerne les droits, vous concéderez que ceux qui entretiennent l'école possèdent aussi le droit de déterminer le programme et la façon de l'enseigner ».

— « Je ne puis être d'accord ».

— « D'accord ou non — le domaine scolaire et sa gestion ne sont pas dans vos attributions ! »

— « Mais la conscience des enfants de ma paroisse se l'est », répondit le pasteur avec calme et fermeté, mais aussi avec la tristesse d'un homme qui savait déjà qu'il serait le perdant. Puis il ajouta : « C'est pour moi, pourquoi je suis ici ».

— « Il était tout à fait normal que vous soyez venu », confirma le fonctionnaire. Toute démarche officielle aurait été considérée comme une ingérence interdite de l'Eglise dans les affaires de l'Etat ».

— « Vous ne retirerez donc pas le questionnaire ».

Rettmann secoua la tête. « Non. Même s'il venait de nous, je ne le ferais pas. Mais il vient de Berlin ».

Le pasteur savait qu'il était absurde de prolonger l'entretien. Son essai avait échoué, mais il avait au moins fait ce qui était dans ses possibilités. Il se dirigea vers la porte et Rettmann, au lieu de se lever, ouvrit un tiroir de son bureau, en sortit un agrandissement photographique, le glissa au bord du bureau de telle sorte que le pasteur ne pouvait pas le voir. C'était le cliché de Pierre au piano sur lequel se trouvait le slogan : « La jeunesse appartient au socialisme ».

— « Je dois vous féliciter à propos de votre fils, Monsieur le pasteur. C'est un fameux garçon. Ne vous fléchissez bien si vous avez le droit de mettre en jeu son avenir. Aimerez-vous avoir la photographie ? »

— « Non, merci ».

Le sentiment d'être vaincu était près de l'ac-

bler, et le pasteur n'en laissa percer dans la voix, qu'un sentiment de mépris lorsqu'il dit lentement : « Bonsoir, Monsieur Rettmann ».

Au moment où il ouvrit la porte, son regard rencontra à nouveau le portrait de Pierre, qui, cette fois, resplendissait sur une affiche. Aucun doute : la propagande du parti l'utiliserait à fond.

Sur le chemin du retour, d'amères pensées le tourmentèrent. Il était déjà assez grave que son essai auprès de Rettmann ait échoué, mais que son fils soit mis en évidence comme un héros F.D.J., cela était de trop. Il ne pouvait pas chasser l'image de l'affiche. Déjà il la voyait pendue dans tous les kiosques, dans toutes les devantures et il lui semblait que de toutes parts le regard de son fils le suivait.

A peine arrivé devant le presbytère, il entendit Pierre en train de jouer du piano dans la salle de séjour ; pourtant il ne voulut pas s'entretenir sur-le-champ avec lui et monta tout de suite dans son bureau. Il enleva son manteau et enfila sa veste d'intérieur. Il devait parfaire la prédication du prochain dimanche et, à la lumière de l'affrontement d'aujourd'hui avec le régime, les notes prises jusqu'à présent lui semblèrent totalement insuffisantes. Il dut faire un effort de volonté pour travailler. Il devait essayer de parvenir à une pensée claire. Il chercha, sur les rayons de la bibliothèque, des commentaires susceptibles de l'aider dans l'approche exacte des versets qui fourniraient le thème de la prédication de dimanche. Peut-être pourrait-il aussi choisir un autre texte et s'écarter du plan prescrit pour l'année ecclésiastique ? Mais les sons du piano qui montaient jusqu'à lui annihilèrent toute tentative du pasteur pour se concentrer sur sa prédication.

Son attitude à l'égard de son fils était-elle la bonne ? On ne pouvait pas attendre du jeune homme qu'il comprît déjà comment sa musique pouvait être mêlée à la politique. Martin Luther avait dit que toute musique devait résonner à la gloire de celui qui

l'avait créée pour nous. Oui, cette conception, Pierre la comprendrait. Mais pourquoi le garçon n'avait encore rien dit du questionnaire ? N'y attachait-il pas une grande importance ou craignait-il son père ? Pierre était-il vraiment franc ? Finalement, il devait — comme tous les autres — venir à bout des problèmes du monde.

Le pasteur estima qu'il devait parler à Pierre. Alors, cela pouvait se faire tout de suite. Il descendit dans la salle de séjour et attendit que Pierre eût fini le morceau.

— « Tu fais journellement des progrès. Sais-tu bien que je suis fier de toi ? »

Pierre adressa à son père un sourire reconnaissant.

— « Mais j'ai aussi l'impression que les communistes sont fiers de toi, Pierre, et cela me tracasse. »

— « Songes-tu toujours à l'image dans le journal ? Je t'avais pourtant dit que je ne savais pas... ».

— « Non seulement dans le journal, maintenant l'impriment aussi sur des affiches. Aujourd'hui j'ai vue dans le bureau du secrétaire du parti, à l'Hôtel de Ville. Quelle sera la suite ? »

— « Mais, papa, tu parles comme si c'était ma faute. Comment pouvais-je donc le savoir ? »

Friedrich Gottfried sentit qu'il avait été maladroit. Peut-être avait-il procédé trop vite ou trop brusquement. Pierre était maintenant réduit à la défensive et le père sentait que des barrières s'élevaient à nouveau entre son fils et lui. Il adoucit son ton et dit : « Mon garçon, sois attentif. Ils se servent de toi ».

— « Ils ne le peuvent pas », répliqua le garçon. Sa voix révélait son tourment, mais aussi un rien de défi.

— « Pierre, tu es encore jeune. Par rapport à ceci, tu es... hum ». Le pasteur cherchait les mots pour se rendre compréhensible. « Tu es comme un homme qui chevauche un tigre. Une fois dessus, il ne peut plus en descendre. Mais s'il en descend, il sera malade ».

gé. Je me demande parfois combien de temps tu pourras résister à leur pression ».

Pierre se sentit blessé et mis au pied du mur. Il aurait voulu se défendre violemment. « Mais je ne te comprends pas, père. Ce n'est pas parce que j'ai joué du piano que j'ai déserté pour gagner leur camp ! »

Le père arpentait la salle de séjour. « Bien sûr que non », approuva-t-il. « Mais sans doute ne te rends-tu pas compte que tu es très proche de la limite ». Il s'arrêta, se tourna vers son fils et le dévisagea : « Que comptes-tu faire avec le questionnaire ? »

Pierre secoua la tête et baissa les yeux. Distract, il frappa sur quelques touches.

— « Comment puis-je y répondre ? Une mauvaise réponse et tout est fini. Pas d'études, pas de conservatoire, plus rien ! »

— « Pierre », interrompit le père, « il est inutile de me dire combien ces questions sont viles. Je les ai étudiées de près et j'en ai discuté avec une série de gens. J'avais même espéré que tous les deux nous pourrions évoquer l'affaire calmement ». Il s'approcha de son fils et lui posa la main sur l'épaule. « Mais tu sais bien qu'ils ont oublié une question ».

Pierre leva ses yeux qui interrogeaient.

— « Quel homme voudrais-je devenir ? Est-ce que je désire m'acheter un peu de répit avec une poignée de mensonges et, en compensation, céder un peu de moi-même ? Et la prochaine fois encore un peu et, plus tard, à nouveau un peu ? »

Le garçon regarda son père et sa perplexité était visible. « Ils veulent entendre la vérité », a dit Monsieur Starke.

— « Oui, mais leur vérité, Pierre. Peut-être est-il préférable que tu n'écrives rien du tout ».

— « Oui, pour que mon sort soit de n'être rien du tout ! »

— « Mais, si tu galvaudes ta conscience, morceau après morceau, crois-tu que tu seras quelque chose ? »



— « Pierre, ils ont oublié une question... Quel homme veux-tu devenir ? Est-ce que je désire m'acheter un peu de répit avec une poignée de mensonges et céder, en compensation, un peu de même ? Et la prochaine fois, encore un peu et, plus tard à nouveau un peu ? »

Pourquoi Pierre était-il si entêté ? Le père se demandait que le garçon se refusait à juger objectivement les choses et que leurs rapports devenaient de plus en plus douloureux et de plus en plus tendus. Mais avait-il le droit, pour autant, de renoncer à ses responsabilités de père ?

— « Pierre, tu veux devenir un musicien, un maître, un artiste. Mais, si pour ta carrière, tu vends ton âme, quelle que soit la valeur de ton jeu, quelle que soit ta célébrité, tu ne seras jamais qu'un zéro ! Et la conséquence la plus dramatique en sera que toi-même tu en auras conscience ».

VI

Depuis des années, le pasteur Gottfried se levait très tôt le dimanche matin, parce qu'il aimait bien réfléchir encore, en toute tranquillité, avant le culte.

Lorsqu'il se sentait bien préparé et serein, il relisait une dernière fois le texte de sa prédication et priait pour que par ses paroles, les pensées de Dieu agissent efficacement dans le cœur de chaque auditeur. Malgré toutes les luttes de l'époque, Gottfried était heureux d'être pasteur. Son travail et la vocation la plus profonde de son être concordaient exactement en lui et il était persuadé que Dieu même l'avait appelé à sa fonction.

Encore une fois il vérifia les feuilles de son sermon et s'assura que les signets étaient bien en place dans la Bible et dans le recueil de cantiques. Il parcourut encore une fois les cantiques qu'il avait choisis et qu'il avait indiqués à Monsieur Kraus et à l'organiste. Soudain, il eut l'impression que le cantique qui devait précéder le sermon n'était pas à la mesure de sa prédication ; il chercha, en trouva un autre qui concordait mieux. Oui, pensa-t-il, celui-ci souligne mieux le contenu de mon message.

— Celui qui laisse agir et régner Dieu
Et qui espère en Lui en tout temps
Celui-là, merveilleusement, Il le protège,
Dans le malheur comme dans la tristesse.
Celui qui se fie au Dieu tout-puissant
Sur le sable léger n'a pas construit

Chante, prie, suis les voies de Dieu,
Fidèlement accomplis ta tâche .
Crois en la riche bénédiction céleste

Elle sera, ainsi, pour toi, neuve constamment
Car jamais Dieu n'abandonne
Celui qui place en Lui sa confiance.

Il s'approcha de la porte et appela Pierre, et tout de suite, la voix résonna dans la pièce attenante.

— « Qu'y a-t-il, père ? »

— « Cours, s'il te plaît, à l'église et dis à Monsieur Lange que nous chanterons, avant la prédication, le cantique 353 au lieu du 186 ». Il écrivit les chiffres sur un morceau de papier. « Dis aussi à Monsieur Kraus de bien vouloir changer les numéros sur les tableaux. Vas-y tout de suite, s'il te plaît, pour que les rectifications puissent être faites à temps ».

Lorsque Pierre sortit, le père ne put à nouveau s'interdire de penser comme tout serait beau si le fils avait choisi la théologie et non la musique pour son métier. Mais il n'avait plus évoqué, pendant les dernières années, ce souhait, cher entre tous, parce qu'il ne voulait pas que Pierre se sente, de quelque façon, tenu à suivre son père dans le sacerdoce. Le garçon s'en rendrait bien compte le jour où Dieu voudrait l'appeler à Son service. Entretemps, la musique était resté un bon moyen de le maintenir dans l'Eglise. Il sera pianiste et ainsi le vœu le plus cher de la mère sera exaucé.

A cet instant Maria entra, souriante, dans la cuisine. « Le culte débute dans un quart d'heure, tu peux donc encore boire, en toute tranquillité, une tasse de café. Comment te portes-tu, Friedrich ? »

— « Bien, je te remercie, Maria ; c'est-à-dire assez bien que tous les dimanches, avant le culte. J'espère que je trouverai aujourd'hui, une voie d'accès vers les gens avec des paroles de réconfort et d'espérance ».

Affectueusement, elle acquiesça et ajouta : « Je me prépare maintenant et je me rends à l'église. Ne fais rien de moins que je ne t'aide à enfiler ta robe ».

— « Non, non, je me débrouillerai seul ; je te remercie ; j'y vais aussi tout de suite ».

Lorsque le pasteur quitta le presbytère, les cloches de l'église se mirent à sonner. Quel son magnifique. Toujours à nouveau il était envahi par un sentiment exaltant lorsqu'il entendait l'appel du haut du clocher. Pendant qu'il traversait la rue, il vit des paroissiens se rendre au culte. Ils étaient peu nombreux.

Il utilisait la porte latérale et devait franchir la chapelle baptismale pour atteindre la sacristie. Les fonts baptismaux recouverts ressemblaient à un petit clocher.

Le culte commença avec la liturgie familière et dans l'ordre qui étaient partie intégrante de la vie de Friedrich Gottfried, en tant que serviteur de l'Évangile. La paroisse aussi puisait de la force dans la participation à ce dialogue entre les croyants et Dieu qu'ils étaient venus adorer. Lorsque, comme chaque dimanche, ils chantèrent : « Gloire à Dieu dans les cieux », il semblait que les gens étaient comme élevés par l'accord de leurs voix.

Pendant le chant du premier cantique, et après qu'il eut prié calmement dans la sacristie, Friedrich Gottfried gagna la chaire d'un pas mesuré. A la dernière strophe, il regarda l'assemblée qui chantait. Il posa son regard sur quelques groupes. Là, était assise Maria qui, fière de lui, levait les yeux dans sa direction ; à côté d'elle, Pierre, qui chantait avec la communauté. De l'autre côté, il aperçut, en habits de deuil, la femme à qui on avait refusé un enterrement chrétien pour son mari, et Madame Zingler qui tenait le livre de cantiques très près des yeux. Anne-liese, assise à côté d'elle, semblait, ce matin, être un peu triste. L'imprimeur Marschall et sa fille Hildgard chantaient le cantique par cœur. Les autres, aussi, étaient présents : le coiffeur, Monsieur et Madame Dörfel, le paysan Kesselmaier avec sa famille,

et tout derrière, près du portail, se tenait, « svelte dans la maison du Seigneur », — aimable et âgé — Monsieur Kraus.

— « Lorsque Jésus-Christ apparut pour la dernière fois à ses disciples sur le Mont des Oliviers, il déclara : « Vous serez mes témoins ». Aujourd'hui les mêmes mots nous sont adressés. Mais que signifie : « être son témoin ? » Cela veut dire que nous devons parler franchement et ouvertement de notre Dieu à d'autres — à la maison et au lieu de travail. Et assurément votre simple témoignage sera pris en considération par des athées et des incroyants, que ma prédication du haut de la chaire. Non seulement des paroles sont attendues de nous, mais des actes aussi sont des témoignages ».

La voix du pasteur Gottfried résonnait, chaleureuse et cordiale. Le sentiment non seulement de bien-être à ces gens, mais d'être lié à eux d'une façon mystérieuse l'exaltait. Il sentait qu'ils suivaient sa prédication et lorsqu'il vit tous les visages attentifs, il dit, plein de compréhension : « Je sais, ce n'est pas facile. Mais exista-t-il une époque où il fut facile de suivre ce commandement de Christ : « Vous serez mes témoins jusqu'au bout du monde ? »

— Nous qui nous considérons comme pitoyables, ne sommes-nous pas en réalité richement bénis ? Dans de nombreuses parties du monde, on essaie de qu'être actuellement un chrétien est un état simplement habituel, commode et parfois même très agréable. Mais ce qui va de soi ailleurs, signifie pour nous à Osterstadt, une profession de foi toute particulière à la gloire de notre Sauveur.

Par le seul fait d'être venus au vu et au su de tout le monde dans notre église, vous avez prouvé que rien ne saurait vous séparer de Lui. Par votre obéissance au baptême, à la confirmation, au mariage chrétien, à l'enterrement chrétien, à la Sainte-Cène, vous avez totalement pris position : « Je suis un enfant de Dieu — que sa volonté soit faite ! »

Le pasteur Gottfried se tut un instant et jeta un regard sur la Bible devant lui : « Je sais, à notre époque, la décision n'est pas facile — mais le texte d'aujourd'hui fait allusion à des temps où beaucoup plus nous sera demandé.

Dans le 24^e chapitre de l'Évangile de Matthieu, le Seigneur proclame : « C'est pourquoi, lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, dont a parlé le prophète Daniel, alors que ceux qui seront en Judée fuient dans les montagnes ; que celui qui sera sur le toit ne descende pas pour prendre ce qui est dans sa maison ; et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas en arrière pour prendre son manteau.

Car le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. C'est pourquoi veillez et priez, car vous ne savez pas quand le jour viendra ».

Pendant le jeu de l'orgue à la fin de l'office, le pasteur traversa la nef centrale vers le portail et regarda ceux qui, des deux côtés, s'étaient tournés vers lui, et alors ses yeux cherchèrent l'étranger qu'il avait discerné dans l'avant-dernier banc, mais l'inconnu s'en était allé manifestement avant la fin du culte. Debout, les paroissiens, respectueux, attendirent jusqu'à ce que le pasteur fût parvenu à la porte. Monsieur Kraus avait déjà ouvert les deux grands vantaux et donna, le premier, la main au pasteur. Pendant dix minutes environ, chacun, à son tour, passa près de lui et avec la plupart il échangea quelques mots. La femme, devenue veuve récemment, pleurait. Monsieur Marschall et sa fille Hildegard serrèrent la main du pasteur particulièrement fort. Ce sont des gens admirables, pensa-t-il, pendant les quelques instants heureux qu'il restait au milieu de ses croyants les plus fidèles.

*
**

Le lundi était, pour le pasteur Gottfried, un jour

particulier. C'était son jour de repos, au moins en théorie. Déjà, jeune vicaire, il avait essayé de travailler le lundi à la détente, mais cela ne concordait rarement avec les nombreuses sollicitations dont il était l'objet. Quoi qu'il en fût, ce jour avait une importance particulière et, autant que possible, il s'en tenait compte.

Ce lundi-ci, le pasteur Gottfried ne parvint pas à se détendre. Il entreprit, le long du lac et à travers les forêts proches, une longue promenade qui, cependant, lorsqu'il revint à midi, il n'avait pas retrouvé la paix. Maria le persuada de se coucher après le repas, mais il ne put trouver le sommeil. L'après-midi il s'assit sur la véranda, lut un moment et écouta ensuite, un excellent concert radiophonique de Beethoven.

Après le repas du soir, il décida d'écrire quelques lettres qu'il avait remises de jour en jour. La plus importante était celle adressée à l'évêque. L'évêque était assis depuis longtemps devant son bureau et réfléchissait au rapport qu'il voulait faire à son supérieur. Il devait être prudent dans tout ce qu'il écrivait, non seulement pour sa sauvegarde, mais aussi pour celle de l'évêque. Il ignorait si ses lettres seraient lues par quelqu'un d'autre ou si, à une occasion ultérieure, elles ne seraient pas saisies, et si on lui faisait du mal, même la remarque la plus inoffensive pouvait être faussement interprétée.

Il entendit des pas dans l'escalier. Quelqu'un était venu pa et entra aussitôt. C'était Maria.

— « Friedrich, tu as de la visite ».

Il la regarda, étonné et se leva, pendant qu'elle venait entrer un homme jeune. C'était le policier populaire qui était déjà venu une fois, mais aujourd'hui il ne portait pas d'uniforme.

— « Voici le brigadier Lüdtké. Cette fois-ci il est entré par la porte de derrière » dit Maria en quittant la pièce et en refermant la porte.

L'homme avait l'air troublé et apeuré. Le pasteur ressentait une vive sympathie pour son hôte et ne pouvait pas se détacher de la pensée que Lüdtké appartenait à la police populaire. Qu'il fût en uniforme ou non, il pouvait aussi bien travailler pour les services de sûreté de l'Etat.

— « Eh bien, Monsieur Lüdtké, prenez un siège et dites-moi ce que vous avez sur le cœur ».

Lüdtké resta debout et dans son trouble apparent il bredouilla : « Juste à la fin de mon service, j'ai encore entendu quelque chose. Je trouve que vous devez savoir que le secrétaire du parti a dit à l'inspecteur... ».

Le pasteur l'interrompt rapidement. « Un moment, s'il vous plaît. Depuis très récemment, je sais à quoi m'en tenir au sujet des relations avec les autorités civiles. En tant que fonctionnaire, vous devriez savoir que vous n'avez pas à me rapporter des rumeurs. Eh bien ! que voulez-vous effectivement de moi ? »

L'homme, agité, se mit à arpenter la pièce. « Oui, c'est ainsi. Depuis que le petit est au monde, je n'ai presque plus trouvé de paix. Ma femme et moi nous sommes cassé la tête, jour et nuit. Je suis venu si souvent devant votre porte que le pavé doit en être usé. Il n'y a simplement pas d'autre issue que celle-ci ».

— « S'il vous plaît, Monsieur Lüdtké », insista le pasteur avec bonté, « dites-moi d'abord ce qui vous oppresse ».

— « Il est très dur d'être un chrétien, quand il faut sans cesse le cacher. Je dois donc jouer le jeu, si je ne veux pas perdre ma place ». Dans le désir d'éclairer sa situation, il ne put empêcher les phrases de jaillir spontanément. « Hélène et moi, nous avons essayé de rester dans l'Eglise. Nous avons été mariés à l'église. Mais ils nous ont forcés à en sortir ».

Le pasteur scrutait le visage de son visiteur et attendit patiemment qu'il indiquât le motif de la visite.

— « Croyez-moi, Monsieur le pasteur, la seule chose dont je vous prie est de baptiser mon enfant ! »

C'était donc cela qui oppressait le policier qui était venu de nuit comme un Nicodème. Gottfried savait très bien que le visiteur ne jouait pas la comédie. « Je vous crois, mon ami » dit-il, souriant, pendant qu'il tournait les feuilles de son calendrier.

Au moment où il voulait proposer le prochain dimanche, il entendit sonner à la porte d'entrée. Il se tendit et écouta. Sa femme monta rapidement l'escalier et se précipita dans la pièce.

— « Friedrich, l'inspecteur de police ! » Déjà, le policier avait quitté la pièce et se trouvait au bas de l'escalier.

Effrayé, le pasteur sursauta et dévisagea Lüdtke. « Etes-vous de connivence ? » demanda-t-il doucement.

Le policier semblait avoir perdu tous ses esprits. Il saisit le pasteur par le bras : « J'ai pourtant essayé de vous le dire. Il faut absolument m'en sortir ! »

Gottfried entendit sa femme parler, en bas, dans le vestibule, avec l'inspecteur Hermann. Il savait que, s'il n'agissait pas immédiatement, le brigadier serait aperçu par l'inspecteur Hermann. Lui avait-on tendu un piège ? Les deux représentants de la police ne jouaient-ils que le rôle qu'un scénario avait établi à l'avance ? Il ne restait plus de temps pour de longues supputations. Il n'y avait qu'une seule place où Lüdtke pût se cacher : le balcon. Le pasteur dut presque le pousser et n'eut même pas le temps de fermer la porte, car il entendait déjà l'inspecteur qui montait l'escalier. Gottfried avait juste rejoint le bureau et s'efforçait de paraître très calme lorsque l'inspecteur Hermann entra.

— « Bonsoir, Monsieur le pasteur ! »

Le pasteur parvint à sourire légèrement et dit : « Ah ! Monsieur l'Inspecteur. Pas de fête de réception aujourd'hui, comme vous voyez ».



L'inspecteur Hermann fixa son regard perçant dans celui du pasteur. « Si Monsieur Rettmann m'appelait, alors je répondrais à cette invitation et je m'attendrais à ce que l'on me posât quelques questions ! »

— « Pourrais-je vous parler un instant, Monsieur le pasteur ? »

— « Entrez, s'il vous plaît ». Il offrit un siège au visiteur, qui d'un court mouvement de la main le refusa.

— « Les salutations du secrétaire du parti Rettmann. Il désirerait que vous veniez le voir demain matin ».

— « A quelle heure ? »

— « A votre convenance ».

— « Bien ».

L'inspecteur sourit poliment et se prépara à tirer. Gottfried le retint avec une question. « Pouvez-vous me dire, par hasard, de quoi il s'agit ? »

L'inspecteur regarda autour de lui. « Eh bien, Monsieur le pasteur, si Monsieur Rettmann m'a dit — il fixait son regard perçant dans celui du pasteur — alors je répondrais à cette invitation que je m'attendrais à ce que l'on me posât quelques questions. Bonsoir, Monsieur le pasteur ! »

Friedrich Gottfried attendit d'être certain que l'inspecteur eût quitté la maison, puis il se dirigea vers la porte du balcon et fit un signe à Monsieur Lüdtke pour le faire rentrer.

Le brigadier, désesparé, regarda le pasteur. « Je voulais donc vous le raconter... c'est à cause de... »

Le pasteur, d'un geste de défense, leva la main. « S'il vous plaît ! » Il ne devait pas se charger de ce poids de craintes et de réflexions et devait garder la tête claire pour ses tâches immédiates. « Alors, Monsieur le pasteur, en sommes-nous avec le baptême ? Chaque enfant a le droit d'être baptisé, quoi qu'en puissent dire les gens ».

Le policier manifesta clairement le soulagement de son cœur débarrassé enfin de ce poids. « Je vous remercie, Monsieur le pasteur ! »

Le sourire disparut et Lüdtke dit d'un ton courtois s'il voulait demander pardon : « La cérémonie sur la liste de l'état civil est fixée pour après-demain. Le baptême ne pourrait-il pas avoir lieu avant ? »

— Le parti n'a pas seulement fait invasion dans le domaine de l'Eglise pour le mariage et l'enterrement, songea le pasteur, mais il essaye aussi de substituer la cérémonie d'engagement des jeunes à la confirmation, et maintenant ils ont également institué une cérémonie d'état civil pour le choix du mariage et recommandent aux parents de mener leurs enfants plutôt à cette cérémonie qu'au baptême chrétien.

— « Vous connaissez ma situation, Monsieur le pasteur... »

pasteur », ajouta Lüdtke avec confusion, « le baptême devra rester secret ».

*
**

— « Enfin, nous ne sommes pas des enfants de l'école du dimanche, Monsieur le pasteur ! » L'homme qui prononçait ces mots avait été présenté par Rettmann comme étant procureur de la République. L'entretien avait lieu dans le bureau du secrétaire du parti, que deux précédentes visites avaient fait connaître à Gottfried. A nouveau, Monsieur Rettmann jouait le rôle d'hôte, mais cette fois-ci il n'arborait pas son sourire bienveillant. Tournant le dos à la pièce, il regardait par la fenêtre et écoutait l'interrogatoire.

Le procureur pointa son doigt vers le pasteur, qui seul, était assis, et aboya : « Savez-vous de quoi est punie la fuite hors de la république ? »

— « Bien sûr, l'emprisonnement. Mais... ».

— « De nombreuses années ! » surenchérit le procureur. « Et l'incitation à la fuite est également répréhensible, Monsieur le pasteur ! »

D'un signe de la main il fit venir un homme qui s'était tenu, jusque-là, dans le fond de la pièce. Gottfried lui fit face et eut l'impression d'avoir récemment vu quelque part cet homme. Il avait eu quelque affaire avec cet homme. Mais où l'avait-il rencontré ? Quand ?

L'inconnu avait un long visage mélancolique avec de grands yeux inexpressifs. Docile, il lut dans son petit calepin noir : « C'est pourquoi, lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, alors que ceux qui seront en Judée fuient dans les montagnes ; que celui qui... ».

Le procureur se tourna de nouveau vers le pasteur et l'interpella d'une voix tranchante : « N'est-ce pas assez clair ? »

Friedrich Gottfried sentit la colère monter en lui



Friedrich Gottfried sentit la colère monter en lui... « Mais, pourquoi suis-je amené à me justifier devant vous, parce que j'annonce la Parole de Dieu ? »

et répliqua sèchement : « Mais vous en arrachez élément les phrases ! Il faut les lire avec tout contexte ! Il s'agit du Jugement dernier pendant lequel chacun de nous devra rendre compte à Dieu. Gottfried se tut et dévisagea les hommes un à un : le procureur, l'inspecteur, l'espion, Monsieur Hermann —, puis il ajouta, lentement et pesamment : « Mais, en vérité, pourquoi suis-je amené à me justifier devant vous, parce que j'annonce la Parole de Dieu ? »

A cette question, Rettmann pivota sur lui-même et dévisagea, pour la première fois, le pasteur : « Pour le même motif qui a obligé votre prédécesseur à le faire, Monsieur le pasteur ! »

— « Parce que vous utilisez votre chaire à des fins politiques ! » ajouta le procureur.

— « A des fins politiques ? C'est insensé ! »

— « Nous allons le voir tout de suite », dit le procureur, plein de ruse, pendant qu'il s'approchait de plusieurs pas. « Après votre prédication émouvante, Monsieur le pasteur, un de vos collaborateurs les plus proches a pris le train pour Berlin. Selon les rapports, il s'est fait accueillir, avec sa fille, dans un camp de soi-disants réfugiés dans le secteur occidental ».

Tout en écoutant, le pasteur cherchait fébrilement qui cela pouvait bien être. L'inspecteur le renseigna rapidement.

— « C'était l'imprimeur Marschall, Monsieur le pasteur, un de vos conseillers presbytéraux ! Il ne s'est pas rendu à son lieu de travail et sa fille Hildegard n'était pas à l'école ».

Les pensées se heurtaient dans la tête du pasteur Gottfried. Ainsi donc, Marschall et Hildegard avaient rejoint l'Ouest ? Quelles en seront les conséquences pour la paroisse ? pour le pauvre homme et sa fille ? pour moi qui suis interrogé ici, manifestement pour me prouver que je les ai encouragés, voire excités, à fuir ?

— « Et maintenant je dois endosser la responsabilité du comportement de ces âmes torturées ? » Le pasteur dévisagea, droit, le procureur qui n'en perdit pas pour autant contenance. « Bien — je l'endosse ! »

Le procureur, surpris, haussa les sourcils et l'inspecteur ne put empêcher que son visage s'illuminât, triomphant, lorsqu'il se tourna vers Rettmann ; mais les mots suivants du pasteur le figèrent.

— « Pourtant pas pour ce que vous me reprochez que je les aurais secrètement excités à fuir, — parce que j'ai manqué à mon devoir de pasteur » nouveau il dévisagea les autres et sa voix révéla tement sa répugnance : « M'accuser d'avoir ut ma fonction de prédicateur, ma chaire, pour enfi dre la loi... ».

A cet instant, Rettmann se rendit à son bureau dit : « Pasteur Gottfried, vous avez le droit de p dre connaissance de toutes les pièces du dossier. Il en sortit un document.

— « Vous vous êtes familiarisé avec le quest naire. L'inspecteur a trouvé ceci dans la chambre la fille ». Il fit quelques pas vers la chaise sur laq le Gottfried était assis au milieu de la pièce et mit le formulaire au pasteur. Celui-ci le connais bien pour l'avoir lu soigneusement lorsqu'il circu parmi les conseillers presbytéraux et il en avait récemment un exemplaire chez Pierre.

— « Seriez-vous, s'il vous plaît, assez aimable p lire attentivement la réponse à la question 7, M sieur le pasteur ? : « Qu'est-ce qui a le plus influ cé mon évolution sociale ? »

Le pasteur lut à haute voix ce que la jeune avait écrit d'une écriture nette et volontaire : « famille, ma foi, mon pasteur ».

— « Maintenant, comment voulez-vous vous sortir, Monsieur le pasteur ?, demanda le procur

— « J'aurais sans doute du mal à vous conv cre, quoi que je dise ».

Monsieur Rettmann, zélé, sourit en entendant paroles et s'empara de la conduite de l'entret. Condescendant, il déclara au procureur qu'il é persuadé que le pasteur Gottfried était totalem franc et que sa situation ne pouvait pas lui éparg les relations avec des « bandits ». Puis il se tou à la vitesse d'un éclair, vers le pasteur et lui dit ne voix très tranchante : « En tout cas, votre pr

cation était de la plus haute imprudence. Nous nous sommes déjà entretenus de ce sujet. Une fois pour toutes, c'est la dernière fois ! »

Sur ce, le pasteur fut congédié. Pendant qu'il quittait le bureau et qu'il longeait le corridor vers la sortie, l'indignation et le dégoût le submergèrent. Il était troublé, honteux, furieux et triste et il avait l'impression d'avoir perdu toute force spirituelle et intellectuelle.

*
**

Hélène Lüdtke préparait la layette sur le lit. Encore une fois, elle contempla le long surtout de baptême que lui avait envoyé sa belle-mère. Elle était heureuse que le petit Jean pût porter le même surtout de baptême que son père, lors de son baptême, il y avait 30 ans. Après la visite de son mari chez le pasteur, elle avait pleuré de joie. Et peut-être ces larmes faisaient-elles contrepoids à celles qu'elle avait versées, par peur, lorsqu'elle avait compris que le petit, dans tous les cas, devait être mené à la cérémonie socialiste d'état civil.

Son mari allait rentrer. Il était temps de réveiller le petit Jean et de l'habiller pour le baptême.

— Ah ! s'il était possible de le faire baptiser — comme cela devrait l'être — un dimanche matin pendant un véritable culte ! La pensée de se glisser secrètement, pendant l'obscurité, dans l'église, l'attristait.

Le policier populaire se précipita par l'escalier, vers l'appartement de deux pièces, dans lequel sa femme et son fils l'attendaient. L'inspecteur Hermann l'avait prié de rester plus longtemps pour terminer quelques rapports dont Rettmann aurait besoin le lendemain matin. Juste aujourd'hui ! Rapidement il fit part à Hélène de cette malchance et tous deux

savaient qu'il fallait maintenant se hâter. Il quitta son uniforme pour un costume civil pris dans son coffre, pendant que la mère enfilait au nourrisson le surtout de baptême du père.

— « Faut-il prendre la voiture d'enfant ? » demanda-t-elle à Hélène à son mari.

— « Non, je le porterai. Donne-moi une couverture. Es-tu prête ? Moi, je le suis ».

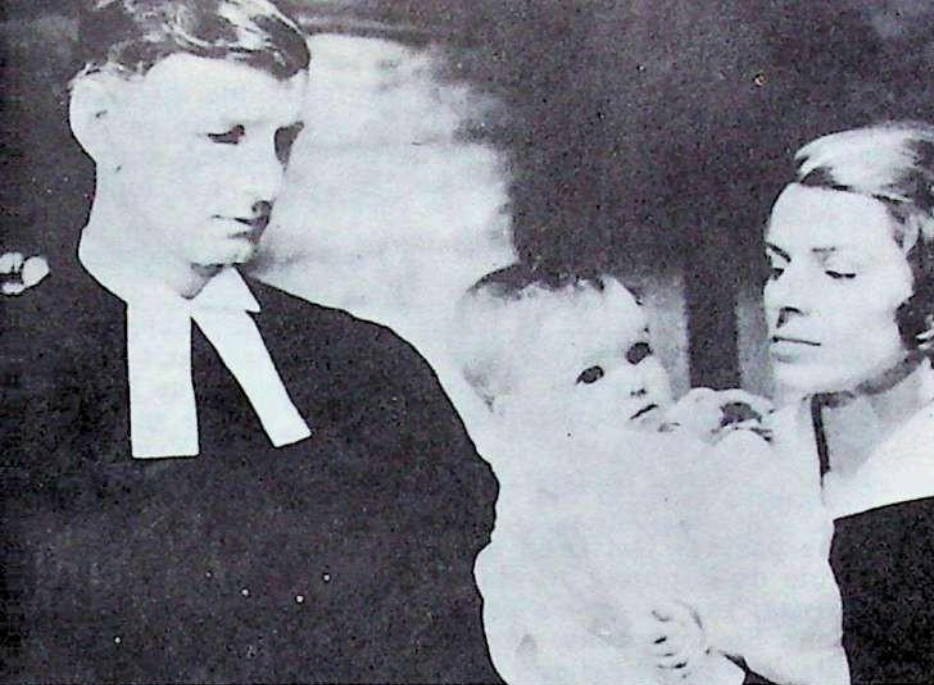
Personne ne vit le jeune policier qui, avec son bébé et enfant, se hâtait vers l'église à travers les rues sombres et obscures. La porte latérale était ouverte. Ils jetèrent un coup d'œil autour d'eux et s'assurèrent que personne n'était aux alentours ; alors ils se glissèrent dans le clair-obscur du temple.

Le bébé était agité et ses pleurs résonnèrent bruyamment dans l'église vide. Puis, dans l'obscurité, retentit une voix chaleureuse et apaisante : « C'est le soir ; tout est prêt ».

Le pasteur fit craquer une allumette et alluma la bougie que tenait Monsieur Kraus ; Madame Gottfried était présente aussi et s'avança pour serrer la main de Madame Lüdtke. Pierre se tenait, muet, à côté de son père.

— « Dans quelques instants, une patrouille va passer par là », dit Monsieur Lüdtke, après avoir consulté son bracelet-montre. « Peut-être ferons-nous mieux d'attendre qu'elle soit passée ».

Pierre demanda s'il pouvait guetter la patrouille. Les autres préparaient l'acte du baptême dans la faible et maigre lumière. Madame Gottfried proposa d'attendre, entre-temps, avec la mère et l'enfant dans la sacristie. Le sacristain tira sur une lourde chaîne qui souleva le couvercle, en forme de tour, des fonts baptismaux. Le couvercle se souleva lentement. Les fonts baptismaux étaient un chef-d'œuvre de la taille de la pierre et assez profonds pour y immerger un enfant. C'était ici la



L'enfant balbutiait doucement. Maria aussi posa son regard sur le nourrisson dont les légers mouvements et la tendre fragilité ravivaient l'heureux sentiment qui, il y a quinze ans, l'habitait lorsqu'elle tenait son propre enfant dans les bras.

dition dans les siècles passés. (3) Mais maintenant

(3) Note de l'éditeur : Depuis les débuts de la Réforme, au XVI^e siècle, les protestants ont été partagés sur la question du baptême. Les luthériens et les réformés ont conservé la pratique catholique du baptême des nourrissons. Les anabaptistes et leurs descendants spirituels : mennonites, baptistes, frères larges, etc... n'admettent que le baptême des croyants sur profession de foi. Dans ces dénominations existe la cérémonie de présentation à Dieu des nouveaux-nés.

reposait, au-dessus du bassin profond, une cuve de laiton plus petite dans laquelle le sacristain versait de l'eau chaude. Une rampe de bois finement sculptée, munie d'une petite porte, entourait les fonts baptismaux.

— « Tout va bien », annonça Pierre de sa position de guetteur à la fenêtre latérale.

Le pasteur ouvrit la porte de bois menant au baptistère, pendant que Monsieur Kraus allumait encore quelques cierges. Il avait été convenu que la dame Gottfried tiendrait le nourrisson et elle se tenait donc à la gauche de son mari, alors qu'Eric et Hélène Lüdtke complétaient le demi-cercle, sur l'autre côté.

Le pasteur Gottfried ouvrit son livre, mais la liturgie du baptême lui était tellement familière qu'il adressa, par cœur, les paroles aux gens qui l'entouraient. Sa voix, basse et paisible, exprimait pour toute la solennité digne de cette heure.

— « Notre Seigneur Jésus-Christ a dit : « Je ne puis avoir le pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde ».

Fidèles à cet ordre de notre Seigneur, nous apportons cet enfant, Jean Eric Lüdtke, pour qu'il soit baptisé en Son nom ».

Hélène et Eric, émus, regardaient leur enfant qui balbutiait doucement. Maria aussi posa son regard sur le nourrisson dont les légers mouvements et la tendre fragilité ravivaient l'heureux sentiment qu'elle avait éprouvé lorsqu'elle tenait — il y avait quinze ans — son propre enfant dans les bras.

— « Est-ce votre volonté que cet enfant soit baptisé au nom de notre Seigneur Jésus-Christ ? Ré-

dez par oui ! » Le pasteur adressa ces paroles en même temps aux parents et à Maria, qui serait la marraine de l'enfant.

— « Oui ! » répondirent les trois d'une voix forte et fière.

Le pasteur fit un signe à sa femme. Elle tint l'enfant au-dessus du bassin en soutenant avec attention la tête, tandis que le pasteur plongeait sa main creuse dans l'eau.

— « Jean-Eric, je te baptise au nom du Père », à nouveau il abaissa la main et laissa couler l'eau sur le front de l'enfant, « et du Fils », des gouttes d'eau retombèrent dans le bassin et leur bruit se répercuta dans la vaste église, « et du Saint-Esprit. Amen ».

*
**

— « Jean-Eric Lüdtke, au nom du comité national de l'Etat civil socialiste de la République démocratique allemande, je te remets un petit cadeau... ».

Le même enfant, la même mère, assise cette fois sur une chaise et tenant son enfant sur les genoux, le même père, mais portant maintenant l'uniforme de la police populaire. Mais l'entourage était différent. La cérémonie avait lieu dans la salle de séance de l'Hôtel de ville qui était pompeusement ornée de drapeaux et de guirlandes, de la colombe de la paix et du slogan : « Paix et progrès par le socialisme ». Et celui qui présidait était aussi un autre. Un homme imposant, avec une barbe grise pleine de dignité, un orateur, qui s'y connaissait très bien dans les différentes cérémonies d'engagement avec lesquelles la démocratie populaire voulait accompagner la vie de ses citoyens du berceau à la tombe pour supplanter les cérémonies religieuses qui, depuis des siècles, avaient marqué la vie des hommes.

— « ...C'est un livret de caisse d'épargne d'un mon-

tant de cent marks, comme premier secours dans la vie ».

A ces mots de l'orateur, les « habitués » qui étaient rassemblés, se mirent à applaudir : une députation de la F.D.J. avec un porte-drapeau, un détachement de la police populaire, l'inspecteur Hermann qui arborait un large sourire, différents fonctionnaires de l'usine V.E.B. de construction mécanique, des représentants de l'école et des corporations.

Monsieur Lüdtké savait qu'il devait se lever au moment des applaudissements et prendre le bras des mains du barbu. Sans sourire, il regagna, en silence, sa place au premier rang, à côté de sa femme et de son fils.

— « Chers parents ! », continua l'orateur, « aujourd'hui, vous avez non seulement donné un nom à votre fils, mais, en même temps, vous l'avez inscrit dans les rangs des combattants pour la paix, le progrès et le socialisme ! »

VII

Du presbytère on pouvait se rendre, à pied, en dix minutes, à l'école Karl Marx. Pourtant, Pierre se mettait en route une demi-heure avant le commencement des cours pour passer chez les Zingler et prendre Anneliese. La plupart des jeunes de son âge appartenaient à la F.D.J. et il avait quelques scrupules à se lier plus étroitement avec eux. Anneliese lui plaisait, car elle était non seulement gentille, jolie et gaie, mais aussi tendre et compréhensive. Elle paraissait bien comprendre la situation particulière de Pierre à Osterstadt et il lui savait gré de son amitié. Et comme elle participait à tous les événements de la paroisse, ils pouvaient se rencontrer bien souvent.

— « Bonjour, Pierre », le salua-t-elle du seuil de la porte. « Tiens, regarde cela. Tout y est au sujet de la rencontre de jeunesse à Berlin ».

Dans son désir de former une jeunesse socialiste convaincue, le régime faisait beaucoup de bruit autour de cette manifestation. C'était « la grande occasion pour les meilleures forces de la jeunesse d'être appréciées et de mettre leurs capacités au service du socialisme ». L'article du journal rapportait qu'Osterstadt participerait cette année à toutes les manifestations de la rencontre de jeunesse.

— « As-tu lu ceci ? Il y aura aussi une compétition de musiciens », dit Anneliese. « Ce serait une occasion pour toi, Pierre. Tu es quand même un des meilleurs musiciens de notre ville ».

Pierre regarda la jeune fille avec un sourire aigre-doux. « Non, non, Berlin n'est rien pour moi. Je crains qu'il y ait trop de politique ».

Sur le chemin de l'école, ils étaient assaillis par

des affiches sur les kiosques, dans les devantures
les tableaux d'affichage, qui annonçaient tout
rencontre de la jeunesse. Le magasin H.O. (4)
avait consacré toute une vitrine.

Pierre se souvint que, déjà il y a quelques
son père avait prédit une nouvelle vague de p
gande. Tous les placards et tous les slogans av
provisoirement disparu, ce qui le plus sûrement
sait prévoir une nouvelle action de propagande

Lorsqu'ils arrivèrent à l'école, ils remarqu
tout de suite que les couloirs et les escaliers av
une parure de fête. « Qu'y a-t-il aujourd'hui de
ticulier ? » demanda Pierre ; sur quoi Anne
avec un visage interrogateur, haussa les épaule

Un groupe de visiteurs venait à eux de l'autre
du couloir. Apparemment « une grosse huile »
tait l'école, car tous les élèves et tous les profes
décrivaient une large courbe autour du groupe

— « Passons plutôt par ici », dit Pierre en pr
Anneliese par la main pour suivre un autre co

Pour cette matinée, il fut annoncé une manifi
tion particulière pour toutes les classes. Maîtres
es et les visiteurs de marque se rassemblèrent
la salle des fêtes. Le professeur Steffl avait la
ponsabilité des chants. Le recueil de chansons
couleur bleue de la F.D.J. fut distribué, puis on
ta l'hymne national de la République démocrat
allemande et, enfin, l'Internationale, le chant de
bat des communistes dans le monde entier. P
avait l'impression que la musique avait plus que
bitude une signification politique.

Monsieur Starke annonça la projection d'un
ce qui fit naître une rumeur pleine d'une joyeus
patience. Le film qui évoquait des scènes de re
tres antérieures de jeunesse plut à Pierre et à A
liese.

(4) Magasin de l'Etat.

Lorsqu'il vit tout ce que les délégués pouvaient vivre pendant ces festivités, Pierre pensa, involontairement, que peut-être, seulement peut-être, il pourrait se rendre à cette rencontre de jeunesse. Mais immédiatement il se rendit compte que cela ne serait jamais possible. Pourtant la séquence du film qui montrait la compétition des musiciens le passionna particulièrement et, lui faisant suite, la distribution solennelle des prix par Walter Ulbricht.

Le film à peine terminé, un homme grisonnant et souriant monta à la tribune fleurie. Anneliese poussa Pierre du coude et murmura : « C'est Monsieur Rettmann ! » Sur quoi, Pierre l'observa d'une façon particulièrement attentive, car il savait que son père avait déjà eu plusieurs fois maille à partir avec le puissant secrétaire du parti.

— « Elèves ! je voudrais vous présenter la camarade Laube du Comité Central. Elle est spécialement venue de Berlin pour vous entretenir de la rencontre de jeunesse ».

Pierre constata avec surprise que l'important visiteur n'était pas un vieux bureaucrate poussiéreux, mais une jeune femme ravissante, élégamment vêtue. Avenante et décontractée, elle se tenait devant ses auditeurs, qui la saluèrent chaleureusement par des applaudissements, puis elle se pencha pour recevoir un bouquet de fleurs de la part d'une petite élève.

— « Chers jeunes amis ! » dit-elle, « j'espère que le film des rencontres de jeunesse des années passées vous a plu. Je suppose qu'il a remis en mémoire à tous ceux qui y ont participé, cet événement enthousiasmant. Et je sais aussi que ceux qui n'y ont pas pris part, brûlent d'envie d'y assister, cette année-ci. Ce qui m'a été donné de voir, aujourd'hui, à Osterstadt, a fait grosse impression sur moi et m'a montré qu'un véritable esprit de progrès règne dans votre ville. Je suis fermement convaincue que la délégation de votre groupe de jeunes fera honneur à Os-



Pierre constata avec surprise que l'important visiteur n'était un vieux bureaucrate poussiéreux, mais une jeune femme ravie et élégamment vêtue.

terstadt et également à l'usine V.E.B. qui, de manière réjouissante, s'est déclarée prête à assumer le nettoyage de votre délégation ».

Lorsqu'ils quittèrent plus tard la salle pour regagner leurs classes, Pierre était tiraillé entre des sentiments contraires. D'une part, il était tenté de participer à une telle rencontre, d'autre part, il se rendait pertinemment qu'il n'en pouvait être nullement l'objet pour lui. Avant de pénétrer dans la salle de conférence, il jeta un coup d'œil sur le journal mural à l'entrée de la porte et sursauta. A nouveau son portrait était là, se trouvant au centre d'une composition do-

thème était : « La jeunesse appartient au socialisme ! »

Pendant son cours, Monsieur Starke enchaîna sur la réunion et dit : « Ainsi, on prépare maintenant la rencontre de jeunesse ! La camarade Laube nous a prouvé, par sa visite, qu'une petite ville comme Osterstadt compte aussi. »

Le maître s'approcha de sa table et saisit quelques papiers. Tous virent immédiatement qu'il s'agissait des questionnaires bien connus. Starke, clignant des yeux, regarda les visages attentifs des garçons et des filles. « Les premiers formulaires, remplis, m'ont été remis. Je dois avouer que les réponses sont très satisfaisantes. Manifestement, la jeunesse d'Osterstadt fait preuve de maturité politique et sociale. »

Pierre aurait pu dire avec une assez grande certitude lesquels de ses camarades de classe avaient déjà rendu le questionnaire. Quelques membres de la F.D.J. pouvaient à peine cacher leur fierté.

— « Toutefois, hélas, quelques-uns d'entre vous m'ont demandé ce qu'ils devaient écrire et quels mots employer. J'étais quelque peu surpris qu'il pût y avoir des problèmes alors que les réponses, pour chacun, sont absolument claires. Prenons pour exemple la question N° 1 : « Quels étaient les événements les plus importants dans ma vie ? »

Il posa les formulaires sur la table et se mit à arpenter — comme il aimait à le faire — nonchalamment la salle de classe.

— « Si, à votre âge, on m'avait posé une telle question, j'aurais eu beaucoup de peine à répondre. Car ma jeunesse s'est écoulée sous la dictature des nazis et pendant une terrible guerre. Quelques petites fêtes de famille exceptées, le seul véritable événement joyeux est, dans mon souvenir, l'arrivée, tant attendue, des troupes de nos amis soviétiques, qui nous ont délivrés d'un effroyable cauchemar. Vous avez eu plus de chance. Vous grandissez dans un temps



Le Maître choisit un questionnaire.

de construction et d'accomplissement. Sous vos yeux se croit un nouvel ordre social dont le but est paix et bien-être pour tous ».

— Les mots me sont familiers, pensa Pierre. Il sentait dans sa conscience que dans chaque phrase prononcée par le maître, transparaisait la doctrine du parti. En même temps, les paroles de Monsieur Starke avaient une telle résonance personnelle, franche et authentique que Pierre fut impressionné, malgré lui, par ce témoignage.

Le maître choisit un questionnaire.

— « Bien entendu, je ne voudrais pas vous influencer, mais peut-être aimeriez-vous savoir comment Dehmert a répondu à la première question ».

— « Les événements les plus importants de ma vie », ainsi commença à lire Dehmert d'une voix assurée, « furent mon sixième anniversaire car j'étais assez âgé pour entrer dans « Les jeunes pionniers » ; mon quatorzième anniversaire, car je pus prêter le serment des jeunes à l'Etat des ouvriers et des paysans et parce qu'à partir de ce jour je fis partie, étant le plus jeune joueur, de l'équipe de football de l'école ; et mon quinzième anniversaire, car je fus reçu dans le groupe de la Jeunesse allemande libre. Je voudrais encore ajouter... ».

Monsieur Starke interrompit Dehmert et reprit le formulaire.

— « Ainsi, cela vous donnera des idées. Je vous remercie, Dehmert. Faites un petit effort et rendez tous votre questionnaire avant la rencontre des jeunes à Berlin ».

Envahi par de graves pensées, Pierre retourna à la maison. Rencontre de jeunesse et questionnaire le préoccupaient beaucoup. « Non, c'est injuste », pensa-t-il, « c'est simplement injuste que d'être exclu de tout. Oui, si nous habitons en Allemagne occidentale, je pourrais m'adonner librement à l'étude de la musique, sans être obligé de faire ceci ou cela, selon le bon plaisir du gouvernement. Là-bas, ce doit être merveilleux ! »

Maintes fois — et après avoir diminué la puissance de son de l'appareil — Pierre avait écouté les émissions radiophoniques de l'Ouest. Les séquences de télévision de la République fédérale avaient aiguisé depuis toujours sa curiosité et, chez Zingler, il avait assisté au journal télévisé, mais M. Zingler avait fait, à ce sujet, des reproches à sa fille. « Il n'est pas souhaitable, affirma-t-il, d'inviter des connaissances à venir écouter chez soi des programmes de l'Allemagne fédérale ».

Pierre s'imaginait quelle joie cela devait être que de dire publiquement ce que l'on pensait, d'agir à son gré, de pouvoir lire et regarder selon son bon plaisir.

Il n'était pas tout à fait arrivé à la hauteur du presbytère qu'il entendit, venant de l'église, la musique d'orgue. Une vieille femme était en train de quitter le sanctuaire par le portail central. Sans doute son père y était. Tous les jeudis, il célébrait un service pour remplacer les réunions du soir du cercle des jeunes, qui s'étaient tenues régulièrement jusqu'à l'intervention des autorités. Le jeune homme se précipita vers son père devant les portes de l'église et se dit qu'il devait lui rendre compte de la journée.

— « Eh bien ! comment cela s'est-il passé, en fait ? » demanda le père.

— « Oh, très bien. Mais maintenant ils veulent des réponses avant la rencontre des jeunes ». Pierre dit compte de la réunion, du film, de la réponse de Dehmert à la première question. « Tu aurais dû lire ce qu'il a écrit ! Jeunes pionniers ! Service des jeunes ! Jeunesse allemande libre ! Mais être cela était-il, en effet, son expérience la plus importante ».

Le pasteur sourit, compréhensif. « Baptême, confirmation et Sainte-Cène ne seraient sans doute pas de bons exemples à citer ».

Pierre ne put qu'esquisser un sourire. A nouveau il se sentit pris dans le terrible dilemme, entre son devoir envers son père et son devoir envers l'Etat d'une part, famille et Eglise d'autre part.

— « Mais que peut-on attendre d'un fils de pasteur ? » Le père accusa le coup. Bien sûr, Pierre était excité et peut-être sa réaction était-elle normale pour un garçon de son âge. Friedrich Gottfried se dit qu'il devait aider son fils à juger la situation plus sagement. Mais comment ? Il lui vint une idée, qu'il avait d'abord écartée, puis il se décida à la suivre.

— « Pierre, penses-tu quelquefois à Oncle Em ».

— « Oui », affirma le garçon. « Sa barbe me chatouillait et il embaumait la pastille contre la toux ». Gottfried sourit à l'évocation des souvenirs.

oncle que le jeune homme n'avait plus vu depuis fort longtemps.

— « Peu de temps avant sa mort, l'oncle Emile fut obligé de quitter sa fonction à l'Université. On annonça officiellement aux étudiants que les chrétiens n'avaient pas d'avenir dans l'enseignement. Mais l'oncle Emile, en tant que professeur, ne pouvait pas se taire. Non pas qu'il fût un pratiquant zélé, il s'était toutefois ouvertement réclamé de l'Eglise ».

Friedrich Gottfried avait toujours beaucoup aimé son frère, qui, de beaucoup son aîné, jouait le rôle de père pour lui. Il lui manquait beaucoup, surtout à cause de leurs causeries intéressantes.

— « Professeur pendant quarante ans ! Et peu de temps avant de devoir quitter l'Université, il me disait : « Si cela continue ainsi, la prison sera, pour les chrétiens, le seul lieu de séjour convenable ». Tu vois, Pierre, c'était un homme loyal... ».

— « ...qui avait fait sa vie », interrompit le garçon. « Je regrette, père, mais Oncle Emile était âgé de 65 ans, moi j'ai 15 ans. Il pouvait se permettre d'être courageux. Je commence seulement à vivre et déjà on me demande de signer mon propre arrêté d'incarcération ! »

Le pasteur était conscient des difficultés qui pesaient sur les relations entre père et fils, il savait, quoi qu'il lui en coûtât, qu'il devait être patient. Doucement, il posa sa main sur l'épaule de Pierre.

— « Tu n'es pas le seul, Pierre, tu le sais bien. Et ce n'est pas la première fois au monde, qu'un jeune se voit obligé de décider s'il veut se soumettre et mentir ou bien agir en homme et dire la vérité. Crois-moi, pendant le temps des nazis, ce n'était pas facile non plus pour nous les jeunes qui avons choisi d'être pasteurs. A cette époque-là, il était de bon ton de se pavaner en uniforme, de jouer au dur et de mépriser avec arrogance la religion. Nous étions considérés comme des faibles, et presque comme des traî-

tres ». Jamais il n'en avait parlé à son fils. « Et vint cette nouvelle dictature. Il est difficile de laquelle des deux est la plus funeste : celle d'aujourd'hui ou celle d'aujourd'hui. Pierre, je sais ce que cela signifie que d'être traité comme un laissé pour compte et... ».

— « Mais tu as atteint ton but », interrompit Pierre. « Et si je donne la réponse que tu attends moi... ».

— « Que j'attends de toi ? » Gottfried était sûr de son fait. « J'attends la vérité, mon garçon. La vérité ».

— « Je sais. Mais un seul morceau de papier peut détruire tout mon avenir. Cela aussi est la vérité, père ! »

Pierre se retourna, descendit rapidement l'escalier et courut vers le presbytère. Le pasteur Gottfried le suivit du regard, doublement torturé tant que père et en tant que chrétien.

VIII

Le secrétaire du parti arpentait son bureau à longues enjambées. Dans un coin de la pièce s'était réuni un petit groupe d'hommes qui observaient attentivement Monsieur Rettmann. Manifestement quelque chose de particulier était en gestation, car le secrétaire du parti avait convoqué le responsable du comité politique de l'usine de construction mécanique V.E.B., le directeur de l'école Karl Marx, le rédacteur en chef de la « Voix du peuple » et le directeur de la propagande.

— « Je me suis entretenu longuement ce matin, par téléphone, avec Berlin », annonça Monsieur Rettmann. « On m'a de nouveau expliqué combien il serait important qu'Osterstadt se distinguât à la rencontre de jeunesse ».

Il ne dit pas que la camarade Laube lui avait laissé entendre que sa position à l'intérieur du parti dépendrait des efforts qu'il voudrait bien faire afin que cette rencontre devînt un événement culturel.

Rettmann s'adressa au rédacteur : « Les articles et les photos de l'édition d'aujourd'hui étaient très convenables pour un début. Mais veille à ce que cela continue ainsi, jusqu'à ce que le dernier habitant ne parle plus de rien d'autre ».

— « Les maîtres hésitent sur la façon de choisir les participants », intervint le directeur de l'école, en précisant qu'il avait déjà réuni ses collègues pour un premier échange des points de vue. L'accord avait rapidement pu se faire sur les principes fondamentaux qui détermineraient le choix. Il se proposait de les lire, mais Rettmann le pria d'en donner une copie à tous les présents.

— « Et que fait votre comité à l'usine pour la paration ? Finalement il faudra que vous mettez main à la pâte, puisque vous avez accepté le parrainage ». Le ton de Rettmann était quelque peu dur, lorsqu'il s'adressa au responsable du comité, car ce n'était pas lui, mais la camarade Laube qui avait eu l'idée d'offrir le parrainage de la délégation d'Osterstadt à la V.E.B.

— « Oui, eh bien ! nous avons d'abord pensé à organiser une quête parmi les ouvriers pour que nos garçons et nos filles aient un peu d'argent de poche et pour qu'ils puissent s'offrir quelques divertissements pendant leur séjour dans la grande ville. Mais l'un d'eux a dit que chaque bouteille de limonade bue et chaque saucisson avalé leur rappelleraient les camarades ouvriers d'Osterstadt et leurs vœux de réussite ».

Après avoir vu le film de la dernière fête nationale de jeunesse à Berlin, le maître d'éducation physique Wuppermann se rendit compte que ses élèves devaient encore apprendre à bien défiler ; et inévitablement, il les soumettait à cet exercice.

Mademoiselle Hemsing, responsable du programme de gymnastique, dirigeait les exercices avec les camarades, les massues, les fanions. Et il appartenait au professeur Steffl de choisir les musiciens.

Chaque candidat à la compétition, devait donner une audition devant le professeur Steffl et son camarade. Bien que le vieux maître fût fier des progrès que son élève Ga Weissberg avait réalisés au violoncelle, il ne savait pas qu'il pût être question de l'envoyer concourir à Berlin. Antoine Römer jouait très bien du violon, mais il lui manquait le sens de la musique et Pierre Gottfried.

Pierre Gottfried ? Comment pouvait-on obliger un élève à prendre part à une compétition ? Pierre était tenu jusqu'à présent dans la réserve et le professeur Steffl savait très bien que le fils du parrain et le parti se mettraient également dans une s

tion désagréable si le garçon devait remporter la compétition. Le pire était que le professeur était persuadé que Pierre avait l'étoffe d'un vainqueur éventuel.

Dans une réunion de professeurs, Rettmann pria le professeur de musique de rendre compte de la sélection des musiciens. Bien sûr, Steffl aurait pu affirmer que tout était en ordre et qu'il n'y avait pas de souci à se faire ; mais le maître savait que tôt ou tard l'amère vérité éclaterait.

— « Je ne veux rien embellir, Monsieur Rettmann, mais je dois dire tout franchement que dans le domaine musical nous sommes bien mal pourvus à Osterstadt ».

Rettmann le regarda interrogateur. Il ne comprenait pas trop bien où le professeur Steffl voulait en venir.

— « C'est de talents que nous avons besoin. Et ils ne pullulent pas dans notre école. C'est-à-dire d'élèves doués pour la musique, et qui soient disponibles ».

— « Comment, disponibles ? »

Le professeur Steffl se tenait devant la fenêtre. D'un signe il fit venir Rettmann près de lui et désigna la cour de l'école où un groupe de jeunes jouait au football.

— « Regardez ce garçon qui tire, à l'instant, au but. Si celui-ci prenait part à la compétition en tant que pianiste, nous n'aurions pas de soucis ! »

— « Et pourquoi n'y participerait-il pas ? » demanda à voix basse le secrétaire du parti.

— « Vous ne voulez certes pas me faire endosser la responsabilité d'envoyer à Berlin, un fils de pasteur ? » rétorqua le professeur.

Rettmann regarda, silencieux, quelques secondes par la fenêtre, puis se retourna et fit quelques pas, sans dire un mot. Lorsqu'il s'arrêta, il dévisagea d'abord Steffl, puis le directeur de l'école. « La respon-

sabilité, je l'endosse » déclara-t-il finalement : «
re Gottfried est dans votre classe, n'est-ce pas
marade Starke ? »

D'un signe de tête, Monsieur Starke acquiesça
— « Veuillez à ce qu'il s'inscrive ».

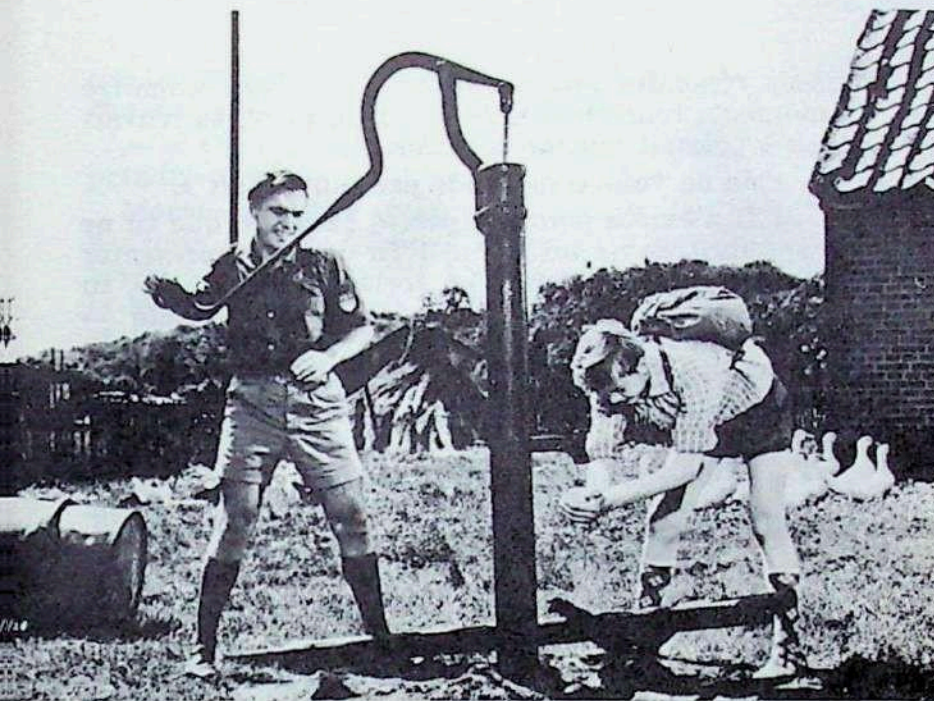
Le maître était depuis assez longtemps membre
du parti, pour ne pas obtempérer immédiatement à
un ordre formel. Rettmann avait à peine quitté
pièce qu'il se mit à réfléchir sur sa tâche. Il devait
agir très prudemment, car il ne pouvait pas se
mettre un faux pas.

*
**

Par un temps splendide, Pierre et ses camarades
marchaient sur une route en compagnie de leur
premier. Un des garçons, bon accordéoniste, avait
apporté son instrument et accompagnait le chant des
compagnons.

Pierre était heureux d'avoir échappé, pour
un moment, à l'école et à cette rivalité des forces qui, de
tous les côtés, le tiraillaient. Cette excursion lui per-
mettait enfin de reprendre haleine. Il s'entretint long-
temps avec Dehmert qui se montrait ici bien plus
naturel. Pendant un certain temps, Anneliese et Pierre
marchèrent aussi côte à côte. La jeune fille n'avait
pas encore surmonté la peine que lui avait causé le
départ de Hildegard, sa meilleure amie. La fille
l'imprimeur n'avait jamais fait la moindre allusion
à une éventuelle fuite avec son père, vers l'Occident.
Quelques jours après, Anneliese avait trouvé dans la
poche de son tablier un bout de papier par lequel
l'amie prenait congé d'elle et exprimait l'espoir de
se revoir.

Il plut également à Pierre de constater que
le maître de classe lui tint un moment compagnie
qu'il fût très amical. Lorsqu'ils virent une porte
devant une ferme abandonnée, Monsieur Stark



Monsieur Starke demanda si Pierre ne voulait pas boire... « Il n'existe pas de portes fermées que tu ne puisses pas ouvrir toi-même. Tu dois te représenter le questionnaire comme une sorte de clé ».

manda si Pierre ne voulait pas boire. Ainsi ils restèrent à l'arrière et se désaltérèrent.

— « Comment t'en tires-tu avec ton questionnaire ? » s'informa le maître, d'un air détaché.

Pierre ne sut pas trop quoi répondre. « J'ai déjà essayé, mais je n'arriverai sans doute pas bien loin ».

— « En as-tu parlé à ton père ? »

— « Oui », répondit Pierre, avec hésitation. « Il m'a conseillé d'écrire la vérité ».

Starke sourit. « Eh bien, je suis entièrement d'accord à ce sujet, avec ton père. Mais avant que tu

puisses répondre aux questions, il te faut com-
loyalement, toute la vérité. Pour ce faire, tu n'
jusqu'à présent aucune occasion ».

— « Je ne vous comprends pas tout à fait »

— « Il n'existe point de portes fermées, que
puisses pas ouvrir toi-même ! Tu dois te repré-
le questionnaire comme une sorte de clé. Ta v-
peux toi-même la construire dans notre socié-
avec tes deux mains ».

Pierre remarqua qu'ils étaient restés assez
des autres qui, justement, entonnèrent un no-
chant.

— « Réfléchis un instant, Gottfried ! Est-ce
qui t'écartons ou bien quelqu'un cherche-t-il à
tenir ? »

— « Je ne sais pas » répliqua Pierre, mau-
« En tout cas, je suis toujours entre le marteau
l'enclume ».

— « Oui, tu es maintenu prisonnier entre les
les et les nouvelles idées ».

Pierre ne répondit pas. Pendant un certain t-
ils marchèrent silencieux l'un à côté de l'aut-
l'écart avec les autres diminuait.

— « Où en sont tes progrès au piano, Gottfried ?
Pierre haussa les épaules.

— « Je ne t'ai entendu jouer qu'une fois, mai-
père que j'en aurai de nouveau bientôt l'occasio-
fait, tu poseras ta candidature pour la compéti-
Berlin ? »

Pierre lança à Monsieur Starke un rapide
d'œil. « Je ne pense pas que j'irai bien loin ».

— « Pourquoi pas ? » Monsieur Starke so-
« Tu joues pourtant très bien ».

— « C'est exactement comme vous l'avez di-
suis prisonnier ».

— « Je ne suis pas musicien, Gottfried ; mai-

me la musique et même je sais, à son sujet, quelque chose que tu n'as pas encore compris ».

— « Oh ! je sais que j'ai encore beaucoup à apprendre ».

Monsieur Starke entoura les épaules de Pierre avec ses bras. « Je ne fais pas allusion à ton talent ! Personne ne t'a-t-il encore dit que nous avons besoin de la musique au même titre que de charbon, de pain et de maisons ? Que ta place en tant que musicien dans notre ordre social est aussi importante que celle du paysan ou de l'ouvrier qualifié ? »

Cela parut de plus en plus clair à Pierre, il y réfléchissait alors que son maître continuait : « Cela est la vérité pure, mon cher garçon ! Inscris-toi pour Berlin, et puis tu verras toi-même si on t'exclut, uniquement parce que ton père est pasteur ! »

*
**

Maria Gottfried ne dit rien, bien qu'elle fût inquiète en entendant Pierre qui s'exerçait au piano avant le repas du soir. Elle sentait que quelque chose n'allait pas. Elle devinait l'humeur de Pierre, dans son jeu aussi bien que dans son langage. Il attaquait sauvagement certaines parties et commettait dans d'autres, dont il se jouait habituellement, d'innombrables fautes. Elle savait que quelque chose torturerait Pierre, mais elle avait le sentiment qu'il valait mieux ne pas s'en mêler.

A table, Friedrich Gottfried menait la conversation. Il racontait, en détail, comment Jean Kesselmaïer avait été finalement conduit à céder et à accepter que sa ferme fut nationalisée. L'après-midi, le pasteur avait visité les Kesselmaïer dans leur logement citadin et avait été très touché par l'abattement de la famille du paysan. Minutieusement, le pasteur relatait les événements dont il avait pris connaissance et qui l'oppressaient.

Pierre ne disait rien. Le repas à peine achevé, demanda à se retirer — il avait beaucoup de travail de classe à faire — et regagna sa chambre.

Le jeune homme savait que ce soir il devait décider à examiner le questionnaire. Il s'allongea sur son lit, croisa les mains derrière la tête et réfléchit une fois de plus aux questions. Ah ! s'il réussissait seulement à saisir une idée ! Mais il n'y parvenait pas. Sans cesse surgissaient des mots et des phrases qu'avait prononcés Monsieur Starke, ou Ann, son père ou le professeur Stefl. Ils se contredisaient, l'assaillaient, étouffaient toute velléité d'une décision personnelle, enchaînaient sa propre pensée, le laissaient de tous côtés...

« Un document d'une extrême importance... résumez vos expériences ! »

Quels sont les problèmes qui m'occupent le plus ? Le questionnaire et la façon d'y répondre : comment le réoccupe le plus — Et la rencontre de jeunes gens ?

1. « Quelle est ma position à l'égard de la F. D. J. ? Quelle est ma position à l'égard de l'armée nationale populaire ? Je dois dire la vérité, oui, je le dois. Quelle est la vérité sur la F. D. J. ?... Toute la vérité, Pierre ! La F. D. J. est contre tout ce pour quoi combattent mon père ! Pour - contre ! Pour - contre ! »

« Quelle est ma position à l'égard de notre parti communiste ? »

« Vos réponses nous montreront si vous êtes assez mûrs... Votre vie est riche et excitante. Réfléchissez bien avant d'écrire un mot... Vos réponses au questionnaire feront partie du dossier pour votre admission professionnelle... ».

« Quelle carrière voudrais-je embrasser ? Le questionnaire est aussi une sorte de clé. Nous avons besoin de musique, comme du charbon, du pain, de la musique, des maisons. Inscris-toi pour Berlin, alors tu verras. On t'exclut parce que ton père est un pasteur ».

« Que dira ton père ? »

« Tu dois être prudent, Pierre ! En tant que fils de pasteur tu as une plus grande responsabilité que les autres ».

« Ton père a le droit de défendre ses opinions... Inscris-toi pour Berlin, et tu verras si on te repoussera ».

« Mesdames, Messieurs ! Le premier prix pour l'ensemble des jeux de la fête des jeunes est remporté par le pianiste Pierre Gottfried ! »

« Le questionnaire est aussi une sorte de clé...

La porte est ouverte — la porte est fermée. Qui a fermé la porte, qui l'a verrouillée, qui l'ouvrira à nouveau ? Où est la clé ? Qui possède la clé ? Donnez-moi la clé ! Indiquez-moi la place ! Indiquez-moi la position !

La clé pour la F.D.J., pour l'armée nationale populaire, la clé pour notre ordre social, la clé pour la carrière rêvée, la clé pour la fête des jeunes de Berlin, la clé, la clé, la clé... ».

Enfin, épuisé, il s'endormit.

*
**

— « Je me suis tout de même décidé, Anneliese ! »

Etonnée, elle haussa les sourcils. Il l'avait priée de l'accompagner après les cours, au bord du lac, mais pendant le chemin il avait à peine parlé. Maintenant, agité, il faisait les cent pas et elle attendait qu'il lui dit ce qui le tourmentait.

— « Je ne peux même plus dormir ! Ce questionnaire me conduira dans un asile de fous ! Je voudrais participer à la compétition ! Sais-tu ce que signifie pour moi, Anneliese, jouer à Berlin ? »

La jeune fille sursauta. Jamais elle n'aurait cru qu'il irait vraiment si loin.

— « Que dis-tu là, Pierre ? »

— « Je veux m'inscrire. Je veux jouer ! Je m'écarterai, comme jamais je ne l'ai fait de ma vie ! »

Anneliese, au bord des larmes, était stupéfaite.

— « Mais c'est une folie ».

— « Je veux prouver que je peux gagner. Ce n'est pas une folie ».

— « Gagner, gagner ! Est-ce tellement important ? »

Il ne l'entendait pas. En pensée, il était déjà à Berlin.

— « Ne songes-tu pas du tout... à tes parents ? »

Il répliqua, de mauvaise humeur : « Je ne veux pas, mais j'ai pourtant pas mon âme, Anneliese. Je veux simplement jouer du piano ! »

Pierre lui causait une peine infinie. Elle savait bien qu'il ne voulait pas de tout cela, mais qu'elle ne pouvait pas non plus dire non. « Et le questionnaire ? »

— « Je temporise le plus longtemps possible ».

— « Un jour, il faudra bien y répondre ! »

Pierre ne l'avait pas encore admis jusqu'à présent.

— « Cela s'arrangera » répondit-il.

*
**

Le fils du pasteur s'inscrivit pour les épreuves éliminatoires, joua et gagna. A l'école personne ne fut surpris lorsqu'il fut annoncé que Pierre Gottlieb représenterait Osterstadt dans la compétition des musiciens. Monsieur Steffl en fit part au directeur de l'école qui l'annonça aussitôt, par téléphone, à Herrmann. Le secrétaire du parti vint à l'école et félicita Starke. A trois, ils entrèrent dans la salle de réunion que pour congratuler le jeune homme qui ne savait que faire : rire ou pleurer.

— « Ton questionnaire peut attendre jusqu'à ton retour de Berlin », dit Monsieur Starke. « J'en ai parlé à Monsieur Rettmann et il pense aussi que tu pourras y répondre beaucoup plus facilement lorsqu'il sera de retour. »

seras revenu de Berlin ». Cela laissait maintenant Pierre à peu près indifférent. Un tout autre problème le préoccupait pour l'instant.

*
**

Le jeune homme pénétra dans le presbytère, tendit l'oreille en se demandant fiévreusement : « Père est-il dans son bureau ? » Non, le manteau n'est pas dans l'entrée. Peut-être fait-il des visites à domicile. Espérons qu'il n'apprenne rien de quelqu'un à mon sujet. Mais comment le mettre au courant ? Lorsque Pierre entendit sa mère sur la véranda, il sortit et s'assit à côté d'elle.

— « Maman », dit-il, et la mère perçut un flottement dans sa voix. « Que dirais-tu, si j'étais autorisé à jouer à Berlin ? » Elle prit dans sa main un autre paquet de semences : elle était en train d'établir de nouvelles plates-bandes dans le jardin. Elle pesa, attentivement, chaque mot. « De qui attends-tu une réponse ? De ton professeur de piano ou de ta mère ? »

Il dit calmement : « Il serait peut-être préférable que tu répondes en tant que femme de pasteur ».

— « Dis, que se passe-t-il, Pierre ? »

— « Maman, ne me comprends-tu donc pas ? Je sais que père pensera que je suis devenu fou ! Mais toi, tu me comprends, n'est-ce pas ? »

— « Jusqu'à présent, je t'ai toujours compris. Mais comment peux-tu attendre que j'accepte sans rien dire que tu deviennes l'instrument de ceux qui veulent anéantir notre Eglise ? »

— « Je ne peux pas non plus bien te l'expliquer », dit-il. « En tout cas, je n'ai pas changé, tu peux me croire. La musique est la musique. Bach ou Chopin peuvent-ils être politisés ? Est-ce que Bach est un instrument parce que ses œuvres seront jouées pendant la rencontre de jeunesse à Berlin ? »

Tranquille, la mère demanda : « En parleras-tu à ton père ? »

Angoissé, il répondit : « Je ne le puis, je lui fais trop mal ! »

*
**

Le train, qui avec tintamarre traversait la campagne, n'était occupé que par des soldats et quelques voyageurs civils. Dans un compartiment, près de la porte, était assis le pasteur d'Osterstadt dont le regard se plongeait dans l'obscurité.

Il se rendait auprès de l'évêque Feld. Lorsque son fils se fut couché, Maria avait, avec beaucoup de précaution, mis son époux au courant du projet de mariage ; mais aucune précaution ne pouvait changer la réalité. Friedrich Gottfried sut qu'il devait agir avec discrétion. En tout premier lieu il pria, par télégramme, son évêque, de lui accorder un entretien.

Le lendemain matin, les paroles de l'évêque étaient sans ambiguïté. « Vous connaissiez la réponse, à l'heure où vous avez posé la question. Celui qui abandonne sa paroisse perd ainsi sa fonction de pasteur. Le pasteur n'a pas le droit de quitter son troupeau ». L'évêque Feld avait dû le dire à bien d'autres. Il en souffrait à chaque fois, mais cela était indispensable. Il écouta ses mots avec beaucoup d'attention et, comme un homme silencieux, il regarda Gottfried.

— « Mais je perdrai mon fils ! Nous devons quitter ce lieu ». Gottfried ne pouvait pas dissimuler son désespoir.

— « Cela est impossible ! Vous le savez bien ».

— « Ne pourrait-on pas, au moins, faire partir Pierre ? »

L'évêque secoua lentement la tête. « Non, en aucun cas ».

Gottfried, naturellement, le savait ; mais il continuait sans cesse trouver une solution.



Les paroles de l'évêque étaient sans ambiguïté. « Vous connaissez la réponse avant d'avoir posé la question. Celui qui abandonne sa paroisse, perd ainsi sa fonction de pasteur ».

— « Des milliers de gens s'enfuient, semaine après semaine, vers l'Ouest ! »

— « Et l'Eglise vous reçoit à votre arrivée ; c'est un secours qu'elle peut vous offrir. A part cela, qu'est-ce qui vous attend de l'autre côté ? »

Le pasteur soupira et regarda par la fenêtre. Puis il répondit doucement : « La liberté ! »

— « La liberté ? » L'évêque se leva et s'approcha de l'homme troublé. « Nous sommes libres, frère Gottfried ! Vous et moi — et tous ceux qui croient en Christ et qui pourtant semblent seuls. La liberté n'est pas là où le monde interdit ou permet ceci ou

cela, mais elle est seulement en nous, là où sommes placés devant le choix que nous ne pouvons faire que par la foi ».

Tout cela Friedrich Gottfried le savait, mais sa raison refusait d'accepter la vérité. Les mots du vêque résonnaient dans son oreille comme s'ils venaient de loin.

— « ...c'est pourquoi je ne peux pas vous parler plus que les autres qui, avant vous, étaient assis devant moi. Par vous, votre paroisse puise de la vie en Dieu. Que deviendra-t-elle, si vous, vous devenez faible ? Vous ne faiblirez pas ! Vous résisterez ».

— « Et perdrai mon fils », dit gravement Gottfried.

L'évêque posa la main sur l'épaule du pasteur Gottfried. « Mon cher frère, je ne peux que vous supplier de prier ce que vous-même avez dit à un très grand nombre de gens se trouvant dans une plus grande paroisse que la vôtre. Vous et moi, et Pierre, nous ne savons — que nous le comprenions ou non, que nous croyions ou non — nous sommes dans les mains de Dieu. Que Sa volonté soit faite ! »

*
**

Il faisait nuit noire quand le pasteur ouvrit la porte du presbytère et qu'il entra doucement. Maria était à sa rencontre sur l'escalier. Il l'embrassa et la serra fort contre lui.

— « Tu dois tout me raconter, Friedrich. Je veux te chauffer du chocolat ».

— « Très bien, mais je voudrais voir Pierre ».

— « Ne le réveille pas », murmura-t-elle, tout en se dirigeant vers la cuisine. Le garçon va affronter une journée difficile ! »

Doucement il ouvrit la porte de la chambre et se pencha du lit sur la pointe des pieds. « Mon fils, dort-il. Mon Pierre. » Déjà il levait la main pour car

les cheveux du dormeur, mais il ne voulait pas le troubler. Avec précaution, il enveloppa les épaules de son fils avec la couverture, puis regarda autour de lui. Il vit l'électrophone et les disques que Pierre aimait tant. Il vit, au mur, le verset de sa confirmation : « Sois fidèle jusqu'à la mort, et je te donnerai la couronne de vie ! » (5)

Demain Pierre partirait pour Berlin. Le père aurait aimé en parler avec son fils, pour l'en dissuader s'il en avait encore été temps. Mais peut-être tout le mal était-il déjà accompli. La première réaction de Gottfried à l'égard du projet de Pierre avait été la colère. Puis il avait envisagé la fuite avec sa famille. C'est pourquoi il avait rendu visite à l'évêque. Mais maintenant ne subsistait que l'amour pour son fils.

Jean-Sébastien Bach. La musique de Pierre pour Berlin était prête.

Longtemps le pasteur resta debout près du lit. Pierre emporterait aussi, à Berlin, la prière de son père.

(5) Apocalypse 2 : 10b.

IX

Le soleil rayonnait dans un ciel sans nuages, lorsque la délégation d'Osterstadt se mit en route pour Berlin. Plusieurs autocars se rassemblèrent sur la place du marché, à proximité de l'église. Pour cet événement de fête, ils portaient une parure joyeuse, et l'insigne jaune et bleu de la F.D.J. resplendissait, bien en vue, sur leurs côtés. Des banderolles annonçaient que les cars emmenaient la délégation d'Osterstadt à la rencontre de jeunesse à Berlin.

Le premier fonctionnaire à apparaître sur la place du marché fut l'assistant de Rettmann ; il s'entretint avec les conducteurs et indiqua la place où la musique municipale devait se grouper. Pour le départ des voyageurs, Osterstadt se devait de tout mettre en œuvre.

Pierre était allongé sur son lit et réfléchissait. Il était habillé, avait mis dans sa serviette de classe une chemise propre, la brosse à dents et le nécessaire pour le séjour à Berlin. Il aurait aimé songer à ce voyage et à sa participation à la compétition avec plus de joie et d'enthousiasme. Mais cela ne lui causait pas un réel plaisir, parce qu'il savait trop bien que ses parents ne le laissaient partir qu'à contre-cœur. La pensée qu'il ait pu ainsi les décevoir, le mettait mal à l'aise.

La mère entra avec la veste qu'elle avait repassée. Lorsqu'elle le vit étendu sur le lit, surprise, elle lui demanda : « Pierre, que se passe-t-il ? As-tu changé d'idée ? »

Le jeune homme sauta à bas du lit, serra le nœud de cravate et enfila la veste, que la mère lui présentait. « Non, non, je réfléchissais seulement ».

Madame Gottfried avait l'impression qu'elle devait dire quelque chose. « Tu sais, ce que père et nous pensons de ce voyage ? »

— « Oui, maman, je le sais. Mais maintenant trop tard. Il est l'heure de partir ».

Encore une fois, il contrôla le contenu de sa valise, s'assura qu'il n'avait pas oublié la musique et descendit l'escalier. Sa mère le suivit.

En bas, sa maman l'embrassa. Elle ajouta seulement : « Fais bien ton travail, mon garçon ». Pierre répliqua par un sourire reconnaissant et dit : « Je jouerai encore mieux, si vous promettez de m'écouter à la radio ! »

Elle rayonnait. « Oui, bien sûr, la radio ! Il n'y a rien de mieux que j'écouterai, et ton père aussi ».

— « Est-ce que papa est de retour ? » demanda Pierre.

— « Oui, il est revenu au milieu de la nuit. Il est maintenant dans l'église ».

Pierre embrassa sa mère. « Je vais aller le dire », dit-il.

Devant le presbytère, Pierre pouvait déjà entendre la rumeur du marché, venant de la place du marché, la rumeur de la messe. Il regarda vers l'église. Naturellement il alla vers son père, pour lui faire ses adieux. Il versa donc la rue, monta les marches et entra par la porte latérale.

Le pasteur entendit le bruit de la porte et se retourna sur le champ que Pierre était dans l'église. Pierre et son père se regardèrent longuement.

— « As-tu tout ce dont tu as besoin ? Ta montre et le reste ? » demanda finalement le père.

— « Oui, je crois, j'ai tout. Tout, sauf ta bénédiction, père ».

Le pasteur trouvait avec peine une consolation. Les dernières trente-six heures avaient été po-

comme un cauchemar. Désespéré, il avait prié Dieu de rétablir le contact entre Pierre et lui. Il s'approcha très près de son fils et doucement caressa ses cheveux. « Pierre, j'ai toujours su que tu ne voulais pas me faire de peine. Et moi, non plus, je ne veux pas te faire mal ». Il entoura les épaules de son fils de ses bras et, côte à côte, ils descendirent la nef centrale vers le grand portail.

— « Pierre, te souviens-tu de ta confirmation ? Et du verset qui te fut donné ? : « Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie ».

Oui, Pierre se souvenait. Il avait accroché le verset au mur de sa chambre et il avait souvent réfléchi à cette parole.

— « Ceci est la voix de Dieu, Pierre. Penses-y. Eh bien, fais convenablement ton travail, réjouis-toi, ne te perds pas et reviens-moi, sain et sauf ! » Le père souriait.

Pierre devait se hâter. Il marcha devant son père, mais, après quelques pas, il s'arrêta.

— « Pierre ? »

Le garçon se tourna à moitié et entendit son père dire doucement : « Sache — toujours — que je t'aime — de tout mon cœur ».

Les mots allèrent droit au cœur du jeune homme et il se jeta dans les bras de son père. Un instant ils se tinrent étroitement enlacés.

— « Je le sais, père », répondit Pierre, en souriant courageusement. « Et ne te fais pas de soucis. Je n'ai pas peur du tigre ».

La place du marché fourmillait de filles et de garçons. Quelques professeurs aussi étaient présents, entre autres le professeur Steffl et Monsieur Starke qui étaient également du voyage. Monsieur Rettmann vint pour assister au départ et pour confirmer à la délégation qu'il la reverrait à Berlin. De tous côtés arrivaient en hâte des participants enthousiastes

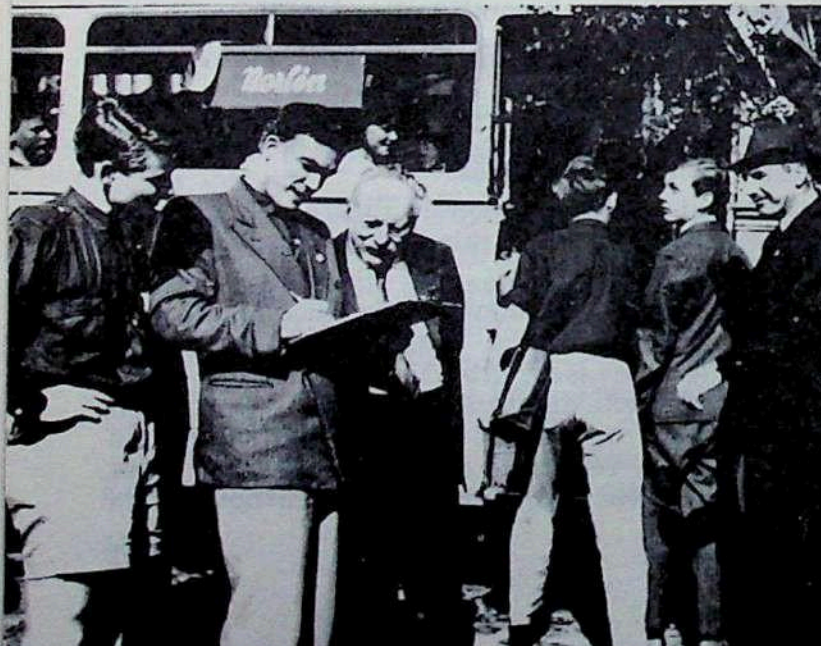
avec des valises et des serviettes. Dans la foule remarquait beaucoup de parents et d'amis des délégués pour Berlin, qui voulaient faire à la délégation d'Osterstadt des signes d'adieu.

La fanfare joua, lorsque le groupe monta en voiture et lorsque les cars se frayèrent lentement un chemin à travers la foule joyeuse et gesticulante pour quitter la place du marché.

Mais là-haut, près de l'église, se tenait un homme élancé qui assistait sans enthousiasme à tout ça. Et dans l'un des cars était assis un jeune homme qui ne semblait pas se réjouir.

*
**

Le départ pour Berlin. De gauche à droite : Dehmert, chef de la délégation, F.D.J., les professeurs Starke et Steffl et à droite, le secrétaire de la délégation, Rottmann.



Berlin, la ville unique, Pierre désirait depuis longtemps la connaître. Il était au courant de la situation particulière de la ville divisée ; car ses parents en parlaient souvent. Et pourtant Pierre ne pouvait admettre que difficilement qu'il existait deux Berlin : l'un, la capitale de la République démocratique allemande, et un autre qui, apparemment, appartenait à l'Ouest et qui, comme une île, se trouvait en zone soviétique. Il savait aussi que beaucoup, beaucoup de gens avaient quitté cette zone en se rendant simplement du secteur oriental dans le secteur occidental de Berlin, d'où ils avaient fui vers la République fédérale. Quelques semaines auparavant, Hildegard Marschall et son père avaient choisi ce chemin. Pierre avait soigneusement étudié le plan de la ville et savait qu'il n'existait que peu de lieux de passage. Mais il n'y pensait pas au moment où le car s'arrêta devant la grande salle de concert.

Pendant que les jeunes gens descendaient de voiture en criant et se répartissaient sur la chaussée, Monsieur Starke leur communiqua ses recommandations.

Le professeur Steffl remit à chaque élève un « laissez-passer ». « A ne pas perdre », dit-il, « ceci est votre carte d'entrée pour toutes les manifestations énumérées au revers ». Lorsqu'il vint près de Pierre, il lui dit : « Gottfried, voici ton « laissez-passer ». Lorsque tu arriveras tout à l'heure à la salle de musique, tu iras jusqu'aux coulisses et tu demanderas où se trouve la pièce dans laquelle doivent se rassembler les participants à la compétition de musique. Tu dois y être au plus tard à deux heures et demie. Tu as compris ? » Pierre acquiesça d'un signe de tête et glissa le « laissez-passer » dans la poche intérieure de sa veste.

Dehmert s'approcha de lui et demanda : « Ne restons-nous pas tous les deux ensemble pendant le défilé ? Nous pourrions tout regarder et puis je t'ac-

compagnerai à la salle de concerts. Je voudrais tendre jouer ! » Bien que Pierre ne fût pas particulièrement enchanté par l'idée d'être accablé pendant toute la journée par Dehmert, il partit avec lui.

En un clin d'œil ils furent pris dans la foule, une masse de jeunes qui chantaient, marchaient, brandissaient des drapeaux en se dirigeant de tous les parts vers la place Marx-Engels, où se dressait trois fois le « Stadtschloss ».

Le groupe d'Osterstadt prit sa place dans la foule et, tout surpris, Pierre dut constater qu'il se trouvait au milieu. Il filait, à côté de Dehmert, au pied de tribune où des milliers de gens regardaient passer les drapeaux. Ils s'approchaient d'un podium garni de drapeaux et les jeunes devant Pierre élevaient les mains au-dessus de la tête pour battre le rythme de la marche pendant qu'ils regardaient à droite pour saluer les fonctionnaires et les hôtes d'honneur.

Dehmert dit à voix basse à Pierre : « Là, c'est le milieu, c'est le camarade Ulbricht ! » Pierre regarda et découvrit l'homme dont le visage, sur des affiches et des bandes de placards, lui avait souri.

Lorsque la colonne enfin se dispersa, Dehmert et Pierre se frayèrent un chemin vers la salle de concerts. Déjà les gens qui voulaient assister à la fin de la compétition se pressaient devant l'entrée.

Dehmert dit qu'il avait promis aux autres camarades d'Osterstadt de les attendre près des guichets et pendant que Pierre se hâtait vers les coulisses, il vit que son camarade de classe avait déjà rencontré le professeur Steffl et ses compagnons.

Avant de pénétrer dans la pièce où les participants se rassemblaient, Pierre jeta rapidement un coup d'œil dans la grande salle des concerts dont les dimensions gigantesques lui coupèrent presque le souffle. Des drapeaux, des guirlandes, des bannières à

lui donnaient un air de fête et, au fond de la scène, étaient pendues les plus grandes photos que Pierre ait jamais vues : de monstrueux portraits de Grotewohl, de Pieck et d'Ulbricht regardaient vers la salle des spectateurs.

Pierre entra dans la pièce, où se bousculait une foule bruyante. Tous parlaient à tort et à travers et accordaient les instruments. Pierre regarda autour de lui et remarqua que tous, apparemment, attendaient que quelqu'un leur dise ce qu'il fallait faire.

Le responsable apparut bientôt : un petit homme très nerveux, vif argent, qui, d'une voix nasillarde cria : « Silence, restez donc tranquilles un instant. Ecoutez tous, s'il vous plaît ! » Après qu'il fut à peu près parvenu à établir le calme, il fit l'appel des participants dans l'ordre de leur montée sur scène et leur indiqua leur place. Pierre devait se mettre au piano, à côté d'une jeune fille de Brunnenbau, qui jouait du violon. A sa droite se plaça un jeune violoncelliste de Leipzig. Le fonctionnaire déclara qu'il était très important que chacun fût prêt dès que le prédécesseur aurait terminé. Le programme serait retransmis par la radio. Ils entendraient par le haut-parleur le présentateur les appeler. Personne n'avait plus le droit de quitter la pièce.

— « Mesdames et Messieurs ! Nous nous trouvons dans la salle des concerts de Berlin où a lieu aujourd'hui la compétition finale de la manifestation musicale de la jeunesse allemande ». Le silence se fit aussitôt dans la pièce : chacun voulut écouter le speaker.

Monsieur Rettmann et ses collaborateurs étaient assis dans la salle, dans la quatrième rangée. Le secrétaire du parti, en écoutant le speaker, semblait de bonne humeur.

— « Je peux vous promettre avec certitude que des rangs des jeunes qui joueront aujourd'hui pour

vous, sortiront les authentiques artistes populaires de demain ».

Rettmann applaudit frénétiquement et les applaudissements gagnèrent, tonitruants, toute la salle.

Pierre sortit sa musique de la serviette et la posa devant lui sur le pupitre. Il voulait relire une dernière fois le prélude de Bach qu'il avait choisi pour cette compétition. Lorsqu'il ouvrit le cahier, son regard tomba sur quelque chose de très familier. Comment se faisait-il que cela fût là ? Entre les pages il y avait l'écriteau biblique qui était, d'habitude, fixé au mur de sa chambre : « Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie ». Pierre s'assura que personne ne l'avait observé, il glissa le petit écriteau dans une poche intérieure et rapidement referma le cahier de notes. Immédiatement il entendit la voix du haut-parleur.

— « D'abord quelques précisions au sujet des participants : De Brunnenbau vient Margot Althaus et de Zolikon.

Pierre sourit à la jeune fille dont les joues rougirent légèrement quand le speaker ajouta : « Margot est la fille d'un chef d'atelier de l'usine textile de Brunnenbau. Cette fabrique vient d'augmenter son rendement de 7 % ». Des applaudissements prolongés suivirent ces paroles.

— « D'Osterstadt vient Pierre Gottfried, pianiste. Pierre regarda le haut-parleur et tendit l'oreille. Au même instant cette même voix, grâce à la radio, se répéta à Osterstadt, dans le salon de coiffure, à l'hôtel de ville, chez la famille Zingler et dans le quartier.

— « Tous ceux qui sont rassemblés ici connaissent les calomnies vulgaires et viles que nos ennemis répandent dans le monde au sujet de notre république. Ce sont encore et toujours les tenants du parti réactionnaire de l'Ouest impérialiste. Nous savons tous que les auteurs de guerre, fascistes et

caux, répandent régulièrement des rumeurs selon lesquelles la jeunesse croyante et pratiquante n'a aucune possibilité de promotion dans notre Etat d'ouvriers et de paysans ».

Rettmann leva un peu les sourcils et sourit.

Le coiffeur Muller secoua la tête. Anneliese regarda sa mère.

Le pasteur Gottfried couvrit son visage de ses mains.

Pierre sentit une chaleur fébrile monter en lui. Il sortit comme d'un méchant rêve. Cette voix, dehors, parlait de lui. Et de quelque part une autre voix lui murmurait : « Sois fidèle... sois fidèle... ».

— « Notre participant d'Osterstadt est la meilleure réponse à ces mensonges : Pierre Gottfried est le fils d'un pasteur, du pasteur de la paroisse Saint-Jacques d'Osterstadt ».

A cet instant, Pierre comprit nettement que tout était arrivé selon les prédictions de son père. Il avait conscience que, dans cette seconde, son père et sa mère entendaient aussi la voix par la radio et que les mots devaient, comme des couteaux, entrer dans leur cœur. Maintenant il était trop tard. Que ne donnerait-il pas s'il pouvait maintenant courir vers l'église, dans les bras protecteurs du père. Mais il était trop tard. L'homme, là, dehors, parlait de lui, pensa-t-il !

Pierre regarda ses doigts qui reposaient sur les touches. Peut-être n'est-il pas trop tard, réfléchit-il. Peut-être...

Obéissant à une impulsion vive comme l'éclair, il saisit le couvercle du piano, le referma si violemment qu'il se pinça les doigts de la main droite.

— « Oh ! » s'écria-t-il, « Ma main ! »

Le petit fonctionnaire se précipita vers lui : « Qu'est-il arrivé ? Montre ! »

Pierre enfermait de la main gauche les doigts bles-

sés et soupira : « Le couvercle est tombé sur
Oh ! »

D'un signe, le fonctionnaire fit venir une jeune fille. « Accompagne-le à l'entresol, à la permanence sanitaire. Cela est terrible ! Vite, accompagne-le ! »

La jeune fille sortit en courant avec Pierre et ils descendirent à toute allure l'escalier. Ils étaient à peine arrivés en bas, lorsque Pierre dit : « Oh, ma chère ! Je l'ai oubliée. Ne veux-tu pas aller la chercher ? »

— « Si, bien sûr », répondit-elle. « Là derrière la porte, tu trouve la permanence sanitaire. Non, tu n'as pas de chance ! » Et elle fit demi-tour.

C'était l'occasion attendue par Pierre. Le vestibule était désert. Personne à l'horizon. Il traversa le couloir en courant et gagna un autre escalier, le descendit quatre à quatre et parvint aux coulisses où tout avait franchies à son arrivée.

— A cet instant, il fut interpellé : « Hé, toi, si vite ! »

Pierre se composa un visage indifférent, se retourna et vit le concierge. Le vieil homme lui sourit calmement. « Alors, jeune homme, c'est fait ? »

— « Oui, oui », confirma Pierre, « c'est fait »

— « Et de quelle manière ? »

Pierre regarda ses doigts pelés et douloureux. Cela passerait vite. « Mieux que je ne croyais », dit-il !

Devant la salle de concert, Pierre respira profondément. Maintenant il savait qu'il ne se laisserait pas mal utiliser, ni lui, ni son jeu. Il avait fait ce qu'il devait faire. Mais n'était-il pas tout de même un peu trop tard ?

Un klaxon intempestif lui fit remarquer qu'il se versait la rue. Il s'en fallut d'un rien qu'il ne fût tombé. Il revint à la réalité et se mit à courir. I

vait pas encore établi de plan, mais il savait qu'il devait quitter les lieux. Il devait fuir. Il se souvint que la porte de Brandebourg se trouvait tout au bout de cette rue. Peut-être pourrait-il la franchir ! En tout cas, il devait le tenter.

Pendant que la violoniste de Brunnenbau occupait la scène, une grande effervescence régnait derrière le podium. La jeune fille qui avait accompagné Pierre revenait et annonçait que le pianiste ne s'était pas rendu à la permanence sanitaire. On chercha aussitôt partout, mais Pierre était introuvable.

— « Courez à travers toute la maison et cherchez-le », ordonna le fonctionnaire à trois jeunes gens. « Fouillez tout : permanence sanitaire, toilettes, vestibule, cave... ».

— « Le jeune homme pourra-t-il jouer avec ses doigts blessés ? » L'homme s'approcha du speaker qui attendait dans les coulisses et s'entretint avec lui à voix basse. « Oui, cela pourrait se faire : il annoncerait d'abord le violoncelliste ». Sur ce, le fonctionnaire décida de signaler l'incident.

— « Chers amis ! Avant la venue du prochain participant, je dois vous dire... Donc, il s'agit d'une légère modification dans le déroulement de notre programme ».

Le secrétaire de Rettmann pénétra dans la salle, se dirigea rapidement vers la quatrième rangée, pour en faire venir son chef.



Dans le presbytère d'Osterstadt, Friedrich et Maria Gottfried écoutaient, tendus et entendirent le speaker annoncer : « Nous entendrons Pierre Gottfried, le participant d'Osterstadt, un peu plus tard. A sa place, Helmut Wolf Gerbig, le représentant de la ville de Leipzig, joue une sonate au violoncelle ».

— « Friedrich, que se passe-t-il ? demanda l'anxieuse. Le pasteur aussi était inquiet, mais savait de ne pas le montrer. « Ne t'en fais pas

En s'approchant de la place Marx-Engels, vit que le défilé n'était toujours pas terminé. Une grande foule bordait les rues et regardait les différents groupes qui s'avançaient. Le garçon se perdit un chemin et, sans s'égarer, se dirigea vers la place de Brandebourg.

Il voulait prendre le pas de gymnastique, lorsqu'il vit s'approcher deux policiers. « Me reconnaissent-ils ? » se demanda-t-il. « Savent-ils que je dois être dans la salle des concerts ? Peut-être se méfier est préférable, pour ne pas être remarqué, de marcher plus lentement ». Il s'arrêta un instant et regarda le défilé, pendant que les policiers le dépassaient sans le remarquer. Puis à grands pas, il se dirigea, à l'est, vers le secteur occidental.

Sans s'arrêter, il alla jusqu'à la porte de Brandebourg. Mais comment passer la frontière ? Il vit que les policiers populaires vérifiaient les papiers. Les laisseront-ils passer ? Il avait sur lui sa carte d'identité. Il pensa qu'ils le laisseraient passer si son attitude était calme et naturelle.

— « Papiers, s'il vous plaît », dit le garde, lorsqu'un policier populaire. Pierre se présenta. La main de Pierre entra dans la poche de la veste, ses doigts sentirent d'abord la carte avec le verset de la confirmation. C'était la même poche. Il trouva le laissez-passer et le montra au policier populaire. Au même instant arriva un groupe d'élèves qui tenaient déjà tous leurs papiers à la main. Le policier ne jeta qu'un rapide coup d'œil sur la carte de Pierre, la lui rendit et se tourna vers le groupe. Pierre continua son chemin.

Il était donc à Berlin-Ouest, mais il ne se sentait pas encore en sécurité. Il ne savait pas exactement quoi faire. L'incident dans la salle de concerts était encore trop récent pour qu'il puisse réfléchir

ment. Après quelques centaines de mètres, il se trouva à l'improviste devant le monument soviétique. Il jeta un rapide coup d'œil sur la noire statue du soldat russe à l'expression farouche et sur les deux chars d'assaut peints en vert, de chaque côté du monument.

— « Pierre ! Pierre Gottfried ! Que fais-tu donc ici ? » Pierre s'arrêta. En se retournant il vit trois de ses camarades de classe qui descendaient les marches du monument. Surpris et aimables, ils souriaient.

— « As-tu déjà joué ? »

Pierre ne sut que répondre. Troublé, il fit un signe nerveux de la tête.

— « Qu'est-ce que cela signifie. Avons-nous gagné ? »

La pensée que tout était fini jaillit dans la tête de Pierre. Il avait peur, était furieux et désespéré. Les camarades s'approchaient, il lui semblait qu'ils l'encerclaient. Pierre recula d'un pas, repoussa les autres et se mit à courir, courir, courir...

X

Friedrich et Maria Gottfried écoutaient, tendus, près de leur poste de radio. Lorsque le violoncelliste eut terminé, ils retinrent leur souffle et attendirent que le speaker annonçât Pierre comme joueur suivant. Après les applaudissements, il y eut une pause — une très longue pause, leur sembla-t-il — puis le speaker annonça un flûtiste de Rostock, sans dire un mot de Pierre.

— « Nous devons attendre, Maria », dit le pasteur. Mais il était dur d'attendre. Le pasteur ne tenait plus en place. Toutes ses pensées étaient auprès de Pierre.

Nerveuse, Maria Gottfried tendait l'oreille. Un clarinettiste succéda au flûtiste. Soucieux, les parents se regardaient. Le pasteur interrompit sa marche et dit : « Maria, je vais à l'église. Tu comprends, n'est-ce pas ? »

Elle sourit et fit un signe de tête.

— « Ecoute l'émission et tu me préviendras quand Pierre jouera. Mais je n'y crois plus ». Lentement le pasteur se rendit à l'église.

*
**

La camarade Laube se tenait dans le bureau de direction de la salle de concert. Les bras croisés, elle s'était adossée contre le mur et son regard allait du camarade Rettmann au professeur Steffl, puis à l'organisateur de la manifestation. On frappa à la porte et elle dit sèchement : « Entrez ! »

Un vieil homme troublé, en tenue de travail, fut poussé vers l'intérieur de la pièce par le secrétaire

de Rettmann. « Voilà le concierge, camarade. Il croit avoir vu le garçon ».

— « Eh bien ? » demanda la femme. « Venez-vous nous raconter ? »

— « J'ai appris que vous cherchiez un pa... à la compétition, puis on m'a demandé si q... avait quitté la maison. Oui, un garçon est... bonne heure, mais il m'a dit qu'il avait déjà... »

Rettmann l'interrompit : « Etait-il blond... tait-il un complet gris ? Etait-il... ? »

D'un geste de la main, la camarade Laub... comprendre qu'ici c'était elle qui commanda...

— « Qu'a-t-il dit ? » interrogea-t-elle.

— « Je lui ai demandé comment cela avait... et il a répondu : « Mieux que je n'aurais cru... »

— « Bien, bien ! Sortez » Elle montra du... autres. « Sortez tous, sauf le camarade Rett... e professeur de musique du jeune homme »

Pendant que les autres sortaient, Monsieur... assa la tête à travers la porte et demanda... e que Monsieur Rettmann est ici ? » Lors... couvrit le secrétaire du parti, il se retourna... re : « Entrez, les jeunes ».

— « Excusez-moi, camarade Rettmann. Pou... vous parler un instant ? », demanda-t-il av... tance.

La camarade Laube se mêla à la conver... « Avez-vous vu Gottfried ? »

— « Oui », répondit un des jeunes. « Nou... au monument soviétique dans le secteur oc... vous savez... »

— « Oui, oui, nous sommes au courant », i... Rettmann en s'efforçant de reprendre un p... torité. « Qu'aviez-vous à faire de l'autre côté... »

— « Je leur avais donné l'autorisation », Starke.

La camarade Laube s'adressa aux jeunes et à leur maître. « Qu'y a-t-il avec Gottfried ? Dites ce que vous savez ! »

Le porte-parole des trois, troublé, bégaya et cherchant du secours, regarda son maître. Puis il déclara : « Oui, Madame Laube, camarade Laube, nous l'avons vu, savez-vous, nous l'avons appelé, mais il s'est simplement sauvé. Comme l'éclair ! »

Rettmann s'approcha d'un pas de lui. « Veux-tu dire par là que vous n'avez pas essayé de le... »

— « Cela suffit », interrompit Madame Laube, de mauvaise humeur, et ordonna aux jeunes : « Attendez dehors ! »

Le professeur Steffl estima aussi que le moment était venu de battre en retraite.

« Dès le début, j'avais peur d'un incident », déclara-t-il.

La dame fonctionnaire regardait fixement devant elle en réfléchissant. Monsieur Starke dit : « Je me sens responsable, camarade Laube. Je regrette, j'avais surestimé ce garçon. J'avais pensé qu'il était en train de venir à nous ». Il chercha le regard de Rettmann et ajouta : « Je me demande parfois si nous ne demandons pas de trop ».

Lorsque les deux maîtres furent sortis, Rettmann et Madame Laube se trouvèrent seuls, face à face.

— « Eh bien, cela est charmant ! Comment l'annoncer au Comité Central ? »

Les bras croisés, elle s'approcha de la fenêtre et regarda à l'extérieur : « Ne pouvez-vous pas m'aider, camarade Rettmann ? »

— « Si, je le ferai, camarade Laube. Permettez-moi de prendre l'affaire en main ».

Lorsque la dame fonctionnaire se retourna, elle vit qu'il tenait déjà l'écouteur du téléphone dans sa main.

Le brigadier Lüdtké de la permanence de la à Osterstadt décrocha l'appareil. « C'est Berndit-il à un de ses collègues. « On demande l'inspecteur Hermann. Cours vite, cherche-le : il se trouve un instant ».

L'inspecteur arriva en toute hâte et, tout essouffé, prit l'écouteur.

— « Oui, ici l'Inspecteur Hermann. Bonjour mon camarade Rettmann. Comment cela va-t-il à Berlin ? »

Le brigadier Lüdtké et l'autre policier virèrent les yeux de Hermann surpris s'élargissaient.

— « Oui, je comprends. Naturellement. Toi aussi, en suite ». Il inscrivit un numéro. « Oui, je vous envoie la pelle. Oui. Bien ».

Il raccrocha et s'adressa à Lüdtké : « Je n'ai pas besoin de vous, cet après-midi, Lüdtké, mais restez à la maison et tenez-vous prêt pour toute éventualité. Je vais maintenant poser quelques questions au pasteur ».

Au mot « pasteur », Lüdtké, curieux, leva les yeux et l'inspecteur ne le fit pas attendre longtemps.

— « Apparemment, son fiston, joueur de cartes, s'est enfui à l'Ouest. On va s'amuser ici, Lüdtké ! »

Il prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— « Et si vous voyez un nouveau visage dans le bureau du secrétaire du parti, alors vous pourriez dire : « Le bon oncle Hermann le savait depuis longtemps ! »

*
**

L'inspecteur sonna à la porte du presbytère. La porte ouvrit et son visage se figea de peur.

— « Bonjour, Madame. Pourrais-je, s'il vous plaît, parler à votre mari ? »

— « Il est de l'autre côté, à l'église ».

Le pasteur avait plusieurs endroits dans l'église où il aimait à se tenir quand il voulait être seul avec ses pensées et ses prières. Aujourd'hui, il était assis sous la chaire, lorsqu'il vit entrer quelqu'un par le portail principal et marcher dans la nef centrale.

— « Monsieur le pasteur ? »

— « Oui, je suis ici ».

— « Pouvez-vous me donner quelques renseignements ? »

— « Ici, dans l'église ? »

— « Le lieu m'est indifférent. A toutes fins utiles, Monsieur le pasteur, quand avez-vous eu le dernier entretien avec votre fils ? »

— « Ce matin, avant son départ pour Berlin. Pourquoi me questionnez-vous ? »

— « Où a eu lieu l'entretien ? »

— « Ici, dans l'église. Mais je ne comprends pas ! »

— « En présence de quelqu'un ? »

Le pasteur fit « non » de la tête.

— « Et depuis, vous ne vous êtes pas entretenu avec lui. Par téléphone, par exemple ? »

— « De Berlin ? Bien sûr que non ».

— « Avez-vous une idée où il pourrait séjourner ? »

Le pasteur se leva et sa voix retrouva l'ancienne assurance pour répondre : « J'avais espéré que vous me le diriez. Qu'est-il arrivé à mon fils ? Parlez donc ! »

L'inspecteur fixa le pasteur. « Votre fils s'est enfui à l'Ouest », dit-il.

L'effroi subit révélé par le visage de Gottfried ne lui échappa pas.

— « Vraiment vous n'en savez rien. Etes-vous prêt à en signer le procès-verbal ? »

Sans réfléchir, le pasteur répondit : « Oui, au bon moment et à l'endroit convenable ».

L'inspecteur ferma son calepin et le glissa
poche. « On vous précisera, Monsieur le pas
moment et le lieu. Entre-temps, vous vous p
mes prescriptions ! Vous resterez dans le p
re, jusqu'à nouvel ordre ! »

— « Assignation à domicile ? »

— « Je crains que oui ».

*
**

— Madame Lüdtke s'arrêta, avec la voitur
fant, devant le salon de coiffure et fit, en cach
signe à Monsieur Muller, car elle savait qu
conseiller presbytéral. Le coiffeur sortit p
saluer, se pencha sur la voiture et admira
Pendant qu'il chatouillait, en jouant, le mer
petit, il entendit la femme du policier murr
: J'ai une nouvelle pour vous. Pierre Gottfri
enfui à l'Ouest. Le pasteur est en difficult
mari me dit qu'il est assigné à domicile. »

Monsieur Muller entendait chaque mot, ma
pression de son visage ne changeait en rie
au contraire, il répondit en plaisantant : « Da
ques mois, je devrai déjà lui couper les che
puis il retourna lentement dans son magasi
de suite après, il baissa le store pour indiq
son travail était terminé pour aujourd'hui.

Puis il entra dans la chambre du fond et di
pasteur est assigné à domicile. »

Un soupir agita le petit groupe rassem
Dörfel, Kraus, Kesselmaier et le vieux Jacob
tout blanc. Un instant, ils restèrent tous muet
lement, Monsieur Dörfel interrompit le s
« Peut-être n'était-il pas au courant des pro
son fils. »

— « Cela est très possible », répliqua le c

« Mais pouvez-vous vous imaginer comment il peut les en convaincre ? »

— « Ils prouveront, d'une façon ou d'une autre, qu'il y a participé. Et ce que cela signifie, nous le savons déjà », répondit Kesselmaier.

Le coiffeur opina de la tête. « Oui, et nous aurons à nouveau à nous mettre en quête d'un nouveau pasteur. »

Monsieur Kraus intervint pour la première fois. « Et demain, c'est dimanche », soupira-t-il.

Monsieur Dörfel tourna autour des autres et dit : « Et si seulement nous pouvions faire quelque chose ! »

*
**

Maria Gottfried s'efforçait de ne pas perdre contenance. C'était une soirée terrible. Elle essayait de ne plus penser.

Comme abasourdis par la nouvelle de la disparition de Pierre, le pasteur et son épouse étaient là, l'un en face de l'autre, muets dans leur peine commune.

La sonnette retentit. Le pasteur alla à la porte, et sa main hésita quelque peu sur la poignée. Dehors se tenait Monsieur Zingler.

— « Bonsoir, Monsieur le pasteur. Puis-je entrer ? »

— « Bonsoir, Monsieur Zingler. En quoi puis-je vous être utile ? »

Gottfried fit un pas de côté et laissa entrer l'homme. Zingler enleva sa casquette.

— « Vous êtes en difficulté, Monsieur le pasteur. La ville entière est au courant. Je peux vous en faire sortir, vous et votre femme et demain matin vous êtes auprès de votre garçon. »

Maria apparut au seuil de la porte de la salle de séjour.



On pouvait se rendre compte que Monsieur Zingler était passablement nerveux, bien qu'il se donnât toutes les peines du monde pour n'en rien laisser paraître. « Moins vous en comprendrez, cela vaudra ! » Il regarda son poignet. « Il est maintenant dix heures du soir. Tenez-vous prêts, s'il vous plaît, dans une heure la voiture viendra ».

— « Vous ? » demanda le pasteur, surpris. « Je ne comprends pas, pourquoi justement vous... ! »

On pouvait se rendre compte que Monsieur Zingler était passablement nerveux, bien qu'il se donnât toutes les peines du monde pour n'en rien laisser paraître.

toutes les peines du monde pour n'en rien laisser paraître.

— « Moins vous comprendrez, mieux cela vaudra ! » Il regarda son poignet. « Il est maintenant 10 heures du soir. Tenez-vous prêts, s'il vous plaît, dans une heure une voiture viendra... »

Le pasteur lui coupa la parole. « Non, non, vous ne connaissez pas ma situation particulière. »

Maria s'approcha des deux hommes dans le vestibule.

— « Donc, je ne comprends pas votre situation particulière ? » répliqua Zingler. « De quelle utilité serez-vous à votre paroisse, lorsque vous aurez été mis en prison ? ». Il regarda la femme avec insistance. « Et au sujet de votre fils, croyez-vous que l'Ouest soit un paradis pour un garçon solitaire ? Réfléchissez. A onze heures précises, un camion s'arrêtera devant la maison. Si vous voulez venir avec lui, vous ne tirerez pas les rideaux, et la lumière sera allumée ; sinon, vous fermez tout et vous oubliez toute l'affaire. Ayez confiance en moi, Monsieur le pasteur ! Vous n'êtes pas le premier. »

Une heure ! Dans une heure ils devront prendre une décision. Il restait une heure aux parents pour savoir s'ils voulaient rejoindre leur fils ou non.

Le père se rendit dans la chambre de Pierre et vit l'endroit où avait été accroché l'écrêteau biblique. Maintenant il devait se décider : rester ou partir ? Lorsqu'il se retourna et qu'il voulut quitter la pièce, sa main fit tomber de la table une feuille de papier. Lorsqu'il la ramassa, il vit qu'il s'agissait du questionnaire.

Il tourna la page de garde qui n'était pas encore remplie. Seulement, pour la septième question, Pierre avait griffonné quelque chose.

— Question 7 : « Qu'est-ce qui a le plus influencé mon évolution sociale ? »

La réponse de Pierre transperça le cœur du
teur : « Mon père... »

*
**

— « Maria, je me suis décidé. Tu dois rejeter
Pierre et rester près de lui. Pour lui la vie dans
ville étrangère serait trop dure. »

— « Friedrich, comment peux-tu me faire
telle proposition ? Que deviendras-tu ? »

— « Je ne suis pas seul. J'ai mon travail
innombrables êtres humains qui comptent sur
Je sais, c'est une décision terrible, Maria. Mais
de Pierre n'est pas plus facile. »

La grande horloge, dans le coin de la salle de s
se mit à sonner. Le pasteur Friedrich tira de
che sa montre pour comparer l'heure. Suivant
soudaine impulsion, il détacha la montre de la c
t la tendit à sa femme : « Pour mon fils. »

Il était onze heures. Dehors ils entendirent un
de moteur.

Calme et maîtresse d'elle-même, Maria se le
s'approcha de la fenêtre pour bien fermer les ric
« Quelquefois j'ai honte de ma richesse : un tel
et un tel fils ! »

*
**

Le lendemain matin chacun à Osterstadt ent
les cloches de l'église. La nouvelle de l'assignat
domicile du pasteur Gottfried s'était répandue
vitesse du vent, c'est pourquoi on admettait gén
ment que le culte du dimanche n'aurait pas lieu.
les cloches sonnaient et il semblait qu'elles appe
de leur clocher semblable à un donjon d'une
resse, avec plus d'insistance que d'habitude.
coup de gens obéirent à leur appel. Un de ce



— « Je ne suis pas seul. J'ai mon travail et les innombrables êtres humains qui comptent sur moi. Je sais, c'est une décision terrible, Maria. Mais le sort de Pierre n'est pas plus facile ».

s'empara sur la table, d'un petit calepin noir et le glissa avec précaution dans sa poche, avant de monter vers l'église.

*
**

Le grand homme, en chaire, posa sa main sur la Bible et regarda ses paroissiens.

Puis il prononça d'une voix ferme et claire le salut rituel :

— « Que la grâce et la paix vous soient données par Dieu, notre Père et par notre Seigneur Jésus-

Christ, qui s'est donné lui-même en rançon pour nos péchés, pour nous racheter de ce monde selon la bonté de Dieu à qui soit la gloire d'éternité en éternité. Amen. »

Puis il ouvrit la Bible.

« La parole de Dieu pour ce dimanche, nous la trouvons dans la 2^me épître de Paul aux Corinthiens au chapitre 4 : « Nous ne perdons pas courage. Nous rejetons les choses honteuses qui se font en secret, nous n'avons point une conduite astucieuse, et nous n'altérons point la parole de Dieu. Mais, en publiant la vérité, nous nous recommandons à toute conscience d'homme devant Dieu. Si notre Evangile est caché, il est voilé pour ceux qui périssent, pour les incrédules dont le dieu de ce siècle a aveuglé l'intelligence, afin qu'ils ne puissent pas briller la splendeur de l'Evangile de la Gloire de Christ.

Nous sommes pressés de toute manière, mais nous ne sommes réduits à l'extrémité ; dans la détresse, mais nous ne sommes dans le désespoir ; persécutés, mais nous ne sommes abandonnés ; battus, mais nous ne sommes perdus...

Car nos légères afflictions du moment produisent pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire, parce que nous regardons non point aux choses visibles, mais à celles qui sont invisibles ; car les choses visibles sont passagères et les invisibles sont éternelles. Amen. »

TABLE DES MATIERES

Chapitre	I : Arrivée à Osterstadt	5
Chapitre	II : A l'école	27
Chapitre	III : Prise de contact avec le conseil presbytéral	39
Chapitre	IV : Visite à l'usine V.E.B. d'Oster- stadt	51
Chapitre	V : Le questionnaire	67
Chapitre	VI : Un baptême clandestin	82
Chapitre	VII : Rencontre nationale de jeunes- se et question 7	102
Chapitre	VIII : Deux démarches aux objectifs différents	113
Chapitre	IX : A Berlin	129
Chapitre	X : Deux attitudes courageuses	143

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR
LES CAVALIERS DE LA N



par Jacqueline DUMESNIL

PALPITANT ROMAN
D'AVENTURES AU
TEMPS DES
CROISADES CONTRE
LES ALBIGEOIS

192 pages — 10 illustrations

LE BOUT DU CHEMIN

par Robert FARELLY

ROMAN HISTORIQUE
DONT L'ACTION
SE DEROULE
EN AMERIQUE
AU DEBUT DE
NEW-YORK

160 pages — 10 illustrations



Prix de chaque livre :

France : Broché : 4,50 f.f. — Relié : 6,00 f.f.

Suisse : Broché : 3,90 f.s. — Relié : 5,50 f.s.

Afrique, Asie, Océanie, Haïti : (Prix en francs belges)

Broché : 30 frs — Relié : 60 frs

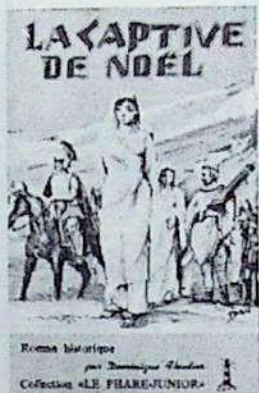
Autres pays : Broché : 45 f.b. — Relié : 60 frs belges

Ces livres sont envoyés franco de port contre pay

anticipatif du montant au C.C.P. Bruxelles 447.7

de la Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) — Belgique.

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR
LA CAPTIVE DE NOEL



par Mlle Dominique FLOUTIER

ROMAN
D'AVENTURES
AU TEMPS DE
L'EMPIRE ROMAIN

160 pages — 10 illustrations



LA FILLE DU ROI
DE LA MER

par Jacqueline DUMESNIL

ROMAN
D'AVENTURES
AU TEMPS
DES VIKINGS

160 pages
10 illustrations en couleurs

Prix de chaque livre :

France : Broché : 4,50 f.f. — Relié : 6,00 f.f.

Suisse : Broché : 3,90 f.s. — Relié : 5,50 f.s.

Afrique : Broché : 30 frs belges — Relié : 60 frs belges

Belgique : Broché : 45 frs belges — Relié : 60 frs belges

Ces livres sont envoyés franco de port contre paiement
anticipatif du montant au C.C.P. Bruxelles 447.78
de la Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) — Belgique.

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

Collection « Le Phare-Junior »

L'Epave

par Robert FARELLY

UN JEUNE PARTI AU CANADA
A LA RECHERCHE DE SON PERE
FAIT UNE ETONNANTE DECOUVERTE.

(Ce livre n'existe qu'en relié).

L'Etrange Odyssée de deux Orphelins

par Samuel HARDY

ROMAN D'AVENTURES

Le Prisonnier du Fort

par Mme RAUZIER-FONTAYNE

LA CAPTIVANTE EVASION DU FORT
D'ALES DE BARTHELEMY CLARIS

Le Coffret de Cèdre

par Robert FARELLY

UN NAUFRAGE...

UN BEBE ET UN COFFRET DE CEDRE SAUVE
DES EAUX... ET CE QUI LEUR ARRIVA.

Chaque ouvrage : 160 à 192 pages — 10 illustrations

Prix de vente imposé :

France : Broché : 4,50 f.f. — Relié : 6,00 f.f.

Suisse : Broché : 3,90 f.s. — Relié : 5,50 f.s.

Afrique, Asie, Océanie, Haïti : (Prix en francs belges)

Broché : 30 frs — Relié : 60 frs

Belgique : Broché : 45 frs belges — Relié : 60 frs belges

Autres pays : Broché : 45 f.b. — Relié : 60 frs belges

Ces livres sont envoyés franco de port contre payement

anticipatif du montant au C.C.P. Bruxelles 447.70

de la Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) — Belgique.

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR

Collection « Le Phare »

(Livres pour jeunes de plus de 16 ans et pour adultes)

La Grande Soif

par Benjamin VALLOTTON

RECIT AUTHENTIQUE DE LA CHUTE
ET DU RELEVEMENT D'UN BUVEUR

(Ce livre n'existe qu'en relié).

Promise du Roy

par Robert FARELLY

ROMAN HISTORIQUE DONT L'ACTION SE
PASSE AU CANADA AU XVII^{me} SIECLE

Les Autres s'en fichent

par Mme Hélène HALUSCHKA-GRILLET

RECIT AUTHENTIQUE DE LA CHUTE
ET DU RELEVEMENT D'UN BUVEUR

Contes Anabaptistes

par Jean-Baptiste MULLER

DIX CONTES DECRIVANT LES MILIEUX
RURAUX MENNONITES FRANÇAIS

Après la Nuit

par Mme André DUFOUR

UNE JEUNE FILLE DE 20 ANS PLACEE
DEVANT UN CHOIX DECISIF

Chaque ouvrage : 160 pages — 10 illustrations.

Prix : les mêmes que ceux indiqués à la page 158

Ces livres sont envoyés franco de port contre paiement
anticipatif du montant au C.C.P. Bruxelles 447.78
de la Librairie des Eclaireurs Unionistes,
Flavion (Province de Namur) — Belgique.

EN VENTE CHEZ LE MEME EDITEUR
VIENT DE PARAITRE

(Collection « Le Phare - Junior » N° 9)



**Les Tueurs
de la
Forêt Vierge**

par Mme B. DECORV

**L'EXTRAORDINAIRE
HISTOIRE DES
INDIENS AUCAS**

160 pages - 14 cartes,
et photos.

Broché : 45 frs belges

Relié : 60 frs belges

Ce livre est envoyé franco de port contre payement anticipatif du montant au C.C.P. Bruxelles 44 de la Librairie des Eclaireurs Unionistes Flavion (Province de Namur) - Belgique

NOUS PUBLIONS...

DES LIVRES DE POCHE (romans-récits)
DES LIVRES HISTORIQUES
DES LIVRES RELIGIEUX
DES LIVRES DE SCOUTISME ET DE
PEDAGOGIE.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL
Envoi gratuit sur simple demande.

NOTRE ADRESSE :

LIBRAIRIE DES ECLAIREURS UNIONISTES
Flavion (Province de Namur) - Belgique
Tél. (082) 683.01

Il a été tiré sur les presses de
l'Imprimerie Bourdeaux-Capelle à Dinant (Belgique)
10.000 exemplaires de la première édition de ce

QUESTION 7

Ce livre place le lecteur face aux problèmes rencontrés par de jeunes chrétiens dans l'Allemagne de l'Est.

Un jeune de 15 ans, Pierre, fils d'un pasteur luthérien, refuse de se laisser embrigader dans la jeunesse communiste. Un questionnaire officiel le place devant un choix. Répondre selon l'optique de l'Etat à la « question 7 », c'est avoir le droit de poursuivre ses études

dans de bonnes conditions et assurer son avenir matériel. Mais ne serait-ce pas un acte de lâcheté pour un chrétien ? Véritable cas de conscience pour Pierre.

Placé devant un tel dilemme, quel chemin Pierre doit-il choisir ? Doit-il suivre les conseils séduisants du professeur Starke et ainsi creuser entre lui, ses parents et sa foi, un abîme infranchissable ? Doit-il suivre le conseil de son père et adopter une attitude qui sera un obstacle certain à sa formation professionnelle tant désirée ?

Autour de ce conflit central de « Question 7 », se groupent nécessairement tous les autres points de friction entre l'Eglise luthérienne et ses membres d'une part, l'Etat communiste et ses partisans, d'autre part.

Ainsi le livre nous transmet-il une image authentique et concrète de la vie quotidienne de chrétiens dans la République Démocratique Allemande.

